

MATHIEU GAUVIN

**Oswald Spengler : de la philosophie de l'histoire à la  
philosophie politique**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en philosophie  
pour l'obtention du grade de Maître ès Arts (M.A.)

Faculté de philosophie  
Université Laval  
Québec

2006

## **Objet de ce mémoire**

Nous avons voulu faire de ce mémoire un lieu de réflexion où nous pourrions approfondir la philosophie d'Oswald Spengler, plus précisément les éléments centraux de sa pensée politique, le socialisme et le césarisme, en lien avec sa philosophie de l'histoire. Ce lieu de réflexion en fut aussi un de rencontre avec d'autres pensées, d'autres penseurs, et c'est en cela que nous avons vécu notre recherche comme on traverse une discussion philosophique. Cette recherche nous a permis d'affirmer avec assurance ce que nous avions pressenti au premier contact avec la philosophie de Spengler, c'est-à-dire que cette dernière est une interlocutrice de premier choix dans une réflexion sur les grands problèmes qui nous occupent ici. Ceux-ci sont le sens de l'histoire, la compréhension de notre situation culturelle et politique actuelle, l'avenir de notre civilisation, les relations entre les civilisations, particulièrement la relation entre le pays le plus puissant de l'Occident, les États-Unis d'Amérique, et le reste du monde.

## **Remerciements**

Nous tenons à témoigner notre gratitude à Monsieur Soheil Kash pour ses conseils éclairants, ses commentaires enrichissants et pour les encouragements qu'il nous a prodigués tout au long de nos recherches. Mentionnons aussi l'apport des précieux conseils de Madame Marie-Hélène Parizeau. Enfin, nous tenons à remercier tous ceux et celles avec qui nous avons eu des discussions sur une ou plusieurs des problématiques abordées dans ce mémoire, discussions qui, en plus d'être agréables, nous furent profitables dans notre cheminement.

## Table des matières

Objet de ce mémoire .....	I
Remerciements.....	II
Table des matières .....	III
Introduction.....	1
I. Spengler et son époque.....	7
La capitulation de 1918.....	11
Spengler et la Révolution conservatrice .....	15
II. De la morphologie de l'histoire universelle au portrait de notre époque.....	19
Pensée politique et philosophie de l'histoire .....	19
La méthode de la morphologie comparée des grandes cultures .....	21
Vie et mort des grandes cultures.....	24
III. Portrait de notre époque par Oswald Spengler .....	29
A. Portrait : la ville mondiale, la religion et les moeurs .....	31
<i>La ville mondiale</i> .....	31
<i>La mort de Dieu, la déesse Raison, et la seconde religiosité</i> .....	35
<i>Les mœurs en période de civilisation : effets de la transmutation des valeurs</i> .....	38
I - La dénatalité.....	39
II - La tempérance : société de loisirs.....	42
B. Portrait : le déclin des ordres et l'État.....	45
<i>Le déclin des ordres</i> .....	45
<i>L'État et la nation : formes suprêmes et érosion</i> .....	51
<i>La démocratie en question</i> .....	54
C. Portrait : alternatives à la démocratie parlementaire. Spengler contre le national-socialisme et le marxisme .....	58
Retour sur le portrait civilisationnel spenglérien.....	63
IV. Socialismes et césarismes.....	65
Le socialisme, affaire occidentale.....	66
Le socialisme éthique ou prussien .....	68
La menace du socialisme viking.....	70
Divergences morales et économiques –et le problème marxiste .....	72
Césarismes viking et prussien.....	76
Issue de cette tension : ambivalences spenglériennes.....	78
Questions entourant le socialisme prussien et le césarisme.....	80
V. Spengler aujourd'hui : perspectives critiques.....	83
La victoire de l'esprit viking et les césars états-unis .....	84
Le phénomène de la seconde religiosité et le césarisme états-unien .....	85
Cas particuliers qui témoignent de la persistance de l'esprit prussien .....	87
Le choc des civilisations.....	90
Actualité de la philosophie de Spengler -précisions-.....	96
Conclusion .....	99
Bibliographie .....	101
Filmographie.....	103

## Introduction

Ce mémoire est le produit de nos préoccupations et de nos craintes quant à l'avenir de notre civilisation, l'Occident. Nous ne cachons pas notre attachement pour cette civilisation qui a donné naissance à tant de choses que nous chérissons et dont l'histoire, traversée de drames et d'épreuves, en a fait un digne objet d'admiration.

Si ce mémoire est le résultat de préoccupations et de craintes, c'est parce que la suite de drames et d'épreuves que l'Occident a affrontés n'est pas terminée. Tant que l'Occident sera une réalité, non plus seulement un souvenir, il affrontera des épreuves. Or, l'épreuve qui l'attend est l'épreuve ultime, celle de la mort, rien de moins. L'Occident, c'est presque un « cadavre parfumé », pour reprendre les mots de Cioran<sup>1</sup>, c'est une civilisation sur le déclin. La question de la véracité, nous oserions dire, de la « palpabilité » du déclin, nous semble résolue, c'est-à-dire indiscutable, presque comme une vérité apodictique ; elle est une des pierres d'assise de ce mémoire. On pourra s'opposer haut et fort à cette prémisse et tenter, ainsi, de saper le reste de cette introduction. On remettra en question la méthode qui en aura permis l'éclosion. Nous sommes conscient qu'une partie de notre argumentation se déploie sur un présupposé qui semblera aux yeux de certains peu critiqué : nous osons penser que certains passages de ce mémoire suffiront à démontrer la réalité du déclin – bien que ce ne soit pas leur visée principale-; nous espérons ainsi rassurer le lecteur en désaccord avec cette idée, et qui sans doute alors nous aura trouvé bien présomptueux!<sup>2</sup>

Il y a plusieurs manières de réagir au fait que notre civilisation est sur son déclin, est décadente. D'abord, précisons que la plupart des Occidentaux ignorent qu'ils sont décadents ; ils ignorent le plus souvent même le sens profond de ce terme, que nous

---

<sup>1</sup> « L'Occident : une pourriture qui sent bon, un cadavre parfumé. » Émile Michel Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, dans *Œuvres*, Gallimard, Collection « Quarto », Paris, 1995, p. 1350.

<sup>2</sup> Et même dans le cas d'un désaccord suprême, nous défendrons ce point de départ comme matière à philosopher : partir d'un point de vue nous semble nécessaire. D'autres aussi ont leurs présupposés, comme une morale, une conception de l'histoire, l'existence de Dieu, la foi dans le langage comme transmetteur de la connaissance, etc. Quant à nous, bien loin l'idée d'un « croire pour comprendre », mais notre objectif n'est tout simplement pas de prouver qu'il y a déclin, bien que, comme nous l'avons dit, ce mémoire permettra peut-être, en certains passages, de l'illustrer.

creuserons dans ce mémoire. Cette ignorance s'explique souvent par le fait qu'ils ne s'arrêtent qu'aux apparences de l'instant et, voyant que nous vivons une sorte de paix et que nous bénéficions d'une abondance matérielle qui se conjugue à de continuelles découvertes techniques et technologiques, ils se disent que tout va bien, se rassurent pour mieux oublier que ce monde des plaisirs éphémères, de « bonheur » personnel, n'est hélas que passager.

Parmi ceux qui pressentent ou constatent le phénomène de la décadence, certains réagissent par un retour énergique aux valeurs traditionnelles et se drapent généralement de tout ce qui appartient au passé, de ce qui a réussi et brillé autrefois, espérant peut-être une « renaissance ». Ceux-là, animés de bonnes intentions mais empruntant une voie destinée, selon nous, à l'échec, sont toutefois plutôt rares. La plupart des autres se mentent à eux-mêmes et retournent péniblement dans l'ignorance des faits, rejoignant ainsi le mensonge général du « tout va bien ». D'autres encore, confrontés à l'inéluctable, adoptent pour morale une maxime qui tient en quelques mots, « Après moi le déluge », et justifient ainsi leur inaction devant le monde qui s'ébranle, qui s'écroule par pans, justifient leur morale dissolue et leur dissipation effrénée de l'héritage culturel et matériel des générations futures, qui subiront les contrechocs de leurs excès, surtout de leur paresse.

Entre ces deux options, l'une faisant fausse route, l'autre nous paraissant sincèrement méprisable, il y a une crête inconfortable, que nous habitons depuis longtemps. Sur cette dernière se regroupent ceux et celles qui refusent de s'abandonner à des dogmes autrefois charnières de la culture mais épuisés, et qui refusent aussi de se soumettre avec lâcheté aux épreuves latentes. Ils n'attendent pas non plus une quelconque renaissance, car celle-ci, hypothétique, paraît surtout hautement improbable à court et moyen terme. La civilisation est mourante, comme le furent jadis les civilisations antique et égyptienne, maintenant disparues ; nul ne pourra la relever. N'emprunter aucune des deux voies « extrêmes » encourage un questionnement approfondi.

Une des seules questions qui nous restent, à nous, dernières cohortes d'Occidentaux, est celle de la manière dont nous « mourrons » : sera-ce en vieillard sénile doté d'une tolérance proportionnelle à sa faiblesse, piétiné par d'éventuelles hordes de barbares (sur la provenance desquelles nous ne spéculerons pas ici), comme certains pays d'Europe semblent en voie de devenir? Sera-ce en vieillard suffisant et agressif, maniant sa canne comme une arme et châtiant violemment les jeunes peuples qui ne rentrent pas dans le rang, comme il semblerait que ce soit le cas aujourd'hui du pays le plus puissant de l'Occident, les États-Unis d'Amérique, qui mène une politique belliqueuse et économiquement destructrice de par le monde? Ou sera-ce avec dignité, sagesse, grâce à la fermeté qu'un âge vénérable confère, contemplant le passé sans nostalgie, et, animé de curiosité et d'intérêt pour les autres, ne se laissant pas pour autant abuser, s'assurant ainsi une longévité prolongée, peut-être inégalée?

Aussi, à nous membres d'une nation au sein de cette civilisation, une autre question s'impose : comment affronter l'avenir en tant qu'Occidental incarné au sein d'une nation particulière, dans notre cas de la nation québécoise, petite nation au rayonnement international enviable, mais à l'avenir incertain : délestée de son passé religieux, elle avance à tâtons dans le temps présent à la recherche de repères, tandis qu'elle vieillit et peine à conserver ce qui nourrit encore une bonne partie de sa fierté, c'est-à-dire son économie, son territoire, ses richesses naturelles, son État... sa démocratie? Comment se positionner et agir de façon cohérente en tant que membre d'une nation en interaction avec d'autres nations au sein d'une même civilisation?

Toutes ces questions nous préoccupent depuis longtemps. Au cours de nos premières années de « butinage » philosophique, nous avons beaucoup discuté de ces problèmes avec Rousseau, Nietzsche, Platon, Husserl, mais surtout Cioran, cet écrivain ineffable, homme paradoxal qui a parallèlement souffert du destin de l'Occident et applaudi son déclin. Cette discussion a même donné naissance à un article, paru dans la

revue *Phares*<sup>3</sup>, que nous mentionnons parce qu'il est une matérialisation, antérieure à ce mémoire, de ces questions tourmentantes touchant l'avenir de notre civilisation.

Puis, par un heureux hasard, nous avons fait la découverte d'un philosophe généralement peu étudié dans le milieu universitaire québécois, Oswald Spengler, philosophe allemand de la fin du dix-neuvième et de la première moitié du vingtième siècle dont l'œuvre la plus importante et la plus connue est sans conteste *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*. Heureux hasard, puisque ce philosophe a osé affronter le problème du déclin sans détour, sans la muselière aujourd'hui universelle de la *political correctness*. Tout en nous présentant une interprétation de l'aventure humaine, une philosophie de l'histoire digne de ce nom, il a développé une pensée politique intimement liée à cette dernière, une pensée qui, sans nier le dangereux effondrement culturel de notre époque, propose des actions claires, une éthique qui, bien avant que le terme ne poigne sur toutes les lèvres comme aujourd'hui, place la *responsabilité* individuelle et collective à la première place, en fait la première et l'ultime priorité.

En ces temps politiquement et culturellement flous, où les États-Unis jouent leur rôle de première puissance d'une manière déplaisante pour plusieurs, où le terrorisme gangrène le monde et où de nouvelles superpuissances, comme la Chine, se manifestent avec de plus en plus de force, faisant parfois trembler leurs voisins, Oswald Spengler s'avère être un incontournable interlocuteur, susceptible d'enrichir notre point de vue dans une mesure inespérée. Soixante-dix ans après sa mort en 1936, ses propos s'adressent aux Occidentaux avec autant de vigueur et d'intérêt que de son vivant. Sans nier tous les défis qui nous attendent, sa philosophie est un véritable tonique, un remède à l'apathie et à l'abandon lâche au sort, au destin que nous pouvons aimer et dont nous pouvons choisir le style : « une fin honorable est la seule chose dont on ne puisse PAS frustrer un homme »<sup>4</sup>, a-t-il écrit.

---

<sup>3</sup> Mentionné dans la bibliographie, pour le lecteur ou la lectrice partageant les préoccupations évoquées plus haut.

<sup>4</sup> Oswald Spengler, *L'homme et la technique*, trad. et préface d'Anatole A. Petrowsky, Gallimard, collection Idées., p. 180.



Ce mémoire est le fruit d'une discussion, toujours en cours, avec ce philosophe ainsi qu'avec d'autres penseurs, historiens, poètes et cinéastes, mais Spengler reste l'interlocuteur le plus important. Les préoccupations énumérées plus haut ne trouvent pas chez lui une réponse toute faite, simplificatrice, et son œuvre ne se réduit pas non plus à ces dernières. Le penseur a réfléchi sur les arts, les religions, les diverses cultures, cela d'un point de vue historique original qui constitue le point de départ de toute son œuvre.

Avant d'être un penseur politique, Spengler est un penseur de l'histoire : il en a développé une interprétation qu'il nous livre dans les deux tomes du *Déclin de l'Occident*. Le diagnostic qu'il fait de son époque et sa pensée politique découlent en bonne partie de cette interprétation. Si cette dernière tranche avec de nombreuses idées reçues sur l'histoire, il en est de même pour le diagnostic global, pour le portrait qu'il fait de son époque et pour sa pensée politique. Ainsi, dans le cas de sa pensée politique, par exemple, Spengler, en plein dans le siècle du triomphe de la démocratie parlementaire à l'anglaise, rejette ce modèle et propose une autre forme de démocratie, transmise par un socialisme dit « éthique » ou « prussien ». De plus, il propose que le chef d'État de cette démocratie ne soit nul autre qu'un César occidental, un empereur, de surcroît issu de la noblesse. Le modèle politique proposé serait, selon lui, le plus adéquat pour faire face au phénomène inévitable du déclin.

Cela a piqué notre curiosité. Convaincu de la richesse et des multiples possibilités de la philosophie de l'histoire développée par Spengler, notre intérêt, devant cette pensée politique en apparence éloignée du modèle que nous connaissons, a été décuplé, et nous avons décidé de faire la lumière sur ce pan de la pensée spenglienne. Ce mémoire portera sur la pensée politique d'Oswald Spengler, rarement comprise car disséminée dans son œuvre et requérant une compréhension de sa philosophie de l'histoire pour être appréhendée. Cela explique le nombre infime d'ouvrages qui ont été publiés récemment sur sa pensée politique. Le petit nombre d'études sur le sujet fut d'ailleurs une de nos premières découvertes lorsque nous avons débuté nos recherches : pour celui ou celle qui souhaite étudier l'œuvre de Spengler, la rareté des ressources est un fait regrettable.

Soulignons toutefois le regain d'intérêt pour cette philosophie (surtout dans les milieux anglo-saxons) qui a été, récemment, la source d'études sérieuses.

Le défi de comprendre la pensée politique d'Oswald Spengler nous intéresse et le surmonter saura nous enrichir. Pour ce faire, nous procéderons selon le chemin qui selon nous convient le plus : nous plongerons dans l'étude de sa philosophie de l'histoire, puis dans le portrait (diagnostic) qu'il a fait de son époque (la nôtre), portrait qui nous en dira long sur ses idées politiques. Nous compléterons ensuite le tableau avec une étude de thèmes politiques chers à Spengler, le socialisme et le césarisme. Ce sera ensuite l'occasion pour nous de faire un retour sur nos préoccupations essentielles et d'évaluer la pertinence et la justesse de la philosophie spenglérianne aujourd'hui. Mais avant tout cela, avant de nous immerger dans cette philosophie, nous allons présenter les contextes historique et politique dans lesquels a évolué Oswald Spengler au cours de son existence.

## I. Spengler et son époque

Il est important de bien situer Oswald Spengler dans les détails et contingences historiques et politiques de son époque, celle où il a vécu (ou qu'il a vécue, c'est selon), pour deux raisons.

D'abord, nous avons affaire à un penseur qui a élaboré une philosophie de l'histoire, donc à un être qui a interprété les faits ayant marqué la vie des humains avant sa propre venue à l'existence et qui a aussi interprété le déroulement, les faits marquant la vie en déploiement autour de lui, au cours de sa propre vie, malheureusement assez courte (Spengler est né en 1880 et est décédé en 1936). Comme le soutient si justement Maurice Lagueux dans *Actualité de la philosophie de l'histoire : l'histoire aux mains des philosophes*, l'analyse, par le philosophe, de l'histoire en lien avec son époque, malgré toutes les projections futuristes ou prophéties possibles, vise d'abord et avant tout la compréhension de « *ce qui est en train de se passer dans le monde actuel.* »<sup>5</sup> Outre ce besoin très prononcé d'une analyse juste et précise des faits relatifs à son époque, particulièrement ceux touchant de près l'Occident et *a fortiori* l'Allemagne, on retrouve chez Spengler celui de porter un regard au diapason du devenir, c'est-à-dire ajusté harmonieusement au rythme, au ton, de sa propre vie<sup>6</sup>, la vie de la civilisation occidentale (ou ce qui lui reste de vie) et celle de l'humanité, des êtres autour de lui, des êtres incarnés dans son époque. C'est pour cette première raison que nous jugeons nécessaire de situer, quoique très brièvement, l'auteur du *Déclin* par rapport aux événements de son époque.

La seconde raison qui nous pousse à le faire est que, selon Spengler lui-même, nous ne sommes pas les parents naturels de nos idées, nous en sommes plutôt les dépositaires, les élus. Nous n'eussions pas existé que quelqu'un d'autre les aurait eues, avec des différences accidentelles peut-être, dans un moment analogue de l'évolution de

---

<sup>5</sup> Maurice Lagueux, *Actualité de la philosophie de l'histoire : l'histoire aux mains des philosophes*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2001, p. VIII. En italique dans le texte.

<sup>6</sup> Spengler a dit son tableau du monde véridique puisqu'au diapason de sa vie et de ses symboles.

notre culture. Spengler ne s'exclut pas de ces faits qui s'établissent comme des règles : il lui fut *donné* par le destin de développer sa philosophie de l'histoire, sa *morphologie de l'histoire universelle*, qui débouche sur une figure parente du pyrrhonisme antique, quoique unique en son genre, le *scepticisme physiologique* qui, à côté du verbiage intellectualiste et abstrait envahissant, se présente d'après lui comme la dernière philosophie possible au sein de la civilisation occidentale.

Nous sommes conscient des limites, des lacunes et même des contradictions que comporte une telle entreprise. La première et plus grande d'entre elles est que nous ne nous attarderons que sur les événements les plus plats, statistiques si l'on veut, pour donner un aperçu de l'époque de Spengler. Aux yeux de la philosophie spengliérienne, cette approche n'est pas la plus riche, car elle ne tient pas compte de la morphologie de l'histoire, dont il sera amplement question dans les autres sections de ce document. Nous nous contenterons de parler des événements sans souligner leur caractère symbolique, à l'inverse de Spengler.

La seconde limite digne de mention est excusable : c'est que nous devons nous en tenir à un portrait incomplet des événements ayant touché Spengler. À défaut d'une biographie, nous aurons une photographie. Le lecteur excusera le flou.

Nous relaterons donc la vie de Spengler en rapport avec les grands événements<sup>7</sup>, comme la Première Guerre mondiale, qui ont suscité dans son œuvre maintes réactions. Ce sera aussi une première occasion d'avoir une juste idée de ses opinions sur ces événements, opinions qui seront pour une bonne partie étudiées dans des développements ultérieurs. Par la suite, nous ferons un bref exposé des rapports que Spengler a entretenus avec la Révolution conservatrice, mouvance politique et idéologique de la période de la République de Weimar. Nous verrons que le concept de Révolution conservatrice est problématique et que la tendance à y rattacher Spengler pourrait bien être erronée.

---

<sup>7</sup> Faisons face à la musique : nous ferons de l'histoire telle que la méprisait Spengler, celle qui ne s'aborde pas sous l'angle de la vie mais qui est une tentative d'explication des choses sous la forme de relations causales. Cette approche considère les faits et les événements non comme les symboles d'un devenir englobant, mais comme une matière empirique à des hypothèses scientifiques qui, dans le champ de l'histoire, mènent souvent sur des chemins périlleux.

Oswald Spengler est né à Blankenburg en Allemagne en 1880, au sein de l'Empire allemand, le second *Reich*, dirigé par Bismark, homme d'État brillant par ses talents de tacticien, de diplomate et régnant grâce à sa poigne de fer. Spengler vécut la première moitié de sa vie dans une atmosphère qui, comparée à celle des années 1990 (mesure étalon provisoire), serait considérée rigide, sobre, et tout entière tournée vers l'accomplissement du devoir. L'éducation était très stricte, la discipline rigoureuse : on n'hésitait pas à frapper et humilier les enfants dans les écoles afin de les mettre au pas.

Son milieu était celui de la bourgeoisie cultivée, par opposition à la bourgeoisie nouvellement enrichie, parvenue, grâce à des succès économiques récents. Bien qu'aisée comparativement aux couches paysannes et ouvrières, elle ne brillait pas tant par ses richesses que sa culture ; elle s'était faite orgueilleusement la porte-parole, le héraut et la gardienne de la culture d'« élite », et elle avait pour priorité l'excellence et la préservation de cette culture, toujours en danger d'être perdue, amenuisée, ruinée par l'ignorance, la pauvreté, les masses en général ; elle était fréquemment critique de la modernité qui, dans certaines de ses manifestations, portait chaque jour atteinte à l'intégrité de la culture. L'existence de cette bourgeoisie cultivée était récente mais elle représentait des mœurs anciennes : la sobriété n'était pas que le propre du geste, elle l'était également pour la mise et l'étiquette.

Dans les années 1880 et 1890, années de jeunesse de Spengler, cette bourgeoisie conçut beaucoup d'attentes envers sa génération montante, qui se sentit investie de la mission de régénérer la culture occidentale dans ses spécificités allemandes, cela par des moyens novateurs si nécessaire. Pour une bonne partie de cette jeunesse, l'Allemagne, à l'instar de l'Europe, était fatiguée et devait se purifier. La guerre constituerait pour cela un bon moyen, un remède à la décadence, une cure... de rajeunissement.

La guerre 1914-1918 devint pour cette jeunesse un événement charnière, pierre de touche entre un avant et un après :

Pour la bourgeoisie cultivée, qui vécut l'euphorie nationale d'août 1914 comme un bain de jouvence [l'Allemagne s'était alors mobilisée totalement pour l'effort de guerre], la guerre fut un don de Dieu, la solution de tous ces problèmes auxquels on n'espérait presque plus que le cours des choses apporterait une issue. Elle parut enfin refondre la société divisée, éclatée, et soumettre l'Allemagne au jugement de Dieu [...] Cette expérience permit de quitter un passé et un présent ressentis comme déficients et absurdes pour passer dans un futur accompli [...] La guerre pouvait bien exiger les plus grands sacrifices, ils ne seraient pas vains ; elle pouvait bien apporter la mort et la destruction, c'était pour un objectif plus élevé.<sup>8</sup>

Ainsi, ces jeunes furent très enthousiastes lors du déclenchement des hostilités et, d'ailleurs, la proportion d'entre eux qui moururent au combat fut plus grande que dans le reste de la nation allemande.

Parmi les intellectuels généralement inclus dans la mouvance de la Révolution conservatrice (dont nous reparlerons plus loin), Spengler fut l'un des seuls à ne pouvoir combattre, pour des raisons de santé. Soulignons sa déception de ne pouvoir participer aux combats. On refusa de l'intégrer aux rangs de l'armée allemande à plusieurs reprises. Ses lettres témoignent d'ailleurs de son sentiment de contrariété : « Owing to my nervous weakness I am not bound by the conscientious obligation to volunteer. But I envy the people who can do so and then *experience* the war »<sup>9</sup>. Sa missive du 24 mai 1915, à l'intention de Hans Klöres, grand ami de lui, est elle aussi explicite à ce sujet :

If I were well and had not a task before me [l'écriture du *Déclin de l'Occident*], which in respect to my country is more valuable than any service I could, under the most favourable circumstances, render in active service, I would regard it as my duty to volunteer, in the meantime I could not physically endure a training period such as is now demanded, quite apart from my nerves. If however, contrary to expectation, this war were to last longer and even the previously unfit be called up, I would rather serve under arms than in an office.<sup>10</sup>

Cette possibilité de servir dans l'armée allemande se présentera encore une fois après le mois de mai 1915, mais Spengler, sujet à des crises d'angine, à de violentes migraines ainsi qu'à des troubles dans ses « humeurs », sera de nouveau jugé inapte au combat.

---

<sup>8</sup> Stefan Breuer, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, trad. d'Olivier Mannoni, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, p. 44. Nous sommes légataire de cet ouvrage pour nos références au concept de « bourgeoisie cultivée ». Le lecteur curieux pourra y trouver de nombreuses précisions.

<sup>9</sup> Extrait d'une lettre datée du 25 octobre 1914 adressée à Hans Klöres, qui était alors au front (Oswald Spengler, *Letters*, Knopf, New York, 1966, p. 29). Aucune version française des lettres de Spengler n'étant disponible, il a fallu se rabattre sur la traduction anglaise.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

La période de la Première Guerre mondiale en fut donc une de travail intellectuel pour Spengler, travail fréquemment interrompu par des souffrances physiques. Il continua de peaufiner des écrits et c'est en 1918 que parut le premier tome de sa première et plus grande œuvre, presque complétée dès 1914, *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, qui se vendit à plus de cent mille exemplaires, un immense succès.

À l'instar d'une majorité d'Allemands, Spengler était très optimiste quant à l'issue de la guerre. Cette dernière serait courte et glorieuse pour l'Allemagne. Jusqu'à la fin, Spengler spécula (dans ses lettres) sur les façons pour l'Allemagne de mener à bien ses combats et sur les avantages que procurerait la victoire à son pays.

### *La capitulation de 1918*

Les troubles entourant la capitulation ainsi que, et surtout, la capitulation allemande elle-même furent ressentis par Spengler et nombre de ses compatriotes comme un choc terrible. Que s'était-il passé? L'Allemagne avait été si près de la victoire!

Selon de nombreux Allemands frustrés et déçus par la défaite et par la dissolution, qui s'ensuivit, du second *Reich*, la Première Guerre mondiale ne fut pas perdue à cause des armées étrangères, mais à cause d'une grève générale dans le milieu ouvrier ainsi que de mutineries dans certaines garnisons.

Il faut dire que, pendant la guerre, les conditions de vie s'étaient détériorées. Lionel Richard a fait un exposé clair des conditions de vie que partageaient des millions d'Allemands pendant la guerre dans son livre intitulé *La vie quotidienne sous la République de Weimar*<sup>11</sup>. L'Allemagne, en effet, mourait de faim!

---

<sup>11</sup> Ce livre est bien documenté et fort intéressant. Cependant, il souffre quelque peu du biais politique de son auteur, qui tend à simplifier et tenir des propos généralisateurs sur les idées politiques qui ne sont pas les siennes.

C'est de l'intérieur, donc, que vint la défaite, par la paralysie causée par les grèves, devenues épidémiques :

De vingt-quatre arrêts de travail en 1914, avec un millier de participants, on était passé en 1917 à six cents, avec plus de six cent mille grévistes. Ils étaient causés, d'abord, certes, par les mauvaises conditions de vie, mais traduisaient aussi un mouvement d'opposition à la guerre.<sup>12</sup>

L'opposition à la guerre allait croissant depuis quelque temps déjà. Les milieux pacifistes et les milieux de gauche voulaient qu'elle cesse ; les milieux communistes et les autres révolutionnaires de gauche, inspirés par la révolution en Russie (1917), souhaitaient une transformation en profondeur de l'organisation politique de l'Allemagne.

C'est l'action conjuguée de plusieurs facteurs qui décida du sort de l'Allemagne, mais on peut dire que ce sont principalement les milieux dits « socialistes » qui en furent responsables, à cause de leurs grèves et surtout parce qu'ils détrônèrent eux-mêmes le pouvoir. En 1918, le pouvoir tomba en effet aux mains des socialistes, mais les branches communistes, spartakistes ainsi que les anarchistes en furent écartés<sup>13</sup>.

Chez la bourgeoisie cultivée comme chez la bourgeoisie marchande, chez les nobles et dans une bonne partie des forces militaires allemandes, la défaite fut ressentie comme une trahison, trahison de l'intérieur. Les sentiments exprimés par Spengler dans sa lettre du 18 décembre 1918 (adressée à Hans Klöres) sont représentatifs de ceux de l'élite et de ceux qui étaient convaincus que l'Allemagne avait été trahie à deux pas de la victoire :

« I have not been able to write because disgust and shame over recent events have so overcome me that I have often thought I should not be able to survive. If it were not for my task which must be performed, who knows to what extremity my feelings would have reduced me. »<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> Lionel Richard, *La vie quotidienne sous la République de Weimar (1919-1933)*, Éditions Hachette, Paris, 1983, p. 16.

<sup>13</sup> Écartés par la violence, à la mitrailleuse dans les rues. C'est au cours de ce « nettoyage » que la célèbre spartakiste Rosa Luxembourg fut assassinée.

<sup>14</sup> Oswald Spengler, *Letters*, p. 68.



Dans la même lettre, Spengler ne manqua pas de pester contre le nouveau gouvernement et de l'accuser d'avoir fait mauvaise presse à la monarchie (dont étaient issus de nombreux officiers) pendant les deux dernières années de la guerre.

Ainsi, nous voyons que pour une partie de la population allemande, la victoire des pays de l'Entente fut causée par des éléments subversifs de l'intérieur et la République de Weimar (du nom de la ville où la constitution fut adoptée en 1919), démocratie parlementaire succédant au fier Empire, fut considérée comme l'odieux mécanisme créé de toutes pièces par des puissances étrangères, notamment la France et l'Angleterre, pays capitalistes par excellence, pour soumettre l'Allemagne, la brider. Le traité de Versailles, signé en 1919 par le nouveau gouvernement socialiste, qui officialisa les pertes en territoire et les réparations, fut jugé inacceptable par beaucoup. Dès lors, la grogne contre le socialisme, la gauche en général, responsable de l'humiliation de l'Allemagne, et surtout la grogne contre la démocratie parlementaire n'en finirent plus d'augmenter ; ce n'est donc pas un hasard si l'on vit des groupements politiques d'extrême droite s'organiser. Étant donné les répercussions qu'il a eues sur la pensée politique de Spengler, il faut bien comprendre le fait que l'Allemagne a été ulcérée par sa « défaite » de 1918 et qu'elle a ressenti comme un affront terrible les conditions posées par les pays de l'Entente, la France en particulier, lors des négociations de « paix ».

Une partie de l'élite intellectuelle, Spengler et l'écrivain Thomas Mann (1875-1955) en tête, vit dans le traité de Versailles la soumission de l'Allemagne à des forces capitalistes protégées par un gouvernement de marionnettes se disant hypocritement socialiste. Soulignons que l'opinion contraire eut aussi ses illustres représentants. Parmi ceux-ci, Ernst Cassirer (1874-1945) défendait l'idée selon laquelle la République de Weimar n'était pas un produit imposé par des forces étrangères, mais un produit authentiquement allemand, où le républicanisme avait depuis longtemps des sources importantes - dont Kant, dans son ouvrage intitulé *Projet de paix perpétuelle* (1795)<sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Cassirer s'est farouchement opposé à certaines idées spenglériennes, dont il a fait un rival même après sa mort. À ce sujet, l'article de Dina Gusejnova intitulé *Concepts of culture and technology in Germany, 1916-1933, Ernst Cassirer and Oswald Spengler*, est digne d'intérêt.

Spengler se mit à souhaiter que la crise profonde frappant l'Allemagne débouche sur une ère de stabilité et d'expansion, grâce au socialisme prussien dont il sera question plus loin dans ce mémoire. Sa lettre du 18 décembre 1918, à laquelle nous nous sommes déjà référé, ne cachait pas, cependant, les difficultés que devrait traverser l'Allemagne pour parvenir à cet état de grâce : « Like the French in 1793 we must go right through to the end in our misfortune; we need a chastisement compared to which the four years of war are nothing [...] »<sup>16</sup>

Que d'infortunes vivra en vérité l'Allemagne que connaîtra Spengler jusqu'à sa mort en 1936! La République de Weimar traversera des crises sociales et politiques très violentes, connaîtra des épidémies, des régions entières seront faméliques, la corruption rongera le gouvernement, les mœurs se corrompent à une vitesse galopante, souillées par la misère et la promiscuité des grandes villes. Dans l'immense cité que sera devenue Berlin, la richesse abondera pour une minorité qui se noiera dans le luxe et les plaisirs décadents aux dépens du peuple où se recruteront, affamés, des prostitués soumis à tous les caprices de leurs exploiters :

« Tous les lieux de plaisir abondaient. L'Allemagne des nouveaux riches [...] s'y pressait. Orgies et spectacles de nus y étaient les morceaux de choix habituels. Pendant qu'un ouvrier ou un employé devait travailler un mois pour gagner l'équivalent d'une paire de chaussures, des plats pantagruéliques, des bouteilles de champagne et des cocktails raffinés étaient engloutis! [...] Dans les rues de la capitale avoisinant le Kurfürstendamm, toutes les perversions pouvaient être satisfaites à condition d'avoir des dollars ou des marchandises d'échange. »<sup>17</sup>

Le lecteur curieux trouvera dans le livre de Lionel Richard une multitude d'autres exemples et descriptions très concrètes de la misère dans laquelle était empêtrée l'Allemagne.

Spengler ne resta pas insensible à cette dégradation des mœurs, croissante d'année en année, et sa fierté d'Allemand en fut tout naturellement affectée. Dans l'état de dégradation qu'avait atteint la République de Weimar sur tous les plans, avec des taux de chômage atteignant les 44,4% en 1932, il était devenu raisonnable de souhaiter

---

<sup>16</sup> Oswald Spengler, *Letters*, p. 70.

<sup>17</sup> Lionel Richard, *op. cit.*, p. 99.

l'impossible ou l'avènement d'un messie, d'un sauveur. Spengler, comme on le verra plus loin, prédit et même souhaite le triomphe d'un César allemand. Pour certains, les sauveurs étaient les nazis et le César s'incarnait dans la personne d'Adolphe Hitler. Rien n'allait plus, l'atmosphère était suffocante.

La révolution nazie de 1933 fut applaudie par nombre d'intellectuels, notamment ceux que nous associons généralement à la Révolution « conservatrice », parce qu'elle signifiait la mort d'un mode de gouvernement qui semblait incapable de sortir l'Allemagne du marasme et de lui donner une direction quelconque. Spengler, bien que méprisant le parti nazi (parti des masses « informes »)<sup>18</sup> et la figure d'Hitler, fut satisfait de la révolution de 1933 qui mit fin à ce qu'il considérait comme un régime d'incapables.

Avec les années, le dégoût ressenti par Spengler face à ce régime ira croissant, lui qui aurait souhaité la venue d'un noble César à la tête de l'Empire allemand et l'instauration d'un véritable socialisme pour l'Allemagne, sur lequel nous nous concentrerons plus loin dans ce mémoire.

### *Spengler et la Révolution conservatrice*

Avant de plonger dans l'étude de la « morphologie comparée des grandes cultures » de Spengler, nous nous devons d'explicitier les liens qu'il a entretenus avec la « Révolution conservatrice », mouvance intellectuelle allemande qui aurait eu un certain impact entre les deux guerres mondiales. Soulignons d'emblée l'utilité de ce concept historique qui sert à englober une nébuleuse d'intellectuels allemands opposés à certains aspects de la modernité occidentale, nationalistes mais non nazis (ou bien nazis généralement pour une courte période de temps). Ce concept est utile pour les historiens et pour la caractérisation des grands enjeux politiques ayant marqué la période de la

---

<sup>18</sup> Spengler avait par ailleurs beaucoup de réticences vis-à-vis de tout ce qui était « parti » politique, ce qui lui aura d'ailleurs attiré certaines critiques. Ces réticences se comprennent toutefois à la lumière de sa critique de la démocratie parlementaire, que nous expliquerons au chapitre 3. L'implication politique de Spengler aura été celle d'un intellectuel influent : écrits, discours et conférences furent ses moyens d'action.

République de Weimar, mais de nombreuses difficultés surgissent lorsqu'on le soumet à une étude approfondie.

La Révolution conservatrice n'était pas un mouvement organisé sous une bannière portant ce nom ; le terme a plutôt servi à rassembler, à des fins de classification, des intellectuels de divers horizons dans une même catégorie. À preuve les mésententes nombreuses entre les commentateurs et historiens quant à la liste de ceux qui auraient fait partie de ce mouvement. Moeller van den Bruck, Max Hildebert Boehm, Wilhelm Stapel, Hans Freyer, Carl Schmitt, Martin Heidegger, Edgar Julius Jung, Martin Spahn, Ernst Jünger, Ernst Niekisch, Othmar Spann et Oswald Spengler<sup>19</sup>, enfin, sont souvent associés à ce courant. Cependant, selon les sources étudiées, ce nombre peut être augmenté ou réduit sur la base de critères aisément critiquables.

Spengler serait l'un des plus vieux représentants de ce groupe, dont la plupart des membres seraient issus de la bourgeoisie dite « cultivée ». Breuer met au jour de grandes différences idéologiques et doctrinaires entre les intellectuels qui auraient fait partie de ce courant, ce qui a pour effet de fragiliser dangereusement le concept de Révolution conservatrice, victime de son manque de rigueur. L'intérêt et l'enthousiasme de ces intellectuels pour la guerre 1914-1918 ne sont pas suffisants pour distinguer quoi que ce soit, l'enthousiasme pour la guerre s'étant généralisé dans toute l'Allemagne en 1914. Il en est de même pour tous leurs points communs, finalement moins imposants que leurs divergences : l'antipathie qu'ils éprouvent pour la démocratie parlementaire (pâle copie du modèle anglais), le libéralisme, le pacifisme, le communisme, le féminisme, l'ignorance crasse des masses (et le snobisme qui en découle) et leur sympathie pour un État qui serait très fort, viril, militarisé, doté d'un chef ou de chefs exemplaires extrêmement puissants, n'évident point leurs divergences, énormes quant à la forme étatique finale à adopter (dictature militaire, césarisme, fascisme<sup>20</sup>, féodalisme et autres), la politique extérieure à privilégier (de l'impérialisme au repli sur soi, sans compter les

---

<sup>19</sup> Liste fournie par Stefan Breuer à la quatrième page de son ouvrage, déjà cité.

<sup>20</sup> Benito Mussolini en fascina plusieurs (dont Spengler) au tout début de son règne, avant qu'il n'engage l'Italie dans une guerre contre l'Éthiopie.

multiples autres possibilités), le type d'économie à choisir (capitalisme, féodalisme, économie planifiée -socialiste-) et le rapport à la science et à la technique.

On dit le mouvement de la Révolution conservatrice anti-moderne, mais voilà que quelques-uns de ses représentants professent une admiration sans borne pour la technique alors que d'autres ne proposent rien pour changer la vie économique de la République, capitaliste (donc virulemment moderne), pour quelque chose d'autre. Les contradictions dans les tentatives de classification abondent. La situation est la même pour le caractère nationaliste de la Révolution conservatrice. Ses « membres » sont nationalistes, oui, mais de quel nationalisme (quand on sait qu'ils ne s'entendaient même pas sur ce qu'est une nation)? À s'y attarder vraiment, on constate que chacun d'eux a une manière bien personnelle d'être nationaliste, de la même façon qu'ils ont tous leur rapport propre aux éléments qui viennent d'être mentionnés.

Le concept de Révolution conservatrice tente de regrouper des auteurs si différents et originaux que nous l'emploierons le moins possible dans les prochaines sections de ce document. Nous lui reconnaissons une utilité limitée; l'analyse de Breuer nous a convaincu :

« Aucune approche ne permet de contourner cette réalité : le terme de "Révolution conservatrice" est un concept intenable, qui crée plus de confusion que de clarté. Il devrait donc être rayé de la liste des courants politiques du XX<sup>ème</sup> siècle. »<sup>21</sup>

Néanmoins, Breuer tente, à la fin de son ouvrage, de regrouper cette « mouvance » sous un autre terme, celui de « nouveau nationalisme », qui n'englobe même pas Spengler, ni Jünger, ni Niekish. Là où on a cherché un mouvement cohérent, il n'y en avait pas<sup>22</sup>.

---

<sup>21</sup> Stefan Breuer, *op. cit.*, p. 214.

<sup>22</sup> Certains milieux intellectuels états-uniens proches du parti Républicain, fréquemment appelés « néo-conservateurs », se réclament à divers degrés de la Révolution conservatrice. Le contraste entre les visées religieuses, messianiques, de ces groupes avec l'insaisissable mouvance de la Révolution conservatrice infirme complètement ce rapprochement. Quant à savoir si des parallèles entre des penseurs listés plus haut comme Révolutionnaires conservateurs et des néo-conservateurs états-uniens sont possibles, une étude approfondie de chaque cas particulier pourrait l'établir. Au chapitre 5 de ce mémoire, nous nous pencherons sur le cas de Spengler dont les idées, comme il sera montré, n'ont que peu à voir avec les principes qui orientent la politique états-unienne au tournant du vingt-et-unième siècle.

Les clarifications autour du concept de Révolution conservatrice étant faites, plongeons maintenant dans l'étude de la « morphologie de l'histoire universelle », très riche en implications pour la pensée politique de Spengler.

## II. De la morphologie de l'histoire universelle au portrait de notre époque

Notre but étant de mieux comprendre la pensée politique d'Oswald Spengler, nous ne pouvons passer sous silence, éluder sa philosophie de l'histoire, philosophie du « sceptique physionomiste », et sa méthode utilisée pour comprendre l'histoire, qu'il a lui-même nommée « morphologie de l'histoire universelle ». Nous ne le pouvons non seulement parce que ces éléments sont les plus importants, qualitativement et quantitativement, dans son œuvre, mais parce que, chez lui, le lien entre philosophie de l'histoire et pensée politique est explicite. Plonger dans l'une revient à plonger dans l'autre, et vice-versa. C'est dans sa première et plus grande œuvre, *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, terminée dans son ensemble avant la Première Guerre mondiale, mais dont le premier tome de la première édition ne paraît qu'en 1918 (la version définitive paraîtra en 1922), que Spengler nous livre sa philosophie de l'histoire. Conscient de l'importance de cette dernière pour tout le reste de sa pensée, nous dédions un bref chapitre de ce mémoire à l'explication des concepts clés essentiels de sa philosophie, nous attardant sur trois points en particulier : les liens existant entre différentes pensées politiques et certaines philosophies de l'histoire, la méthode employée par Spengler pour comprendre l'histoire des grandes cultures humaines et, enfin, comment, selon lui, prennent forme et évoluent ces cultures.

### *Pensée politique et philosophie de l'histoire*

Spengler nous a simplifié la tâche d'explicitier le lien existant entre sa pensée politique et sa philosophie de l'histoire, car il a reconnu l'existence et démontré la nécessité d'un tel lien, lien que peu de philosophes politiques et peu de théoriciens de tout acabit prennent généralement soin d'explicitier. Pourtant, une pensée politique sous-tend toujours une certaine conception de l'histoire : chaque idée émise, chaque proposition politique naît, en conscience de cause ou non, d'une vision plus ou moins critiquée de l'histoire, d'une idée qui en est faite, du diagnostic posé *sur l'époque* et de ce qui est

pensé possible ou même probable dans un futur proche ou éloigné ; souvent, les décisions « actuelles » sont prises pour les causes de l'« actuel » de demain.

À notre époque, en Occident du moins, règne un consensus sur la manière de penser l'histoire. Cette façon de voir, héritée du christianisme et du libéralisme anglo-saxon, est celle selon laquelle l'humanité va vers un but quelconque, et en général ce but est une « société » idéale. Dans cette conception populaire dite « linéaire », il y a un inévitable progrès de la culture et de l'humanité dans l'histoire, malgré des ratés épisodiques tels que les guerres.

Cette société mondiale idéale peut consister en l'avènement du Royaume de Dieu sur Terre, en un joli capitalisme à la Fukuyama, tel que décrit dans *La fin de l'histoire et le dernier homme*, ou encore en une démocratie mondiale unie et chantante telle que prophétisée par le loufoque Pierre Lévy, détenteur d'une chaire à Ottawa, dans son livre intitulé *World philosophie*. Les exemples pullulent, et il est possible de voir la parenté entre les légataires de Marx et ceux d'Adam Smith : de les voir unis dans leur vision biblique, magique, dira Spengler, de l'histoire de l'humanité.

Oswald Spengler rejette cette interprétation « linéaire » de l'histoire où il y aurait un progrès inhérent à celle-ci. Il nous dit que *les cultures humaines*, constituées de divers peuples unis par un destin commun autour d'une idée, principe de leur âme (notion sur laquelle nous reviendrons), *sont des organismes*. L'histoire universelle qu'il nous propose est la biographie de ces organismes. Le terme « biographie » est utilisé parce que ces organismes que sont les cultures sont très intimement liés aux concepts de naissance, de jeunesse, de vieillesse et de mort. Dans le premier tome du *Déclin de l'Occident*, il est écrit :

Nous savons de chaque organisme qu'il est déterminé dans son temps, sa forme, la durée de sa vie et de chacune de ses manifestations vivantes, *par les qualités de l'espèce* dont il fait partie. Nul ne songera qu'un chêne millénaire est en train de commencer aujourd'hui même le cours réel de sa croissance. Nul n'attendra d'une chenille, qu'il voit grandir chaque jour, qu'elle continue la même croissance probable durant des années. Ici, chacun possède avec une absolue certitude le sentiment d'une limite, lequel est identique à celui de la forme intérieure. Pour l'histoire [...], on affiche au contraire un optimisme effréné, au mépris de



toute *expérience* historique, et donc organique, de telle sorte que chacun "postule" dans le fortuit du moment une "continuité" linéaire [entendre progrès] tout à fait éminente, non parce qu'il l'a scientifiquement démontrée, mais parce qu'il la souhaite. On compte ici sur des possibilités sans limite -jamais sur une fin naturelle- et l'on tire de chaque moment considéré une théorie de la continuité tout à fait enfantine. L'humanité n'a pas plus que le genre papillon ou orchidée un but, une idée, un plan.<sup>23</sup>

Comme s'il parlait de personnes, Spengler fera la biographie des grandes cultures, Occidentale, Antique et Arabe, notamment. C'est en étudiant l'histoire de l'Occident que Spengler posera son diagnostic sur notre situation actuelle et développera ses idées politiques. Avant de nous lancer dans l'étude de l'histoire de l'Occident et de ce qui en découle pour la politique du temps de Spengler, concentrons brièvement notre attention sur la méthode qu'il utilise pour écrire la biographie des « hautes » cultures<sup>24</sup> ainsi que sur une description, très générale, du développement des cultures.

#### *La méthode de la morphologie comparée des grandes cultures*

Au tout début du *Déclin*, Spengler remarque que les humains font souvent des comparaisons entre leur présent et le passé. Nous ne faisons pas exception à cela. De nos jours, on fait ce type de comparaison : George W. Bush est comparé à un chef de croisés, les *États-Unis aux Romains*, on a souvent comparé les Allemands aux Grecs... Spengler affirme que la plupart de ces comparaisons sont erronées, fortuites, mais qu'elles montrent une chose, que les formes de l'histoire sont récurrentes, que toujours celle-ci se produit de la même façon dans la forme, peu importe la culture.

Chaque culture possède une âme propre, mais pour ce qui est de la structure, de la forme, toutes subissent le même destin. Ce destin qui commence avec une naissance et se

---

<sup>23</sup> Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, tome I, trad. M. Tazerout, Éditions Gallimard, Paris, 1976, pp. 32-33.

<sup>24</sup> Les « grandes » ou « hautes » cultures, par opposition aux « précultures », sont celles qui ont réuni toutes les conditions nécessaires à l'accomplissement d'un grand destin. Il ne faut pas voir dans cette appellation une classification ethnocentrique ou méprisante, puisque Spengler ne nie pas la possibilité pour tous les peuples de développer une haute culture ni non plus qu'il soit possible que certaines précultures au point d'éclorre soient étouffées (on parle alors de cas de « pseudomorphoses historiques ») par d'autres cultures ou civilisations, comme la culture russe par les civilisations occidentale, arabe et chinoise (par le biais des Mongols). Spengler a entamé la rédaction d'un ouvrage de grande envergure sur les précultures, mais il est mort avant d'avoir pu l'achever.

termine avec un décès est divisé en quatre époques spirituelles, le printemps, l'été et l'automne, périodes de culture, de création, et l'hiver, associé à la civilisation. Les cultures ont donc une vie complète et sont parcourues de faits marquants hautement symboliques pouvant être repérés chez chacune d'entre elles, sans exception. Toutes les cultures, au printemps de leur vie, ont un personnage du type de Homère, toutes ont aussi leur Kant. Toutes ont un Lao-Tseu et un Napoléon également, sûrement très différents les uns des autres sous plusieurs aspects, mais toujours représentant des stades historiques homologues.

Afin de réussir de bonnes analogies, il faut développer un « tact physiognomique », un sens de la forme historique très grand, sens d'abord artistique, mais qui fait toutefois grand usage de la masse des faits historiques. Insistons sur le fait que le but de Spengler est de trouver une correspondance entre les formes historiques des diverses cultures dans l'histoire : c'est pourquoi sa méthode se nomme morphologie comparée des grandes cultures (l'étude des formes historiques). Précisons que Spengler n'élève pas sa création au rang de théorie scientifique de l'histoire (pas scientifique au sens des sciences naturelles expérimentales, à tout le moins), bien au contraire, puisque, pour comprendre l'histoire, il faut la *sentir* d'abord, la percevoir en poète<sup>25</sup>; il s'agit plutôt d'un tableau, d'une interprétation du monde : « [...] ce livre [...] est l'expression provisoire d'une nouvelle image de l'univers, entachée, je le sais, de toutes les erreurs d'un premier essai, imparfaite et certainement non exempte de contradictions. »<sup>26</sup> Nous abondons dans le même sens qu'Anatole A. Petrowsky qui, dans sa préface de *L'homme et la technique*, rappelle justement que :

[...] tout ce que Spengler expose représente expressément des *perspectives personnelles*. Ces perspectives ne constituent d'ailleurs ni un "système", ni un "dogme", ni même l'affirmation de quelques "vérités". Il s'agit simplement du compte rendu conceptuel et verbal d'une "manière d'être" et d'une "manière de penser" [...] Spengler assume que ces points de vue "cadrent" avec ceux de l'homme "faustien" [ou occidental] (d'aujourd'hui ou de demain). Ils n'en restent pas moins le reflet d'une conviction intime strictement individuelle [...] ces façons d'être et de penser [...] ne prétendent à aucune "validité générale" dans le temps ni

---

<sup>25</sup> L'objectif de ce chapitre est de donner une bonne idée de la philosophie de l'histoire de Spengler pour parvenir à une compréhension de son diagnostic des malaises et crises de son époque ainsi que de sa pensée politique. Il nous est impossible de faire le tour de la philosophie spengliérienne en si peu de pages.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 61-62.

dans l'espace. Enfin, il ne s'agit en rien d'une étude de caractère dit "scientifique" (donc, "systématique"), mais bien d'une "physionomique" de la vie, c'est-à-dire d'une appréhension tout intuitive du Cosmos et du déroulement des apparences qui constituent celui-ci à nos yeux.<sup>27</sup>

Spengler prend soin de décrire la méthode qu'est la morphologie comparée des grandes cultures dans les premiers chapitres du *Déclin*, en particulier dans celui qui est intitulé *Le problème de l'histoire universelle*, où le statut de sa philosophie et son rapport aux sciences naturelles sont discutés. Si la méthode de Spengler n'est pas scientifique selon nos critères actuels, elle se rapproche toutefois singulièrement de celle de Goethe, qui a développé un regard et une méthode scientifiques en opposition avec les sciences dites newtoniennes (dans son *Traité des couleurs*, notamment).

L'utilisation de la méthode de la morphologie comparée des grandes cultures permet à Spengler de se livrer à une critique virulente du schéma hégélien de l'histoire, *Antiquité - Moyen-Âge - Temps modernes*. Les cultures antique et occidentale sont fort différentes, ne sont pas animées de la même âme, la première s'étant éteinte il y a bien longtemps déjà et la seconde étant née au X<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. L'idée de voir entre ces deux cultures une unité embrouillée par mille ans de Moyen-Âge et redevenue claire grâce à une « renaissance » est selon lui farfelue et provient de notre admiration sans borne pour l'Antiquité, cette culture si différente de la nôtre. Il n'est pas question de nier que nous avons dans les mains certaines créations grecques, mais nous ne les avons pas comprises comme les grecs, nous les avons comprises à *notre* manière. Spengler évoque certains sujets que les philosophes occidentaux n'osent aborder à propos de la culture antique, de crainte d'être mis en face de l'évidence de ces différences, insurmontables.

Spengler ne nie pas qu'il y ait communication entre les cultures ni que tous les humains partagent certains traits communs (tous aiment, détestent, créent ou commentent, se font une idée du divin, etc.). Il insiste cependant pour dire que toute véritable création vient de l'intérieur, d'une âme qui veut se constituer un univers. Même quand l'échange

---

<sup>27</sup> Oswald Spengler, *L'homme et la technique*, op. cit., pp. 14-15.

paraît important, ce sont les aspects extérieurs, superficiels, anecdotiques qui sont échangés, pas la signification très profonde de l'objet.

Concrètement, Spengler prend, dans le second tome du *Déclin*, l'exemple du droit et du christianisme. Tous deux semblent aux yeux de plusieurs nous parvenir de l'Antiquité. À travers une longue et minutieuse analyse, il démontre par exemple que pour la religion chrétienne les mots, la matière liturgique, les expressions et aspects extérieurs sont restés, mais que le christianisme occidental n'est plus du tout le même. Il y a l'aspect extérieur, superficiel, sans plus. Les tribus germaniques victorieuses de l'Empire romain qui se sont converties au christianisme en ont fait à travers les siècles quelque chose de neuf. Le christianisme occidental aurait rebuté les pères de l'Église. On aurait crié à l'hérésie<sup>28</sup>.

Dans le but de comprendre l'histoire de l'Occident et les constats que Spengler fait sur son (*notre*, comme on le verra) époque, au plan politique notamment, voyons succinctement le déroulement de la vie d'une culture.

### *Vie et mort des grandes cultures*

Des peuples parents géographiquement partagent une âme. Grossièrement, on pourrait décrire l'âme comme un sentiment très profond qui a fermenté pendant des siècles, qui s'est développé face à un monde considéré hostile, chaotique, donnant la mort ; elle est le produit d'une « angoisse cosmique », elle est née d'un désir de survie psychique en réponse au monde vu comme une énigme terrible ou encore en réponse à la mort elle-même.

---

<sup>28</sup> Spengler et son traducteur Tazerout critiquent avec véhémence la christianisation forcée de peuples conquis. Ce que tentent de faire ces missionnaires est d'inculquer le produit de leur âme à un autre peuple, ce qui ne peut se faire que dans la brutalité (pensons aux pensionnats pour amérindiens un peu partout au Canada). De telles tentatives mènent à des échecs : soit on détruit la personne, soit on échoue dans la conversion et le nouveau « chrétien » développe son propre christianisme (il n'a gardé que les mots). Ce nouveau christianisme peut être vaudouisme ou comporter des éléments d'une spiritualité maya, par exemple.

L'âme est une création spirituelle, primitive, préculturelle, d'un groupe donné. Elle tente de systématiser, d'organiser un monde qu'elle ne connaît pas, pour se le rendre moins terrible. Elle est, il est important d'insister sur ce point, une tentative de réponse à toutes les énigmes de l'univers. L'âme est un élément intérieur des peuples qui la partagent, et Spengler insiste pour lui donner le statut de potentiel, de possibilités. En effet, l'âme est appelée à se réaliser en univers pour ceux qui la possèdent, la réponse qu'elle constitue est appelée à se matérialiser en culture. Le lecteur trouvera peut-être quelque éclaircissement dans le fait que cette âme se compare plutôt bien avec le concept de *Volkgeist* chez Hegel, ou encore avec ce qu'il appelle « esprit subjectif », par opposition à l'« esprit objectif », réalisé dans la culture.

L'âme ne donne pas nécessairement naissance à une culture. Pour ce faire, il faut qu'elle se « réveille » grâce à des conditions particulières : « Une culture *naît* au moment où une grande âme se réveille, se détache de l'état psychique primaire d'éternelle enfance humaine [...] »<sup>29</sup> Ce réveil d'une grande âme a lieu au sein des premières petites agglomérations humaines, qui se rassemblent d'abord autour d'un château et d'un temple, puis dans le bourg se développant, bref au sein des premières petites villes. Détachées de l'état de nécessité, de survivance où elles étaient, les populations humaines développent leur culture. La ville dans ses premiers stades est appelée ville culturelle (Athènes et Corinthe dans l'Antiquité, ou encore Florence, Paris, Munich en Occident), et elle extériorise, en quelque sorte, en produisant la culture, ce qui est contenu dans l'âme. Petit à petit, en suivant un long processus, certaines villes culturelles grandissent, au point de devenir indépendantes du paysage qui les a vu naître et au détriment des autres villes.

Dans la ville désormais très grande, la culture où l'âme s'exprime finit par épuiser les possibilités d'expression de cette âme, qui devient en quelque sorte coquille vide : « Une culture meurt quand l'âme a réalisé la somme entière de ses possibilités sous la forme de peuples, de langues, de doctrines religieuses, d'arts, d'États, de sciences, et qu'elle retourne à l'état psychique primaire. »<sup>30</sup> À ce moment, il n'y a plus de nouveautés

---

<sup>29</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome I, *op. cit.*, p. 114.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 114.

culturelles, sauf dans les mélanges de ce qui existait déjà au sein de cette culture. C'est l'ère, si l'on veut, du « n'importe quoi ». Toute vie religieuse et spirituelle s'éteint peu à peu. Quand il n'y a plus de sève, qu'il n'y a que du bois mort envahissant, quand toute la culture s'est extériorisée en artefacts, en institutions, c'est la civilisation. La ville culturelle devient ville de civilisation ou ville mondiale (ou est supplantée par celle-ci), énorme cité anorganique et cosmopolite qui aspire les habitants des campagnes, qui marginalise les villes plus petites et qui fait violence au paysage qui a vu naître la culture : son nom est Alexandrie, Rome, ou encore, en Occident, Londres, New York.

Quand l'âme d'une culture a enfin répondu aux dilemmes qui l'ont fait naître, en créant des religions, des philosophies, des arts, qui sont des tentatives de réponse aux mystères de la vie, à cette énigme originelle, quand, comme le dit Spengler lui-même,

[...] la quantité totale des possibilités intérieures s'est réalisée au dehors, la culture *se fige* brusquement, elle meurt, son sang coule, ses forces se brisent -elle devient *civilisation*. C'est ce que nous entendons par les mots égyptianisme, byzantinisme, mandarinisme. Arbre gigantesque rongé par le temps dans la forêt vierge, elle peut tendre encore ainsi durant des siècles et des millénaires ses branches vermoulues. [...] C'est le sens de tous les déclinis de l'histoire -le sens de l'accomplissement intérieur et extérieur, celui de la fin qui menace toutes les cultures vivantes; [...] nous suivons clairement à la trace les premiers symptômes de notre événement, absolument semblable au premier [au déclin de la civilisation antique] par son cours et sa durée et appartenant aux premiers siècles du prochain millénaire, le "déclin de l'Occident".<sup>31</sup>

Pour l'Antiquité, les cités grecques représentent la culture, Rome et ses Romains le moment de la civilisation. La civilisation antique prend un premier souffle dans Alexandre le Grand, mais c'est à la bataille de Chéronée, où les Romains ont vaincu les Grecs sur leur propre sol, que l'Antiquité a pour jamais quitté la culture pour la civilisation.

À la culture succède l'intelligence froide, qui dissèque. À l'artiste, le scientifique, pis encore, l'expert. Civilisation signifie intelligence. La culture portait en elle un sens de la vérité puisqu'elle agissait *en réponse* aux grandes énigmes de l'univers ; l'intelligence, sans âme, non cultivée, met cette vérité en doute, la détruit, et applique sa logique causale,

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 114.

anorganique (qui nie le déploiement de la vie dans un devenir<sup>32</sup>), à toutes les créations culturelles du passé. Dans les grandes villes, toutes les structures d'organisations sociales et économiques sont dénaturées et périssent : c'est la décadence. Nous retrouvons ici toute l'opposition manifestée par Nietzsche dans son premier ouvrage, *La naissance de la tragédie*, entre le côté apollinien et le côté dionysiaque de l'existence, entre Socrate, Euripide, l'homme théorique qui « d'après la croyance qui est la sienne dans la possibilité de pénétrer la nature des choses, confère au savoir et à la connaissance la vertu d'une panacée et conçoit l'erreur comme le mal en soi<sup>33</sup> », et ne comprend pas la poésie et les mythes tels qu'ils sont authentiquement mais d'après des normes extérieures<sup>34</sup>, et leurs prédécesseurs, tels Empédocle, Héraclite, Eschyle et Sophocle, l'artiste philosophe.

Pour l'Occident, quelques peuples de l'Europe continentale, notamment les Français, représentent la culture, les Anglais, vite relayés par les Américains, la civilisation; c'est avec Napoléon, animé d'idées « anglaises », qu'a débuté l'ère de civilisation, au tout début du dix-neuvième siècle, et l'Occident est entré définitivement dans l'ère de civilisation, est devenu exsangue, depuis qu'il s'est mutilé pendant la Première Guerre mondiale et que les États-Unis sont venus soumettre l'Europe à l'esprit viking<sup>35</sup> anglo-saxon en la « libérant ». Spengler annonce que les Allemands sont toutefois destinés à dominer la civilisation occidentale par leur impérialisme, contre celui du monde anglo-saxon ou contre les relents de volonté de domination se manifestant parfois chez les Français.

Le déclin d'une culture signifie certes qu'elle est destinée à disparaître ; cependant, ce chapitre de son histoire peut être long et glorieux, nous dit Spengler. Bien qu'il ne contienne plus de nouveautés culturelles, il représente une phase d'expansion importante,

---

<sup>32</sup> À ce sujet, voir l'opposition goethéenne entre devenir et devenu, telle qu'explicitée dans l'introduction au *Déclin de l'Occident*. Goethe et Nietzsche furent les deux influences les plus importantes pour Spengler.

<sup>33</sup> Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, trad. Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Éditions Gallimard, Paris, 1977, p.p. 93-94.

<sup>34</sup> À ce sujet encore, chez Nietzsche : « [...] il existe un fantasme profond qui vint au monde, pour la première fois, dans la personne de Socrate : la croyance inébranlable que la pensée, en suivant le fil conducteur de la causalité, peut atteindre jusqu'aux abîmes les plus lointains de l'être et encore de le corriger. Cette sublime puissance d'illusion métaphysique est attachée à la science comme un instinct [...] », p. 92.

<sup>35</sup> Ce caractère viking de l'esprit anglo-saxon sera expliqué dans des chapitres ultérieurs.

une phase impérialiste, militaire et / ou idéologique qui a existé pour toutes les cultures (par exemple, pour la civilisation indoue, l'expansion finale s'est faite par la forme bouddhique, forme d'organisation sociale -avec sa propre éthique, sa propre politique- et culturelle finale forgée par cette civilisation; dans la civilisation antique, c'est le stoïcisme qui joua ce rôle). Au moment de leur déclin, toutes les cultures ont eu de ces dernières et très puissantes vagues vers des horizons très vastes. Ainsi, il en fut de même pour les cultures antique, chinoise, arabe et il en est et sera de même pour l'Occident :

J'enseigne ici l'*impérialisme*, dont l'Égypte, la Chine, le monde romain, indou, islamique, sont les formes pétrifiées qui subsistent encore durant des siècles et des millénaires et qui sont susceptibles de passer de la poigne d'un conquérant à un autre –corps morts, masses humaines amorphes, sans âme, substance usée d'une grande histoire, - l'impérialisme comme symbole typique de la fin. Impérialisme est civilisation pure. [...] L'homme cultivé a son énergie en dedans, le civilisé en dehors. [...] Vivre, c'est réaliser le possible, le pur cerveau [du civilisé] ne connaît *que des possibilités extensives*. Le socialisme actuel, encore insuffisamment développé, a beau s'insurger contre l'expansion, un jour il la représentera lui-même avec la plus grande distinction, avec toute la véhémence d'un destin.<sup>36</sup>

La forme politique finale qu'est appelé à prendre l'impérialisme occidental est, selon Spengler, le socialisme. Non le socialisme de Marx, « mais le socialisme pratique et prussien fondé par Frédéric Guillaume I<sup>er</sup>, qui précéda l'autre et le vaincra à son tour », un socialisme qui est, donc, appelé à se répandre dans toutes les zones d'influence de l'Occident, et distingué, entre autres, par « son large souci pour les rapports économiques durables, par son éducation de l'individu en vue des devoirs envers la collectivité, par l'apothéose du labeur qui affirme le temps et l'avenir. »<sup>37</sup> Aux Grecs et aux Romains le stoïcisme, aux indous le bouddhisme, à nous le socialisme.

Comprendre l'analyse que Spengler fait de notre époque et définir, mettre au jour tout ce qu'il entend par socialisme éthique et pourquoi il le voit comme caractéristique et inévitable pour l'Occident est, on l'aura compris, l'exigence centrale de ce mémoire. Nous y arrivons donc, et les prochains chapitres, les plus vastes et importants, y seront consacrés. Toutefois, nous avons jugé vital d'y parvenir grâce à une double perspective, celle du contexte dans lequel s'est déroulée la vie de Spengler en tant qu'homme et celle de la philosophie de l'histoire spenglérienne.

<sup>36</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome I, *op. cit.*, pp. 48-49.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 140 pour les deux citations.



### III. Portrait de notre époque par Oswald Spengler

Le portrait que Spengler fait de son temps (et donc, par homologie, des périodes similaires dans les autres civilisations), de notre temps, parce qu'il s'avère, à la lumière d'une étude attentive, adéquat pour décrire la fin du vingtième siècle, est d'une très riche complexité ; le meilleur moyen d'en parler nous a semblé de peindre, à notre tour, une esquisse des passages qui nous ont paru dotés d'une résonance particulière, en lien avec des préoccupations chères à nos contemporains.

Ce que Spengler entend par son (notre) époque correspond avec ce que fut pour l'Antiquité la période hellénistique, c'est-à-dire la période située entre la mort d'Alexandre le Grand et la conquête romaine de la Grèce. En Occident, cela correspond à peu près aux années 1800-2000 et a pour apogée la Première Guerre mondiale. Cette période hellénistique fut suivie de la période romaine ; chez nous, selon l'auteur du *Déclin*, elle sera suivie de la période anglo-américaine, puis prussienne :

*Le romanisme, avec son sens très aigu des réalités, son manque de génie, sa barbarie, sa discipline pratique, protestante, prussienne, donnera pour toujours à nous, qui sommes réduits aux comparaisons, la clé de l'énigme de notre propre avenir. Grecs et romains – par là se distingue aussi le destin que nous avons accompli de celui qui est imminent.*<sup>38</sup>

Le césarisme occidental est donc imminent, selon Spengler. Mais en attendant, ces deux siècles sont l'époque des grandes guerres, celles qui dessineront la carte de l'Empire futur. Ainsi dans *Années décisives*, écrit en 1933 :

Nous voilà entrés dans l'époque des grandes guerres. Elle a commencé au XIXème et elle va durer pendant tout le siècle présent et probablement pendant le suivant. Elle signifie le passage du monde des États séparés du XVIIIème siècle à l'*imperium mundi*. Elle correspond à ces deux terribles siècles, à partir de Cannes jusqu'à Actium, qui ont marqué le passage du monde hellénistique de petits États, comprenant Rome et Carthage, à l'*imperium romanum*. De même que celle-ci eut pour champ d'action l'aire de la civilisation antique et de ses rayonnements, donc le monde méditerranéen, de même celle-là deviendra, pour une durée inconnue, le sort du globe terrestre.<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome I, *op. cit.*, p. 38.

<sup>39</sup> Oswald Spengler, *Années décisives*, trad. Raïa Hadekel, préf. d'Alain de Benoist, Éditions Copernic, Paris, 1980, p. 60.

Dans les chapitres ultérieurs, nous nous interrogerons bien sûr pour savoir si nous vivons maintenant dans une période de césarisme, donc dans un *imperium mundi* occidental, si oui, depuis quand, sinon pourquoi et pour combien de temps peut-être. Mais là n'est pas notre préoccupation pour le moment.

Au cours de cette promenade sceptique physionomiste, nous nous pencherons avec une attention accrue sur plusieurs sujets, à commencer par le phénomène de la ville mondiale, dont les caractéristiques énumérées par Spengler, encore fraîchement constatées de son temps, sont presque devenues des truismes aujourd'hui. Pour Spengler, « *l'histoire universelle est l'histoire des cités.*<sup>40</sup> » Nous verrons brièvement quelles formes prennent la religion et les mœurs au sein de la ville mondiale de civilisation. Bien sûr, ici encore, chaque culture, chaque civilisation se réalise dans son style propre ; cependant aucune n'échappe au destin morphologiquement identique pour toute culture.

Ensuite, nous nous intéresserons à l'histoire des ordres primaires (qui sont la noblesse et le clergé), dont l'histoire s'identifie à celle de la haute culture dont ils font partie ; le passage sur les ordres primaires sera suivi d'un autre passage qui lui est intimement lié : celui sur la nation et l'État. Ce dernier trouve en Occident son expression la plus pure et forte sous la *forme* dynastique, que ce soit sous l'impression d'une dynastie réelle ou par imitation, par tradition (comme en Angleterre). En traitant de la nation et de l'État, nous consacrerons nos efforts à l'État démocratique, dont la forme, encore ici, varie grandement d'une civilisation à l'autre, mais dont la principale caractéristique est la « libération » du commun de l'*autorité* des ordres que sont la noblesse et le clergé, par conséquent de la *coutume*.

Dans un dernier temps, nous examinerons l'opposition de Spengler à deux forces politiques de son temps, le national-socialisme et le socialisme marxiste, en lien avec la situation politique internationale telle qu'il la considérait. Cette étude nous rendra plus en mesure de comprendre, par discrimination, ce que Spengler entendait par socialisme ainsi que le socialisme éthique prôné par lui, sujets que nous aborderons dans les deux

---

<sup>40</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome II, *op. cit.*, p. 89. En italique dans le texte.

prochains chapitres. Aussi, nous saurons mieux pourquoi Spengler a dit inéluctable, imminente même, l'instauration du césarisme, la forme politique associée à la morale du socialisme éthique.

## A. Portrait : la ville mondiale, la religion et les moeurs

### *La ville mondiale*

Nous avons vu que c'est au sein des villes que naît la culture. Nous avons vu aussi que certaines villes connaissent un destin particulier et deviennent des villes mondiales, dont la caractéristique la plus évidente est qu'elles sont gigantesques, ayant aspiré en elles les populations rurales qui les environnaient.

Dans les périodes tardives, alors que la culture a décliné en civilisation, ces villes deviennent les (ou le) centres du monde. Dans l'Occident civilisé de Spengler, il y a Paris, Berlin, Londres, mais surtout New York, et maintenant nous pouvons ajouter d'autres villes à la liste, comme Mexico et Tokyo<sup>41</sup>. Montréal, la plus grande ville québécoise, n'a pas le statut de ville mondiale, mais on voit que c'est pour ses élites un souhait très cher<sup>42</sup>. Personne ne veut être dans la périphérie du monde, là où, selon l'œil du civilisé, rien ne se passe. Pour le moment, Montréal se contente d'être au Québec ce que New York est à la côte Est américaine. Spengler avait anticipé, sans toutefois jouer au prophète, le phénomène des villes titanesques comme celles que nous connaissons aujourd'hui :

Je vois venir le temps où – après 2000 – on construira des cités urbaines pour dix ou vingt millions d'âmes, distribuées sur d'immenses paysages et ayant des édifices auprès desquels les nôtres sembleraient des grottes lilliputiennes, et des pensées économiques qui nous paraîtraient de la folie.<sup>43</sup>

---

<sup>41</sup> Pour Spengler, le Japon a d'abord fait partie de la civilisation chinoise, mais a depuis un bon moment déjà été intégré dans la civilisation occidentale, en conservant toutefois certaines particularités. Rappelons que la civilisation, l'aspect extérieur visible de la culture, peut s'étendre partout, contrairement à la culture.

<sup>42</sup> Mais ce fait universel qu'est l'exode rural s'est maintes fois vérifié au Québec, où Montréal doit une bonne part de sa vitalité aux jeunes adultes qui s'exilent de leur ville ou village natal pour y continuer leurs études et qui décident de s'y installer définitivement une fois leur formation terminée.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 90.

Dans le schéma spenglérien de l'histoire, la ville de culture supprime la campagne et le paysan, l'« homme éternel », celui qui reste tandis que les civilisations passent en se succédant. Il précède et demeure après la culture. Spengler le décrit comme naïf, attaché à la nature, généralement pieux, apte aux travaux manuels. Dans les périodes de civilisation, le type du paysan est nommé « fellah » en référence aux paysans égyptiens qui virent se succéder sur leur territoire les civilisations égyptienne, antique et arabe. C'est le fellah qui donne aux villes leur énergie, par son travail et sa progéniture exilée.

La ville mondiale de civilisation, autrefois ville de culture, est celle dans laquelle ce n'est plus l'âme de la culture qui s'exprime en s'extériorisant, cette âme étant « épuisée », mais l'intelligence, critique, calculatrice et pratique, la raison anorganique, qui détruit, par son retour réflexif, la culture. Aussi, l'existence de cette ville est elle-même le signe de la victoire définitive de la vie citadine sur tous les autres modes de vie, la victoire du *rationalisme* sur l'*irrationalisme* de naguère. Mais cette victoire, celle de la bourgeoisie (appelée non-ordre ou ordre de l'esprit), se réalise au détriment de tous les ordres anciens, de toute tradition, au nom du nouveau, des nouvelles « lumières » de la raison.

Le passage qui suit résume le phénomène et éclaire du même coup les autres aspects dont il sera question plus loin dans ce chapitre : « La ville est esprit, la grande ville esprit libre. La bourgeoisie, ordre de l'esprit, commence à prendre conscience de son être particulier, en se révoltant contre les puissances... « féodales »... du sang et de la tradition.<sup>44</sup> » Cette révolte mène donc à la suppression des privilèges des ordres anciens, primaires, c'est-à-dire la noblesse et le clergé. Les citadins, à Paris comme à Bagdad autrefois, se détournent de la religion de leurs ancêtres. Toutefois, ce n'est que pour mieux se convertir à la religion de la raison anorganique, de la science (qu'on la nomme chimie chez les uns ou alchimie chez les autres).

L'élément le plus important qu'il importe de comprendre à propos du phénomène des villes mondiales est qu'elles représentent le moment de la dissolution de la forme,

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 91.

donc de la dissolution de la culture, qui est une unité passagère dans le devenir. La religion, les traditions sont, au nom de l'esprit anorganique, de la raison *éclairante* (des Lumières), dissoutes et méprisées. Sans unité dans le devenir, sans ordre d'apparence naturel même pour une minorité, sans aucune discipline vue comme évidente et nécessaire dans le domaine des arts<sup>45</sup>, il n'y a pas, pour un peuple ou un groupe de peuples, de culture. La culture est, comme la vie, une réalité organique qui se passe de raisons pour vivre. L'esprit libre est calculateur et pratique, il ne crée rien d'original, seulement des extensions quantitatives et techniques, il scrute et dissèque, et il est pour cela identifiable à la mort. De son point de vue, il n'y a que deux types d'êtres : ceux qui habitent la ville mondiale et ceux qui ne l'habitent pas. Province, région, campagne, « Québec profond » sont les expressions, de plus en plus méprisantes au fil du temps, qui manifestent cette opposition finale, où la ville mondiale l'emporte sans conteste.

La ville mondiale voit aussi le triomphe de la réalité nommée « argent », qui s'immisce dans presque tous les rapports humains, remplaçant, comme moyen de régulation sociale, l'ordre d'autrefois : « La ville dirige l'histoire économique en remplaçant les valeurs primaires rurales, impossibles à séparer de la vie et de la pensée paysannes, par le concept d'argent indépendant des biens.<sup>46</sup> » Toute l'existence « s'abstrait » des formes organiques anciennes et se place sous le joug de cette réalité nouvelle.

---

<sup>45</sup> Des courants artistiques et littéraires comme l'expressionnisme, le surréalisme et l'automatisme sont le refus des conventions et des formes sclérosées imposées par la raison, au nom de la sensibilité et de la culture vivante ; selon Spengler, cependant, en supprimant ces formes, les adeptes de ces courants ne créent pas une nouvelle culture, mais détruisent ce qui en reste, par des arguments d'intellectuels. Leur retour au senti se fait grâce au concours d'une intelligence supérieure, qui puise, comme le fait André Breton dans son *Manifeste du surréalisme*, dans la littérature psychologique, freudienne, pour être convaincante. Dans la perspective spenglérienne, ce désir d'un retour à un art spontané ne provoque pas un retour à la culture, qui est forme, mais plutôt bien souvent un résultat qui se généralise de plus en plus : du *n'importe quoi*. Les surréalistes ayant produit les œuvres les plus dignes d'intérêt sont ceux qui, comme Salvador Dali, ont d'abord reçu une éducation classique, c'est-à-dire qu'ils ont pu prendre d'immenses libertés en toute connaissance de cause, non pas parce qu'ils maîtrisaient si mal leur art qu'ils ne pouvaient rien accomplir d'autre que de la transgression ! Après plus d'un siècle de transgression des conventions, dans quelle mesure nos artistes intellectuels qui passent d'un courant à l'autre sont-ils capables de produire des œuvres qu'on jugera dignes d'être conservées dans deux cents ans ? Ici, l'exception confirme la présomption.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 91.

Cet assujettissement se produit parallèlement aux luttes pour les libertés individuelles, démocratiques, qui sont aussi des luttes *pour* le commerce, *contre* les devoirs. À l'inverse du pianiste qui est libre de jouer ce qu'il veut grâce à sa grande maîtrise de l'instrument, maîtrise qui suppose la connaissance des règles (les exigences de l'instrument et les contraintes qui sont liées à sa pratique) et des exercices très stricts, la liberté du civilisé consiste à ne plus avoir de règles, en arts comme en politique et en affaires. L'analogie avec le pianiste nous aidera à comprendre que, tandis qu'une des deux libertés permet de faire de grandes choses, l'autre libère du devoir d'agir, altère la volonté en ne la canalisant plus vers rien, en la diffusant au bon vouloir de la paresse et de la facilité. Cependant, en s'affranchissant des traditions et des coutumes, on opte consciemment ou non pour un nouvel esclavage économique, dont la forme occidentale est le capitalisme<sup>47</sup> et dont le frère naturel est le régime démocratique parlementaire. Bref, l'argent devient, tout comme il le fut un jour à Rome et un autre à Istanbul, le maître de toute chose :

[...] le concept d'argent touche à l'abstraction complète. Il n'apprécie plus les objets entre eux, mais par rapport à lui. Son rapport au sol [donc à la production naturelle, organique dans le sens qu'elle suit le cours normal de la nature] est si complètement effacé que la pensée économique des villes dirigeantes, les « places d'argent » n'en tiennent plus aucun compte. Aujourd'hui, chez l'être éveillé de l'élite économique active, l'argent est devenu une pure puissance spirituelle dont le métal n'est qu'une simple représentation, et qui tient sous sa tutelle le financier comme la terre d'autrefois le paysan.<sup>48</sup>

Avec le règne de l'esprit libre et de l'argent, donc la dissolution de tout ce qui existe dans l'informe, soumis au jugement rationnel, nous assistons au phénomène très réel de la décadence : le sentiment religieux de vérité et les principes moraux qui régissaient la vie ne résistent pas devant l'épreuve que la logique citadine et la nouvelle vie économique leur impose : « [...] on a tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des citoyens<sup>49</sup> », dit Rousseau. Tout ce qui ne se justifie pas rationnellement meurt ou devient l'objet du mépris. Cependant, la religion et l'éthique ne sont pas les seuls domaines à être touchés

---

<sup>47</sup> Spengler parle de dictature de l'argent, ou dictature du capitalisme, ainsi que de dictature de la démocratie.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>49</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts* et *Lettre à d'Alembert*, préf. de Jean Varloot, Éditions Gallimard, Paris, 1987, p. 62.

par la décadence : toute chose, y compris la politique, l'État, la philosophie, les sciences « naturelles », chute du sommet où la culture l'avait hissée.

C'est un peu plus loin dans ce chapitre que nous étudierons en détail la décadence politique de l'État et la question de la démocratie. Auparavant, et pour fin d'illustrer d'une manière plus complète ce que Spengler entend par décadence, nous allons brièvement aborder le sort de la religion et des mœurs, passant de ses propos à notre situation actuelle.

### *La mort de Dieu, la déesse Raison, et la seconde religiosité*

« Tous ces peuples étaient grands parce qu'ils avaient de grands préjugés. Ils n'en ont plus. Sont-ils encore des nations? Tout au plus des foules désagrégées. »<sup>50</sup>  
Émile Michel Cioran, *De l'inconvénient d'être né*

Lorsque la culture décline en civilisation, le doute se généralise sur ses vérités premières. Son *quid* est démenti par les arguments de l'esprit. La religion est la première à pâtir de ce grand revirement. La philosophie, avec laquelle elle était liée intimement, ne travaille plus *pour*, mais *contre* elle. La foi religieuse cède la place à un rationalisme ou matérialisme. C'est ainsi que Dieu est déchu, détrôné de l'Absolu et qu'il passe à la guillotine des « Lumières ». Cependant, comme l'a très justement montré Nietzsche dans son œuvre, notamment dans *Le gai savoir*, le vide laissé par Dieu sur le trône de l'Absolu ne tardera pas à être comblé : « La grandeur de cet acte [le meurtre de Dieu] n'est-elle pas trop grande pour nous? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour apparaître seulement dignes de lui?<sup>51</sup> » Nietzsche répond négativement à la question. Il constate que malgré la « mort de Dieu », les Européens manifestent toujours le besoin d'un absolu. Ce qui prendra sa place dans le cœur des masses des humains « trop humains », ce sera la raison apollinienne, celle de l'homme théorique décrit dans *La naissance de la tragédie*, qui comprend les deux tendances majeures qui sont le scientisme et l'historicisme - comme celui de Marx-. Nietzsche remarque aussi la tendance à voir l'homme comme

<sup>50</sup> Émile Michel Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op. cit.*, p. 1350

<sup>51</sup> Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, Aphorisme 125, *Le dément* [L'insensé selon d'autres traductions], Éditions GF Flammarion, prés. et trad. de Patrick Wotling, Paris, 2000, p. 177.

l'Absolu, mais ne voit dans les tendances socialistes marxistes de son époque qu'un nivellement par le bas, un processus d'uniformisation (critique que reprendra Spengler). Toutes ces nouvelles croyances ainsi que le maintien de croyances en des dieux morts nous cachent, selon Nietzsche, le potentiel créateur en chacun de nous.

Spengler, quant à lui, insiste sur le penchant de l'homme civilisé pour les sciences naturelles. Le civilisé passe de la foi religieuse à la foi aux atomes. Cette foi authentique en la raison « apollinienne » cède toutefois la place, inéluctablement, à un besoin de sentimentalité mystique, et on assiste alors à l'éclosion d'une pléthore de sectes à tendances rationalistico-mystiques, que ce soit avec la déesse Raison pour centre du culte, ou encore par la pratique de sciences occultes :

[...] on se faisait illusion et on épatait les autres [dans la civilisation antique] ; à cet illusionnisme venaient s'ajouter les innombrables charlatans et faux prophètes qui [...] essayaient [...] de persuader aux demi-lettrés une renaissance religieuse. Cela trouve son pendant dans le monde européo-américain de nos jours, dans le charlatanisme occuliste (sic) et théosophiste, dans la *christianscience* américaine, dans le faux bouddhisme de salon [...] C'est partout le jeu pur et simple, avec des mythes auxquels on ne croit pas, le goût pur et simple de cultes avec lesquels on voudrait combler son propre vide intérieur. La véritable foi est encore et toujours la foi aux atomes et aux chiffres, mais elle a besoin de jongleries pour être supportée longtemps [...] le jeu avec la religion est plat et malhonnête, mais le fait de sa possibilité en général montre déjà une tendance nouvelle authentique qui s'annonce modestement dans l'être éveillé civilisé et qui finit par se manifester en plein jour. Ce qui lui succède est ce que j'appelle la seconde religiosité.<sup>52</sup>

« L'intelligence, comme le souligne Pierre, l'ami de Rémi, personnage principal du film *Les invasions barbares* de Denys Arcand, est un phénomène collectif intermittent.<sup>53</sup> ». Comme il vrai que le naturel revient au galop, cette aberration de la nature qu'est l'intelligence critique disparaît peu à peu pour laisser la place, dans les civilisations tardives, chez les peuples de fellahs, à une foi primitive, semblable à la foi préculturelle. Cette foi primitive, précédée de l'instauration du césarisme, est décelable dans tous les crépuscules civilisationnels où les peuples s'enfoncent dans un état ahistorique.

---

<sup>52</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome II, *op. cit.*, p. 285.

<sup>53</sup> *Les invasions barbares* (2003) et *Le Déclin de l'empire américain* (1986), les deux plus importantes réalisations de Denys Arcand, sont des films tout à fait spenglériens quant au constat philosophique qu'ils font sur le monde.



La seconde religiosité est très naïve, pure de tout intellectualisme, et est le fait des masses. Elle n'est nullement imposée par une minorité, mais s'étend avec facilité chez tous. Elle est aussi l'instrument du pouvoir césarien (d'où, comme dans l'Antiquité et en Chine, la déification de l'empereur).

Le terrain est prêt, nous dit Spengler, pour l'instauration de la seconde religiosité. Déjà les scientifiques qui s'adonnent à la recherche théorique pure se font plus rares, contrairement aux technologues ou « prêtres de la technique », ainsi nommés dans *L'homme et la technique* (1931), qui se font de plus en plus nombreux. Le commun des mortels est de moins en moins fasciné par les avancées des grandes théories et peu nombreux sont ceux qui sont prêts à consacrer l'énergie nécessaire pour comprendre les spéculations scientifiques les plus avancées.

Ce phénomène s'est accentué depuis la mort de Spengler. Avec l'essor du Nouvel Âge, aux États-Unis et au Canada notamment, on tente de donner à des croyances irrationnelles des fondements scientifiques. Voyez les adeptes de ces mouvances nous parler, à grands renforts de « preuves scientifiques » dont ils ne connaissent que le nom, de leurs convictions mystiques. Non loin de ces charlatans des auras et des pyramides de verre, d'éminents chercheurs, afin d'obtenir plus de subventions des gouvernements et organismes de promotion scientifique, promettent que leurs recherches permettront de mieux saisir la nature de Dieu !

Tout semble indiquer que la seconde religiosité que Spengler nous annonce commence à se réaliser en Occident. C'est en Amérique, aux États-Unis particulièrement, qu'une nouvelle foi « pure » et naïve se répand, avec sa multitude de *Born Again Christians* et autres évangélistes qui ont massivement appuyé George W. Bush, lui-même un *Born Again Christian*, lors des deux dernières élections américaines et à qui il doit, en définitive, le pouvoir<sup>54</sup>.

---

<sup>54</sup> Il n'est pas assuré, toutefois, que la seconde religiosité de l'Occident aura pour apparence définitive celle du christianisme : « Le " renouvellement " religieux qui viendra se mettre à la place du rationalisme en tant que conception du monde contient avant tout la possibilité de l'éclosion des religions nouvelles. Les âmes fatiguées, lâches, séniles, voudraient fuir cette époque pour se réfugier dans n'importe quoi, dont le

Dans les États-Unis d'aujourd'hui, on cherche encore de l'aide du côté de la science, demain, le cerveau fatigué, on jugera qu'il n'y a plus rien à trouver et que l'existence de Dieu se présente comme une évidence<sup>55</sup>. Les États-Unis et l'administration qui les gouverne au moment où est écrit ce mémoire sont au moment charnière où la seconde religiosité devient un fait, non plus une projection dans l'avenir, et la piété grandissante est évidemment l'instrument du pouvoir présidentiel, comme l'ont illustré de manière éclatante les deux dernières élections (pour ne parler que de ces dernières). Est-ce à dire, suivant la nécessité du parallélisme morphologique et ce qui a été dit plus tôt, que George W. Bush est un César? C'est ce sur quoi nous nous pencherons dans le dernier chapitre de ce mémoire.

*Les mœurs en période de civilisation : effets de la transmutation des valeurs*

« [...] nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences  
et nos arts se sont avancés à la perfection. »<sup>56</sup>  
Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*

Spengler aborde la question des mœurs en embrassant toutes les périodes civilisées, donnant bien sûr des exemples très concrets sur le sort des mœurs en Occident, mais s'attardant principalement sur ce qu'il y a de commun entre les civilisations.

La mort de Dieu a un impact très grand sur les mœurs, comme Nietzsche l'a montré, étant donné que cette mort entraîne une transmutation de toutes les valeurs. Nous vivons dans une atmosphère nihiliste. C'est la mort des grands idéaux et le règne de l'absence de sens : « Voici, je vous montre le *dernier homme*. " Amour? Création? Désir?

---

merveilleux des doctrines et des rites leur donne l'oubli plus que ne le font, selon toute apparence, les églises chrétiennes. » *Années décisives, op. cit.*, p. 54.

<sup>55</sup> Cette fatigue se fait déjà sentir dans de nombreux États où des groupes militent pour la suppression de l'enseignement public de la théorie darwiniste de l'évolution des espèces en faveur de l'enseignement de croyances créationnistes, soutenues par des arguments scientifiques selon lesquels, entre autres, l'extraordinaire complexité de la vie révélée par la science naturelle dépasse nos capacités humaines de compréhension, ce qui invalide *de facto* la théorie darwiniste et nous oblige à nous en remettre à Dieu pour la compréhension de l'Univers.

<sup>56</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts et Lettre à d'Alembert, op. cit.*, p. 49.

Étoile? Qu'est cela? " – Ainsi demande le dernier homme, et il cligne de l'œil. La terre sera alors devenue plus petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. »<sup>57</sup> Le dernier homme décrit par Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, celui qui cligne des yeux d'incompréhension devant tout ce qui a de la valeur, règne en maître.

Donnons deux exemples concrets de cette dégradation des mœurs, nihilistes, qui est en même temps une dégradation de la vie : celui de la dénatalité et celui de la tempérance. Ce sont deux problèmes qui touchent de très près le civilisé et qui sont susceptibles d'être identifiés comme des « causes » de sa perte. En fait, ces deux phénomènes ne sont pas des causes, mais plutôt les manifestations extérieures, visibles, du nihilisme, l'état naturel du civilisé.

### *I - La dénatalité*

La dénatalité est un phénomène tardif, civilisationnel, que l'histoire permet d'identifier à la fin de toutes les hautes cultures. Nos experts statisticiens, économistes et sociologues peuvent tenter, par leurs recherches, de nous proposer tout un enchaînement causal permettant de comprendre pourquoi la population des civilisations tardives décroît (comme c'est le cas dans les pays qui n'ont pu masquer cette réalité par l'immigration), ils ne pourront toucher le cœur de ce phénomène inéluctable et irréversible de la perspective étroite de leurs disciplines respectives.

En passant de la culture à la civilisation, de la croyance et de la tradition au doute et à l'individualisme, la question de la procréation devient un problème, ce qui n'était pas le cas avant. Il était naturel d'avoir une famille nombreuse, la question d'alternatives à cela pour l'homme et la femme unis par le mariage ne se posait pas. Dans toutes les jeunes cultures sans exception, fait remarquer Spengler, et cela particulièrement chez les familles paysannes, le destin d'une femme est d'être mère. Elle est d'abord et avant tout celle par qui les enfants viennent au monde. L'homme, quant à lui, transmet sa terre et ses

---

<sup>57</sup> Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Éditions Maxi-Livres, Paris, 1998, p. 22.

biens à sa descendance, et a en horreur l'idée de briser le lien ancien qui lie son sang à la terre, comme une plante au sol qui la nourrit.

Cependant au sein des grandes villes, ce lien à la terre est brisé. L'esprit « libre » n'en est que plus puissant pour remettre en question tout le mode de vie ancestral, y compris le fait naturel d'avoir des enfants. Il s'attarde d'abord aux questions économiques et donne ses arguments afin de limiter le nombre d'enfants, créant une distance entre l'acte sexuel et la reproduction telle qu'il n'y en a jamais eu :

Partout où il y a vie réelle règne une logique intérieure organique, un impersonnel, un instinct, qui sont absolument indépendants du nexus causal et ne sont même pas aperçus par la vie. L'abondance des naissances chez les populations originelles est un *phénomène naturel*, dont personne ne songe à fonder l'existence et, à plus forte raison, l'utilité ou l'inconvénient. Là où on introduit des raisons dans les questions vitales, la vie elle-même devient déjà un problème. Là commence une savante restriction des naissances – que Polybe déplorait déjà comme étant la fatalité de la Grèce, mais qu'on pratiquait dès longtemps avant lui dans les grandes villes et qui a pris des proportions effrayantes au temps des Romains – fondée d'abord sur la misère matérielle, puis se passant très tôt de toute espèce de fondement.<sup>58</sup>

Lorsque certains Occidentaux regardent avec mépris les populations pauvres du globe qui continuent à se multiplier malgré les risques de surpopulation et les piètres conditions de vie qu'ils peuvent fournir à leurs enfants, ils démontrent par là qu'ils jugent mal la réalité, qui est qu'ils vivent au sein d'une civilisation et qu'ils sont en face soit d'une jeune culture, soit d'une population de fellahs (qui sont ahistoriques, post-civilisationnels, et qui ont recommencé à se reproduire selon le cours naturel des choses), soit d'un peuple préculturel ou encore en pseudomorphose, c'est-à-dire étouffé par une civilisation impérialiste, comme il y a longtemps la jeune culture arabe par la civilisation antique et plus tard la jeune culture russe par les civilisations arabe et occidentale.

Le choix de ne pas avoir d'enfants, qui autrefois n'était le fait que d'une infime minorité, nécessite des arguments, des raisons, qui ne sont accessibles qu'aux civilisés. Il n'y a pas que les arguments économiques, la massification et l'individualisme fournissent d'autres raisons : la libération de la femme, son émancipation de son destin de mère, en est une ; l'homosexualité vécue comme unique vie sexuelle, donc sans procréation, en est

---

<sup>58</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome II, *op. cit.*, p. 97.

une autre ; en général, la volonté d'avoir un « destin » personnel rationnellement planifié, de souhaiter le bonheur par les plaisirs, sans ou avec peu d'enfants, par ailleurs considérés comme une entrave à la liberté d'action, reste le frein principal à la natalité. Après s'être cherché des raisons pour justifier le fait de ne plus avoir d'enfants, le civilisé doit en trouver pour en avoir. Il y a là un drame d'une portée incommensurable.

La civilisation et ses grandes villes doivent leur disparition à elles-mêmes, principalement. Quelques siècles après avoir été la plus grande ville du monde, Rome, gigantesque ruine, avait la population d'un village, rapporte Spengler. Par ailleurs, il affirme que les conquistadors espagnols n'auraient jamais vaincu si facilement la civilisation mexicaine, s'il n'eût été de son état de civilisation de vieillards ; Spengler rappelle que certaines villes visitées par les européens étaient pratiquement vides, comme aujourd'hui le sont certaines de nos petites villes et nombre de nos villages :

*Ainsi se termine l'histoire de la ville. Passant de marché à la ville de culture et de là à la ville mondiale, elle sacrifie le sang et l'âme de ses créateurs à cette évolution grandiose et à sa dernière floraison, l'esprit de la civilisation, et elle finit ainsi par se tuer aussi elle-même.<sup>59</sup>*

Si certains Occidentaux se plaignent aujourd'hui de la présence d'immigrants autour d'eux, ils n'ont qu'à blâmer ceux qui, ayant préféré se réaliser autrement que par la maternité et la paternité, ont laissé le soin à d'autres de perpétuer la collectivité dont ils font partie et ont laissé ainsi un vide trop grand pour les jeunes générations, d'où le besoin de compenser l'écart en ouvrant les portes à l'immigration.

Le Québec, s'il ne prête pas assez de soin à l'intégration d'immigrants à la civilisation occidentale dans sa branche francophone, non par une communauté de sentiments mais par un accord des intelligences<sup>60</sup>, il est possible d'affirmer qu'il perdra, vu le très faible taux de fécondité des Québécoises, sa souveraineté, même morale, en regard du reste du Canada. Rappelons que le taux de fécondité des Québécoises est passé

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>60</sup> Car c'est ainsi qu'on agit sur d'autres civilisés, taïwanais, indiens, libanais, par exemple ; il est par contre impossible de convaincre quelqu'un issu d'une culture en émergence de s'intégrer complètement à sa société d'accueil, ses convictions et son sens de la vérité étant trop forts par nature, car la culture est fanatique à ses débuts.

de 3,86 enfants en 1960 à 1,49 en 2003, bien en-deça du taux de 2,1 requis pour éviter une décroissance de la population<sup>61</sup>.

Une analyse aussi froide des faits peut être choquante pour ceux qui chérissent des valeurs féministes ou pour ceux qui pensent qu'il est possible de rattraper le taux de fécondité d'il y a trente ou quarante ans, alors que la période où les baby booms étaient possibles est révolue. Tentons une réponse tout à fait spenglérienne, conscient toutefois que ce sujet n'est nullement épuisé ; la réalité est froide, dure, et se moque bien de nos préférences personnelles ; bien que nous chérissions de tout cœur la liberté de pensée et l'égalité des sexes, force nous est de constater que d'un point de vue civilisationnel, les conditions de possibilités de telles réalisations sont destructrices. Nous avons voulu donner un aperçu du problème qui est très grave, au point que nous pouvons affirmer qu'il s'agit du plus grave problème actuel de l'Occident. Nous pouvons nous douter que ce ne sont pas nos journalistes à courte vue ni ceux de nos députés qui ne cherchent qu'à être réélus et qui sabrent dans les subsides versés à l'aide à la famille (aide valable car susceptible, bien que modestement, de retarder encore un temps la fin), qui réagiront à temps.

## *II - La tempérance : société de loisirs*

Le civilisé, nous dit Spengler, vit dans un monde de tensions extrêmes : il passe de l'inactivité physique complète au sport épuisant dans des salles spécialement conçues à cette fin, il passe de la tension intellectuelle (l'intelligence est une forme de tension) la plus poussée à l'abrutissement volontaire :

La seule forme de récréation, spécifique à la ville mondiale, que connaisse la tension intellectuelle est la détente, la distraction. Le jeu authentique, la joie de vivre, le plaisir, l'ivresse sont les enfants du tact cosmique, et on n'en comprend plus la nature. Au contraire, l'alternance du labeur pratique et très intense de la pensée avec le crétinisme conscient qui en est le contraire ; l'alternance de la tension spirituelle avec la tension corporelle sportive, et de celle-ci avec la tension sensible du « plaisir » et la tension spirituelle de l'« émotion », du jeu et de la gageure; la substitution, à la pure logique du travail quotidien, de la mystique

---

<sup>61</sup> Source des données démographiques : *L'annuaire du Québec 2005*, publié aux éditions Fides en 2004 (page 136).

consciemment goûtée : sont des phénomènes qui reviennent dans toutes les villes mondiales de toutes les civilisations.<sup>62</sup>

Avec la mort des grands idéaux, la question primordiale, outre le travail, devient celle des loisirs, qui occupent une grande place. Et avec les loisirs vient la question de la tempérance, au sens tout à fait aristotélicien du terme (Spengler n'emploie pas cette terminologie, mais elle nous permet d'éclairer son propos) : « La tempérance est la vertu qui constitue un juste milieu relativement aux plaisirs<sup>63</sup> » ; les plaisirs en question ici étant les plaisirs du corps, des sens.

Dans les périodes de civilisation, quand les conditions économiques le permettent, la question de la tempérance est celle qui règle la vie quotidienne des citoyens : est-ce que je mange trop? Trop de quoi? De sucre, de gras, de viande, de produits laitiers? Est-ce que je fais suffisamment de sport? Ai-je une vie sexuelle active (la sexualité étant considérée d'un point de vue hygiénique - pour la santé de la vie mentale, que l'on apprend à *gérer!* -)? Bois-je trop d'alcool? Devrais-je cesser de fumer? On s'inspecte sans cesse, on scrute les moindres détails de son existence à la recherche d'excès à corriger, ou encore on s'en permet quelques-uns à l'intérieur de cadres bien définis que l'on nomme affectueusement « péchés mignons ». Ces problèmes liés à la consommation sont alors considérés essentiels. C'est un signe de raffinement et de décadence extrême.

Non pas que ces questions, de l'alcoolisme, du tabagisme, de la réplétion, etc., ne soient pas des problèmes graves dignes de considération. Nous compatissons avec ceux et celles qui éprouvent des problèmes de ce type, cependant ils n'ont pas le caractère essentiel qu'on voudrait leur donner. Ils ne deviennent tels aux yeux de la foule que lorsque Dieu est mort, que lorsqu'on a perdu, individuellement ou collectivement, sa raison de vivre. Celui qui est mû par un idéal qui le dépasse, qui a la foi, peu importe en quoi, celui-là ne s'arrête pas à des considérations qui, comparées au destin de sa nation, de sa famille, comparées à sa passion pour son art, son entreprise ou sa cause politique,

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>63</sup> Aristote, *Éthique de Nicomaque*, trad. par J. Voilquin, Éditions Garnier Flammarion, Paris, 1965, p. 86.

sont tout à fait superficielles et tombent dans l'oubli. Tel grand politicien boit trop? Cela fait les manchettes des journaux. Mais mue par ses grands projets, la vie de cet homme, bien que gênée par le problème, suit son cours dans le destin et ne s'afflige pas de ces faiblesses *accidentelles* inhérentes à toute grande force.

Spengler donne l'exemple du chevalier, qui n'aurait que mépris pour la personne dont la préoccupation première serait de cesser de boire ; sa vie est animée par des considérations bien plus hautes. C'est seulement quand la vie n'a plus de sens que nous faisons du superficiel d'autrefois, comme l'obésité (phénomène qui, par ailleurs, s'amplifie en périodes de civilisation) une priorité nationale. Lorsque cela se produit, on peut être certain que la culture est morte depuis longtemps.

Les cultures en croissance, en ascension vers les sommets de l'histoire, ne « connaissent » pas le problème de la tempérance, même si parfois elles le vivent<sup>64</sup>. Même si elles comptent des gens aux mœurs dérégées, nombre d'autres priorités viennent supplanter le problème, auquel l'observateur civilisé accordera beaucoup trop d'importance dans son analyse des faits.

Tout aujourd'hui nous incite à baisser notre garde, à nous réfugier dans le confort, la sécurité. Or, comme l'a si bien formulé Shakespeare, dans *Macbeth*, dans les paroles de la reine des sorcières, Hécate, « [...] security is mortals' chiefest enemy », la sécurité est le pire ennemi des mortels. La difficile question de la résistance aux plaisirs (y compris « culinaires ») qui nous sont offerts à vil prix est pour nous primordiale. Comment résister à une séduction qui se présente si facilement, comment dire non à ces chants de sirène qui viennent de partout? Comment rester conscients, dans ce monde onirique, que l'accès à ces plaisirs n'a pas qu'un prix monétaire, mais qu'il se paye surtout d'autres richesses, combien nombreuses, à commencer par la richesse de notre vie même! Car la première et principale caractéristique du divertissement en des périodes de civilisation comme la nôtre est *qu'il diffère notre existence en l'amoindrissant*.

---

<sup>64</sup> Elles ont moins de probabilité de le vivre, étant donné que les jeunes cultures sont plus préoccupées par la survie que les civilisations riches matériellement et raffinées à l'extrême. Se nourrir et se protéger sont les préoccupations principales.



## B. Portrait : le déclin des ordres et l'État

### *Le déclin des ordres*

L'histoire de toute culture est inséparable de l'histoire de ses ordres, c'est-à-dire de ses formes d'organisation primaires, qui sont la noblesse et le clergé (au sein de chaque culture, ces ordres ont évidemment leurs spécificités). C'est à travers ces ordres primaires que naît la culture. Spengler laisse même entendre que ces ordres *sont* la culture, car ils donnent une forme au reste de la population, qui autrement serait restée préculturelle ou du type « fellah ». La mort des ordres signifie également que la culture est morte et que la période de civilisation est entamée. Il va sans dire que nous nous devons d'en parler pour permettre une plus grande compréhension de notre époque.

La noblesse et le clergé représentent deux courants existentiels de la vie, deux tendances opposées au sein de l'histoire de la culture. Ces tendances entrent dans une tension créatrice : de cette dernière émerge la culture. Les termes utilisés ici sont le produit d'assez denses descriptions de Spengler qui se retrouvent principalement dans la section consacrée à l'État dans le second tome du *Déclin de l'Occident* ; nous tâcherons de cerner l'essentiel touchant au développement des ordres dans l'histoire, par l'histoire de leur déclin (c'est-à-dire la description de la manière dont ils évoluent, se transforment, jusqu'à l'érosion finale). Ce passage plus complexe nécessaire à la compréhension de la situation actuelle permet, du même coup, d'améliorer la compréhension de nombreux sujets abordés dans les pages précédentes.

La noblesse représente ce que Spengler appelle le macrocosme, le monde lié à la terre, au végétal. Elle est l'aspect féminin de la vie d'une culture. Son existence passe par l'appropriation des choses, en commençant par la terre à laquelle elle est liée ; ce qu'elle veut, c'est donc la possession, la propriété. Elle est pour cela très proche de la paysannerie (et, en fait, elle a son origine en elle). Le clergé, quant à lui, représente le microcosme, l'aspect animal de l'existence, masculin, plus indépendant des cycles de la nature. Il tend tout entier vers la recherche de vérités, il est dégagé des réalités plus terre à

terre de la vie justement « terrienne ». Ces deux aspects de la vie sont liés au point que l'existence de l'un ne va pas sans l'autre, d'où le caractère *tendu* de cette division au sein du même groupe culturel. De cette tension créatrice naît la culture. Penchons-nous un moment sur chacun de ces groupes.

Chez la noblesse, le sentiment de propriété se divise en deux aspects, deux formes prédominantes : l'avoir comme puissance et l'avoir comme butin. La recherche de l'avoir comme puissance crée au sein de la noblesse d'une jeune culture des désirs de conquêtes militaires (c'est la période des croisades) qui déclinent, nés d'un même sentiment originel transformé par le temps, en activité politique (que Spengler désigne comme une autre façon de faire la guerre, non avec un armement meurtrier, mais avec toutes les tactiques diplomatiques possibles), puis, enfin, en droit. Bien sûr, cet avoir comme puissance n'est pas l'apanage exclusif de la noblesse, mais la volonté qui mène à cet avoir est d'origine noble, et, à la naissance de la culture, lui appartenait. Avec les siècles, cette volonté devient moins exclusive, plus plébéienne, et au sein des villes le politique et le droit finissent par appartenir à une nouvelle force, le non-ordre, c'est-à-dire à la bourgeoisie. D'ailleurs, le droit se développe contre l'ancien système de privilèges, en opposition avec la volonté de la noblesse.

L'avoir comme butin est lui-même en opposition avec l'avoir comme puissance. Au sein de la noblesse déjà opposée au clergé, une division nouvelle naît de cette tension entre deux volontés similaires mais aux visées différentes. Le désir de conquête et celui du butin se matérialiseront concrètement en l'opposition entre la noblesse terrienne et la noblesse bourgeoise (qui peut bien posséder des terres, mais qui a élu domicile dans une cité). L'avoir comme butin est d'abord assimilable à la rapine, qui se fait lors des conquêtes, puis est presque aussitôt appelée commerce, bien qu'elle se confonde presque avec la première (Spengler donne l'exemple des Vikings qui faisaient du commerce avec les peuples qu'ils rencontraient, pour en commencer le pillage quelque temps après.). Ce commerce de base, passant du troc à l'utilisation de la monnaie, donne bientôt le jour à un système économique qui se raffine de plus en plus, et qui va grandissant à un niveau toujours plus complexe. Dans les civilisations tardives, le système économique déraile et

la seule valeur qui compte est celle de l'argent, valeur suprêmement chérie par la bourgeoisie, comme nous l'avons déjà dit ; l'argent devient la seule réalité échangeable, devenue très abstraite, *parallèlement* au droit et *contre* lui, ce dernier devenant de plus en plus abstrait et complexe, incompris du profane, avec lequel elle entre en tension.

Spengler a dit que notre époque était en transition du politique au droit et de l'économie à la toute puissance de l'argent. En ce début de siècle, il est légitime de se demander si nous avons franchi cette étape. Où sommes-nous parmi ces réalités qui, au sein du côté macrocosmique de l'existence, s'affrontent dans un combat acharné : commerce et conquête, économie et politique, et enfin, droit et argent ?

Au sein de l'ordre clérical, l'attention est d'abord consacrée à la recherche de vérités religieuses, spirituelles. À la différence de la noblesse attachée aux richesses de la terre et aux biens immobiliers, le clergé n'est pas lié à un territoire délimité de manière aussi claire. La division entre l'avoir comme puissance et l'avoir comme butin que nous venons d'exposer comme émanant de la noblesse ne signifie pas nécessairement toutefois que les membres du clergé sont exempts de tels objectifs. Il s'agit ici plutôt de l'ordre au regard de sa mission, de sa raison d'être. D'ailleurs, Spengler identifie certains prêtres qui se sont comportés non en hommes d'Église, mais en nobles (milieu d'où ils provenaient souvent par naissance), par leur propension à faire de la politique et des affaires.

Le clergé se distingue d'abord, dans les premières floraisons de la culture, par l'intérêt qu'il porte aux choses divines et en s'occupant de théologie, de spéculation sur les fins dernières de l'Être. Son domaine n'est pas celui des choses terrestres, mais celui des Vérités. Tout ce qui peut alors s'appeler philosophie est indistinct de la théologie. C'est progressivement, par un mouvement qui ne sera pas sans rappeler ce que nous avons écrit déjà sur la religion, que le théologien raffiné ou décadent laisse la place au savant, au philosophe universitaire et à la science moderne. L'objet de la spéculation passe des choses divines aux choses terrestres. Le clergé en tant qu'instance religieuse perd de son prestige au profit du clergé universitaire, non religieux, laïc.

La condamnation parisienne de 1277<sup>65</sup> n'est pas sans trace de cette tension transitionnelle entre l'ordre clérical à tendance religieuse et celui à tendance universitaire. Nous considérons généralement -et de manière toute légitime-, que la condamnation émanant de l'évêque Étienne Tempier était une tentative de préserver intacte la doctrine catholique, menacée par des auteurs païens. Mais une étude approfondie révèle aussi d'autres motifs de nature épistémologique, éthique et politique. Outre des idées et des idéals de vie importés du monde arabo-musulman, cette condamnation des autorités religieuses visait, entre autres, à discréditer insidieusement les professeurs de philosophie, les *artiens*<sup>66</sup>, ainsi que leurs étudiants. Cependant, cette condamnation était en elle-même un signe de faiblesse devant un mouvement d'émancipation de la philosophie du religieux qu'on ne pouvait plus arrêter. Il est à remarquer qu'avec la prédominance des universités n'est pas mort l'ordre clérical. Le type même du savant et du philosophe a longtemps été celui d'un ascète dévoué à la connaissance, et dont le mode de vie était semblable à celui du prêtre, la seule différence résidant dans les justifications données pour un tel style de vie. Kant, souvent cité pour sa discipline, est un exemple de savant de cette trempe.

Au savant désintéressé succède celui de l'esprit, apanage de la bourgeoisie, parallèlement à une popularisation de l'intérêt pour la science naturelle, intérêt qui la terrasse en l'enchaînant à la recherche de profits grâce à la technique, l'application ou plutôt l'asservissement des découvertes théoriques à des débouchés pratiques dans le monde empirique. L'ascétisme des prêtres et des savants devient l'exception. C'est l'heure de l'ingénieur-entrepreneur, dont la vie tourne autour de cette autre puissance spirituelle dont nous avons parlé, l'argent, et qui possède, comme les cerveaux impliqués dans les récents développements technologiques, notamment en informatique, des richesses naguère inimaginables<sup>67</sup>. Technique et esprit libre vont de pair. L'esprit, né de

---

<sup>65</sup> Condamnation par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, de 219 (ou 220, selon les versions ultérieures) propositions soi-disant véhiculées dans les milieux universitaires ; la peine imposée pour l'enseignement de ces propositions était l'excommunication.

<sup>66</sup> *Artiens* : maîtres ès arts. Voir à ce sujet deux ouvrages éclairants : celui de David Piché, *La condamnation parisienne de 1277*, ainsi que celui d'Alain de Libera, *Penser au Moyen Âge* (voir bibliographie).

<sup>67</sup> Au moment où est écrit ce mémoire, l'homme le plus riche du monde est un programmeur informatique, l'Américain Bill Gates, fondateur de la compagnie Microsoft.

la philosophie (pensée critique), n'a plus rien à faire de la vérité sur l'Être en tant qu'Être, il ne cherche que des applications pratiques, que des possibilités extensives, quantitatives, de ce qui a déjà été découvert.

### Déclin des ordres selon Oswald Spengler

Culture → Civilisation			
Noblesse : sentiment de propriété			
A. Avoir comme puissance	Conquête	Politique	Droit
B. Avoir comme butin	Commerce	Économie	Argent
Clergé : recherche de vérités			
	Spéculations sur les fins dernières de l'Être : théologie, domaine des Vérités	Le clergé est supplanté par le savant et la science « moderne »	Règne de l'esprit libre, qui terrasse la science en cherchant le profit dans la technique.
Dualismes correspondants			
	Conquête ↔ Commerce ↓ Théologie	Politique ↔ Économie ↓ Sciences naturelles (essor de la pensée critique)	Droit ↔ Argent ↓ Esprit (pratique, technique)

Le tableau ci-dessus montre comment déclinent le désir de propriété de la noblesse et la recherche de vérités de l'ordre clérical. Au début de la culture, la conquête et le commerce, en opposition, sont à leur tour opposés tous deux à la science de Dieu, et leurs conflits d'intérêts sont fréquents. La politique et l'économie, également opposés, divergent des sciences naturelles par leurs visées, et enfin le droit et l'argent, en conflit, se confrontent à la technique avec, pour finir, le règne du couple argent-technique, jusqu'à l'avènement du césarisme, qui est la *victoire finale et définitive du politique* sur les puissances de l'argent et de la technique.

Cette victoire finale est problématique, car elle suppose que les puissances de la noblesse d'où émane le politique seront capables de renverser la vapeur civilisationnelle, d'accomplir une sorte de résurgence ultime qui permettra d'imposer leur forme à toute la civilisation. Spengler emploie quelques images lorsqu'il est question de ce retour glorieux, images qui évoquent l'histoire de chevaliers teutoniques ou la gloire des grandes dynasties européennes. Dans le discours que Spengler prononça au Congrès de la noblesse allemande à Breslau, le 16 mai 1924, intitulé *Mission de la noblesse*, où il

invitait la noblesse allemande, particulièrement sa jeunesse, à faire fi de ses guerres de clochers et à s'intéresser plus activement à la politique et à l'économie mondiales, comme les Anglais le faisaient, il exprimait ce besoin pour l'Allemagne et l'Occident d'une résurgence de cette couche de la population :

La révolution [de 1918] a détruit à peu près tout ce qui constitue les conditions indispensables du succès en politique. Celles-ci comprennent avant tout la structure sociale et politique de la noblesse, formée en couche organique au sein de la nation. Tout grand pays doit venir à bout de tâches, en politique intérieure et extérieure, qui requièrent l'existence d'une couche de pensée, de sentiment et d'action homogène, sans laquelle rien ne garantit l'accomplissement logique et continu de ces tâches. Lorsque cette couche fait défaut, la haute politique tombera bientôt sous la dépendance de la manifestation d'individus extrêmement doués. En Allemagne, cette superstructure a été ébranlée jusqu'en ses profondeurs par la révolution – c'est peut-être le résultat le plus fatal de ce bouleversement. S'il est vrai que la révolution a désagrégé l'armée, elle peut être reconstituée ; une position de force perdue peut être reconquise ; mais un corps ethnique blessé de l'intérieur est très difficile à guérir, lors même que l'ébranlement de la société n'a pas abouti à la dissolution de sa couche dirigeante.<sup>68</sup>

Un peu plus loin dans la même conférence, Spengler renchérit :

Si l'on examine la situation mondiale actuelle, qui, depuis la Guerre mondiale, court à une vitesse croissante vers les décisions ultimes, on s'aperçoit qu'entre tous les peuples, celui qui finalement gagnera la course, c'est celui dont la couche dirigeante possède des capacités supérieures à celles des autres. Que l'armée soit désagrégée, que l'économie tombe en pièces, que des possessions étrangères aient été perdues ou aient fait sécession – tous ces faits ont moins d'importance que la question de savoir si la couche dirigeante, épine dorsale de la nation, a gardé ses dons d'action.<sup>69</sup>

Il importe de préciser ici qu'il ne s'agit pas nécessairement pour Spengler d'opérer une gigantesque *restauration* à la grandeur de l'Occident, mais de donner à l'Occident la

---

<sup>68</sup> Oswald Spengler, *Mission de la noblesse allemande*, dans *Écrits historiques et philosophiques*, suivis de *Pensées*, trad. par Henri Plard, préf. d'Alain de Benoist, Éditions Copernic, Paris, 1980, p. 57.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 60. Ces propos spenglériens font écho à l'aphorisme 10 du *Gai savoir* de Nietzsche, intitulé *Une sorte d'atavisme* : « Je comprends volontiers les hommes extraordinaires d'une époque comme des pousses tardives, soudainement écloses, de civilisations passées et de leurs forces : en quelque sorte comme l'atavisme d'un peuple et de ses mœurs : -de la sorte, il reste vraiment quelque chose à *comprendre* en eux ! Aujourd'hui ils paraissent étrangers, exceptionnels, extraordinaires : et celui qui sent en lui ces forces doit les soigner, [...] les faire pousser face à un monde qui leur est hostile : et cela le conduit à devenir soit un grand homme, soit un fou extravagant, si tant est qu'il ne périsse pas tout simplement tôt. Ces mêmes qualités étaient autrefois courantes et étaient considérées comme courantes : elles ne constituaient pas une marque distinctive. Peut-être étaient-elles exigées, présumées ; il était impossible de devenir grand grâce à elles, et ce du simple fait qu'elles ne faisaient pas courir le risque de devenir fou ou solitaire. –C'est principalement dans les lignées et dans les castes *conservatrices* d'un peuple que se produisent ces résonances de pulsions anciennes, alors qu'un tel atavisme est très peu probable là où les races, les habitudes, les appréciations de valeur changent trop rapidement. [...] » (*op. cit.*, pp. 68-69)

forme étatique finale qui lui convient le mieux, la forme dynastique, c'est-à-dire que le pouvoir soit organisé et jugulé sous cette forme. Nous pouvons déjà dire que le césarisme occidental donnera à l'État une forme dynastique, dominée par un César. La question de savoir si ce dernier sera directement issu de la noblesse ou formé à son école (comme certains riches bourgeois Anglais l'étaient à l'école des aristocrates) n'est pas la préoccupation principale de Spengler. Toutefois, ses propos laissent clairement entendre qu'un César issu de la noblesse serait préférable<sup>70</sup>. Dans les chapitres ultérieurs, nous verrons que cette forme dynastique de l'État n'implique pas nécessairement la suppression de toutes les instances démocratiques du passé. Spengler, conscient que l'on ne peut faire revivre le passé, prévoit dans le césarisme une certaine forme de démocratie.

### *L'État et la nation : formes suprêmes et érosion*

Un peuple est pour Spengler un « nous », une unité dans le devenir : « Le peuple est une association d'hommes qui se sentent comme un tout. [...] Il existe un peuple comme tel, tant que dure le sentiment de communauté.<sup>71</sup> » Au sein d'une culture, grâce à la cohésion supérieure rendue possible par la présence des ordres, le peuple devient une nation. C'est seulement au sein d'une culture qu'il acquiert ce statut :

Les peuples dans le style d'une culture s'appellent *nations*, et ce mot les distingue déjà des peuples d'avant et d'après la culture. Ce n'est pas seulement un vigoureux sentiment du « nous » qui unit intérieurement ces grandes associations, les plus significatives entre toutes. *La nation repose sur une idée*. Ces courants d'une existence collective ont avec le destin, le temps et l'histoire, un rapport très profond qui diffère dans chaque cas particulier et qui détermine aussi la relation ethnique de race, de langue, de pays, d'État, de religion.<sup>72</sup>

---

<sup>70</sup> Une partie de la noblesse et de l'élite intellectuelle allemande aura cru trouver dans la révolution nazie de 1933 la possibilité tant attendue de redonner à l'Allemagne sa fierté et sa mission mondiale. Cependant, une bonne part de cette même noblesse et de cette élite intellectuelle trouvera vite en Hitler et ses SS l'obstacle principal à la réalisation de sa mission. D'abord, pendant la Nuit des longs couteaux où Hitler a ordonné l'exécution des chefs des SA (sections d'assaut), bon nombre d'éléments sur lesquels la noblesse comptait (parmi lesquels se trouvaient des amis de Spengler) seront assassinés. Ensuite, tout au long du règne nazi, la tension entre les corps d'officiers issus des grandes traditions militaires et les SS, corps informe, violent et barbare, sera palpable. Le film *La Chute*, réalisé par l'Allemand Oliver Hirschbiegel en 2004 et présenté au public francophone en 2005, représente bien l'animosité entre les corps d'officiers de grande tradition et les chefs des SS, fidèles à Hitler jusqu'à la toute fin. Hitler voulait que sa chute soit en même temps celle de la nation allemande en entier ; les SS se soumièrent plus volontairement que les autres membres de l'armée à cette volonté destructrice, aussi ces derniers n'exécutèrent-ils pas toujours les ordres du Führer.

<sup>71</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, tome II, *op. cit.*, p. 146.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 156.

Les nations comprises dans chaque culture sont la création d'une minorité d'hommes issus des ordres, en Occident de la noblesse. Par exemple, la nation française est le produit d'une fusion entre la monarchie germanique (les Francs) et la population répandue sur le territoire qu'elle a conquis, et auquel elle a conféré une unité. En opposition avec ces nations de culture, les nations « modernes », cosmopolites, composées d'atomes unis par des intérêts communs et une volonté commune sont appelées à se former. Ces dernières ne sont pas des nations au sens culturel, mais civilisationnel, des nations « massiques », informes, menées non par des ordres, mais par des leaders talentueux. Ainsi les États-Unis d'Amérique.

L'État Occidental voit ses nations les plus fortes et capables d'action dans sa forme dynastique, où la noblesse a une position prépondérante. L'État compris sous sa forme politique, c'est, pour parler d'une manière figurée, une photographie prise de la forme d'une culture au passage du temps (la forme a toujours chez Spengler quelque chose de hiérarchique, comme chez une plante il y a les racines, la tige, les feuilles et, au sommet, les fleurs). Ainsi compris, l'État se confond avec l'état de la culture. Il est à cette dernière comme le squelette et n'existe qu'en vue d'actions extérieures, qui visent à préserver l'intégrité ou bien à augmenter la puissance de la culture, par exemple par la guerre. La forme étatique qui réussit le mieux cette mission à la fois salvatrice et visant la croissance de l'Occident, ce fut la forme dynastique. Pour l'auteur du *Déclin*, les formes intermédiaires ou postérieures, comme la démocratie ou les dictatures napoléoniennes, hitlériennes, se sont révélées moins capables de préserver l'intégrité de la culture.

Au sein des grandes villes des États de toutes les cultures se constitue parmi la population non comprise dans les ordres primaires une forme de résistance à la puissance et à la domination de ces derniers. Spengler appelle les groupes d'où émane cette résistance le non-ordre bourgeois (que les Français appelèrent le Tiers état) ou ordre de l'esprit (dénomination qui évoque son côté destructeur). Le terme « non-ordre » est justifié de par le fait qu'il ne prend conscience de lui-même qu'à cause de son opposition à quelque chose, dans le cas présent à la coutume, aux traditions et aux privilèges des



ordres. Sa force ne résulte pas d'une unité intérieure, mais de son action parasitaire. Cette prise de conscience est d'abord encouragée par le fait que le pouvoir royal ou analogue, cherchant l'hégémonie, utilise cette population contre le reste de la noblesse, insurgée contre la centralisation du pouvoir, comme ce fut le cas en France pendant les troubles de la Fronde, où des nobles, aidés par l'Espagne, engagèrent une campagne contre les troupes royales dirigées par Mazarin -pendant la minorité de Louis XIV-, alors maître absolu de la France.

Tôt ou tard, dans les périodes de civilisation, le non-ordre bourgeois prend pleinement conscience de son pouvoir. Il rejette toute forme de privilège naturel, y compris le pouvoir royal, et s'en remet à la raison pour la critique des traditions. Avec la bourgeoisie, les savants triomphent du clergé, les nouveaux riches de la noblesse, de la royauté des politiciens d'une trempe nouvelle, aux idéaux démocratiques (ou, dans d'autres cultures, avides de libertés qui sont autant de suppressions des contraintes d'autrefois) ou dictatoriaux, ce qui équivaut à la démocratie dans la perspective précise où il s'agit du règne de la masse, d'une dictature « massique ». Nous reprenons ici un passage déjà cité qui prend un sens nouveau :

La bourgeoisie, ordre de l'esprit, commence à prendre conscience de son être particulier, en se révoltant contre les puissances... «féodales» du sang et de la tradition. Elle abat les trônes et limite les vieux droits au nom de la raison et surtout du peuple, par quoi elle entend désormais le peuple citadin exclusivement. La démocratie est la forme politique qui impose au paysan la conception citadine du monde. L'esprit citadin réforme la grande religion du passé et place, à côté de la vieille religion des ordres, une religion bourgeoise de la science libre.<sup>73</sup>

En Occident, la plus éclatante victoire du non-ordre sur les ordres anciens fut la Révolution française de 1789. Elle consacra le rejet des formes anciennes au nom de la nation française, concept étendu à tout habitant de la France, non plus spécifiquement aux descendants des Francs (la noblesse). Cependant, en détrônant les éléments fondateurs de la nation française, les révolutionnaires portèrent un coup fatal au principe organique de la nation, et déclenchèrent malgré eux le processus de sa dissolution. Malgré quelques

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 91.

soubresauts, les « restaurations », la démocratie, régime consacrant la dissolution de la nation formée par les ordres en une masse informe, finit par s'imposer.

Dans ces conditions, la bourgeoisie, n'ayant plus rien à combattre, garde peu de temps conscience d'elle-même (c'est-à-dire l'unité qu'elle avait acquise dans son combat contre les ordres anciens) face aux masses de paysans déracinés qui affluent vers elle dans la ville mondiale, et est à son tour supplantée. Dans son acharnement contre les ordres, elle avait acquis une certaine distinction et était devenue elle-même aristocratique. En son sein s'était même constituée une minorité qui, en imitant les ordres anciens, aurait été apte à gouverner. Ce phénomène fut très visible en France, notamment, où la bourgeoisie puissante et distinguée régna un temps en aristocratie avisée.

Cependant, ce non-ordre jadis triomphant ne pourrait freiner à son avantage l'élan pris au sein de la jeune civilisation, un élan non contre les ordres eux-mêmes, mais un élan de haine contre toute forme d'autorité. Ainsi, tous veulent gouverner, plus personne ne veut obéir, et quand on a le pouvoir, c'est pour servir ses propres intérêts. D'où le caractère particulièrement pernicieux de la démocratie pour Spengler. Pour l'Occident, ce phénomène de dissolution absolue se manifeste, ainsi qu'il est appelé dans *Années décisives*, sous la forme de la « révolution mondiale blanche », qui se produit presque simultanément avec la « révolution mondiale des peuples de couleur », soulèvement des peuples dominés par la haute culture devenue civilisation contre leurs maîtres, désormais incapables de les diriger à cause de leur faiblesse intérieure<sup>74</sup>.

### *La démocratie en question*

Il a souvent été question de la démocratie dans ce chapitre, la plupart du temps indirectement. Quelques précisions s'imposent. Le règne de la bourgeoisie après la chute des ordres anciens s'est réalisé en supprimant tous les privilèges qui avaient cours. Cette

---

<sup>74</sup> Comme ce fut le cas dans l'Antiquité lorsque la jeune culture arabe se libéra de la domination romaine ou en Occident lorsque l'Espagne redevint chrétienne. En lisant ces propos de Spengler, impossible de ne pas penser aux mouvements de libération nationale qui ont mené à la décolonisation de nombreux pays du tiers-monde dans la seconde moitié du vingtième siècle.

chute des ordres n'a pas mené (ni ne mène en général) nécessairement immédiatement à l'instauration de démocraties ; cette dernière est plutôt souvent précédée de périodes dictatoriales et même, alors qu'on croit que la démocratie règne, on constate qu'elle est de temps en temps ponctuée de régimes totalitaires ou de dictatures. Le non-ordre étant peu sûr de lui-même, il cède à la force d'attraction du premier démagogue venu, qui calmera ses craintes. En France, la Révolution n'a pas donné naissance à une démocratie, mais au règne de Robespierre, suivi de celui de Napoléon : « Rien ne caractérise mieux la chute de la forme politique que *l'ascension de puissances informes* que l'on peut appeler, d'après leur cas célèbre, le *Napoléonisme*.<sup>75</sup> » Cette dictature, cependant, prépare le terrain à la démocratie, quand l'esprit allié à l'argent (en Occident, le capitalisme) se sentira assez puissant pour agir seul (sentiment qui est parfois troublé, d'où le retour occasionnel à des dictatures).

Napoléon et les autres hommes de sa trempe inaugurent la période des États batailleurs (par homologie avec l'histoire de la Chine) pour l'Occident : « Nous entrons ainsi dans la période des combats gigantesques, où nous nous trouvons aujourd'hui. *Passage du napoléonisme au Césarisme*, phase évolutive générale comprenant au moins deux siècles et qui peuvent être montrés dans toutes les cultures. »<sup>76</sup> Quand la guerre ne se fait pas avec des armées gigantesques, elle a lieu à l'intérieur des régimes démocratiques, avec l'argent comme principale force active :

En effet, chaque lutte électorale moderne est une guerre civile faite avec le bulletin de vote et avec tous les moyens d'excitation par la parole et par la plume et chaque grand chef de parti est une espèce de Napoléon bourgeois. Cette forme faite pour durer, qui appartient exclusivement à la culture occidentale et qui serait insensée et impossible dans toutes les autres cultures, révèle encore la tendance à l'infini, la prévision et la prévoyance historiques, et la volonté d'organiser l'avenir lointain selon les principes bourgeois actuels.<sup>77</sup>

Nous avons vu que les luttes pour les libertés individuelles, démocratiques, étaient aussi des luttes *pour* le commerce, et que cette lutte allait éventuellement accoucher d'un nouvel esclavage économique, dont la forme occidentale est le capitalisme. Mais au

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 373.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 384.

moins officiellement, dira-t-on, tous jouissent du même droit de faire des affaires, tous jouissent également du droit de vote, du moins c'est le cas pour les personnes de sexe masculin.

Pour Spengler comme pour nombre d'intellectuels associés à la « Révolution conservatrice », croire en l'égalité de fait entre les citoyens est faire abstraction de la domination de l'argent sur presque tous les domaines de l'existence, qui consacre l'inégalité. Le régime démocratique tel qu'il est institué en Occident est une façade pour les puissances de l'argent, pour les financiers puissants ; il est la couverture idéale pour le capital, qui en fait règne en maître. C'est pourquoi Spengler va employer à maintes reprises les formules « dictature du capitalisme » ou « dictature de la démocratie ». Chaque parti est à la solde de ses argentiers, et veille à leurs intérêts. L'opinion publique est une fabrication de ceux qui possèdent les médias, principalement les journaux (à l'époque, bien sûr, les médias étaient beaucoup moins présents qu'aujourd'hui. Cependant, le journal était partout, et chaque groupe d'intérêt avait le sien). La seule question qui compte alors au parlement est celle de l'économie, du commerce :

Si l'on entend par démocratie la forme que le Tiers-État comme tel voudrait donner à la vie publique totale, il faudra ajouter que démocratie et ploutocratie sont synonymes. Elles sont entre elles comme le désir à la réalité, la théorie à la pratique ou la connaissance au succès. Ce qu'il y a de tragi-comique dans la lutte désespérée que les réformateurs et les théoriciens de la liberté mènent contre l'influence de l'argent, c'est que cette lutte est précisément ce qui soutient l'argent. Aux idéals du non-ordre appartiennent aussi bien le respect du grand nombre (tel qu'il s'exprime dans les concepts d'égalité de tous, des droits innés et ensuite dans le principe du suffrage universel) que la liberté de l'opinion publique et avant tout la liberté de la presse. Ce sont des idéals, mais en réalité, à la liberté de l'opinion publique ressortit la préparation de cette opinion qui coûte de l'argent ; à la liberté de la presse, la possession de la presse, qui est une question d'argent ; et au suffrage universel l'agitation électorale, qui reste dépendante des désirs des bailleurs de fonds.<sup>78</sup>

Ce qui reste de la nation se massifie et s'enfonce dans la médiocrité de considérations superficielles, le cerveau lavé par une vie de consommation. Au plus riche et rusé le pouvoir. N'importe quel beau parleur soutenu par des intérêts financiers peut, s'il plaît aux masses, prendre le pouvoir et agir au bon vouloir de ses argentiers ou bien, s'il dispose d'hommes brutaux à sa solde, usurper le pouvoir pour un temps, pour être

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, pp. 371-372.

rapidement balayé par un sursaut de volonté démocratique. La première possibilité se réalisa trop souvent, semble-t-il, dans la République de Weimar. Malheureusement, la seconde semble aussi s'être réalisée, à cause des failles du système « démocratique » allemand, dans l'élection d'Hitler, le Napoléon bourgeois de son peuple.

Dans la République de Weimar, le problème venait partiellement du fait que la démocratie telle qu'elle était pratiquée était un calque de la démocratie parlementaire anglaise. Or, nous dit Spengler, la démocratie parlementaire anglaise est une création qui fonctionne pour les Anglais. Pourquoi? Parce que l'aristocratie anglaise a gardé mainmise sur les deux partis (les *Whigs* et les *Tories*), qui s'échangent le pouvoir alternativement, et les institutions. L'Angleterre a du succès sur la scène politique mondiale à cause du fait que ses deux partis ont une vision commune du succès de leur patrie. Leurs divergences sont superficielles, car elles ne changent rien à la direction prise par le pays. La République de Weimar a été copiée sur le modèle anglais, mais n'est pas soutenue par une tradition aristocratique comme l'est l'Angleterre (la révolution « socialiste » de 1918 ayant chassé du pouvoir la noblesse allemande).

Les Allemands doivent découvrir la forme politique qui leur convient le mieux, qui leur assurera le plus de succès dans l'histoire. La démocratie parlementaire leur a été imposée par les pays de l'Entente. Selon l'auteur du *Déclin*, la forme politique adéquate pour l'Allemagne est, bien entendu, le césarisme, avec comme forme spirituelle le socialisme éthique. L'instauration du césarisme ne signifiera pas toutefois, comme on le verra, la suppression de toute forme d'instance démocratique. Au bout d'un long processus, dit Spengler, c'est l'Allemagne qui donnera à l'Occident sa forme politique finale et répandra ce césarisme pour remplacer les régimes démocratiques décadents et les dictatures napoléoniennes qui ne sont que de pâles et indignes avatars du césarisme :

La civilisation commence avec le triomphe de l'argent, mais l'argent est éventuellement supplanté par une nouvelle force. L'argent avait triomphé sous la forme de la démocratie. Il y eut un temps où, seul ou à peu près seul, il faisait la politique. Mais dès qu'il a brisé les anciennes organisations de la culture, il sort du chaos une grandeur nouvelle, toute-puissante, plongeant jusqu'à la racine première de tout le devenir : les hommes de trempe césarienne. Dans ces hommes, la toute-puissance de l'argent s'anéantit. L'époque impériale signifie dans chaque culture la fin de la politique de l'esprit et de l'argent. Les puissances du sang, les

instincts primaires végétatifs de toute vie, la force corporelle non interrompue rentrent dans leur ancien pouvoir.<sup>79</sup>

Le manifeste *Années décisives* abondera exactement dans le même sens. Le monde est appelé à vivre une tension militaire et guerrière extrême, où des moyens gargantuesques seront mis en opposition, jusqu'à une culmination finale de la tension (semblable, dans les descriptions, à une Guerre froide), qui terminera avec l'instauration d'un césarisme.

Certains croiront que le national-socialisme ou le marxisme sera l'alternative souhaitable au régime démocratique (parlementaire) et, dans l'ensemble, au napoléonisme gangrenant l'Allemagne. Certains verront même en la personne d'Hitler un César allemand, alors qu'à la lumière des faits, il ne fut qu'un autre représentant de la dictature napoléonienne. Voyons ce qu'en pensait Spengler.

C. Portrait : alternatives à la démocratie parlementaire. Spengler contre le national-socialisme et le marxisme

Spengler souhaitait la chute de la République de Weimar, création des pays de l'Entente. Le début de son écrit pamphlétaire de 1933 intitulé *Années décisives*, auquel nous avons déjà fait référence, témoigne de son dégoût pour ce régime et de son désir d'une révolution nationale qui donnerait à l'Allemagne un État digne de ce nom, un État dirigé par un César et, comme il nous a été possible de deviner jusqu'à présent, d'une structure dynastique. Il se réjouit même de la chute récente de cette république, sans toutefois féliciter le peuple allemand de son choix de succomber aux nationaux-socialistes.

Ce n'est ni dans l'alternative nazie ni dans l'alternative marxiste qu'il verra la voie qui convient à l'Allemagne. En effet, Spengler fut toute sa vie un féroce adversaire tant du marxisme que du nazisme, deux formes de socialisme qu'il rejeta au nom du socialisme éthique.

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 400.

Au national-socialisme, Spengler reprochera son côté plébéien, « massique », brutal, barbare, haineux de toute supériorité spirituelle, nivelant par le bas la force intellectuelle des Allemands. Pour lui, Hitler n'est qu'un chef de parti parmi d'autres, un démagogue dangereux, manipulateur de puissances informes, un Napoléon bourgeois allemand. Alain de Benoist relate la critique spenglérienne du nazisme dans sa préface aux *Années décisives* :

Loin d'être un remède à la décadence, le national-socialisme n'en est donc qu'une manifestation parmi d'autres, et cette manifestation est d'essence profondément " démocratique ". Spengler, dans ses écrits d'après 1933, revient constamment sur cette idée : " Le national-socialisme, dernier triomphe du rationalisme, de l'idéologie libérale-démocratique-socialiste, de l'idéologie du troupeau, de l'égalité par la terreur, bref de tous les idéaux des siècles passés " (notes inédites). Le régime hitlérien est pour lui, au même titre que le bolchevisme, " le dernier chapitre du mouvement démocratique " [...], le dernier avatar de la conception " massiste " de la nation.<sup>80</sup>

Dans sa lettre du 18 novembre 1918 à Hans Klöres, que nous avons déjà citée au premier chapitre, Spengler comparait les troubles vécus par l'Allemagne de 1918 à ceux que les Français ont vécus en 1793. Force nous est de reprendre la comparaison en affirmant que Hitler ne fut rien d'autre que le Napoléon allemand, qui vint couronner une période de temps très troubles et qui plongea l'Allemagne dans une effroyable guerre contre l'Europe.

Outre son côté plébéien, Spengler reprocha au nazisme son racisme, avec lequel il était en désaccord total. Lorsqu'il parlait de races, l'auteur du *Déclin* ne le faisait pas en référence à la biologie, mais à d'autres concepts, qu'il serait fastidieux d'expliquer dans le cadre de ce mémoire. Soulignons seulement que, d'après Spengler, le racisme nazi ainsi que d'autres idéaux analogues malsains venaient souiller les quelques rares bonnes idées du parti, pour la plupart pillées chez des intellectuels allemands (dont Spengler lui-même, à son grand dam) et déformées, dénaturées par l'étroitesse d'esprit des dirigeants nazis.

---

<sup>80</sup> Oswald Spengler, *Années décisives*, op. cit., p. 20.

*Années décisives* révèle une autre inquiétude spenglérienne face au nazisme, celle qui se rapporte à la situation mondiale. L'auteur laisse entendre que le parti au pouvoir n'est guère compétent pour agir efficacement sur la scène politique internationale, puisqu'il parle et agit comme si l'Allemagne était une île, isolée de ses voisins. Spengler misait sur la diplomatie beaucoup plus que sur les armes pour faire face aux trois plus grandes menaces extérieures immédiates de l'Allemagne, la France (dont il parle en 1924 dans un texte intitulé *La France et l'Europe*<sup>81</sup>), les États-Unis « un dinosaure politique – corps énorme, cerveau minuscule-, à la classe dirigeante "spirituellement primitive" [...] et dont l'histoire représente une tragique déviation de l'esprit faustien [occidental] vers les valeurs quantitatives, utilitaires et marchandes<sup>82</sup> », un danger réel provenant d'une force dont la contribution à l'histoire sera grandiose selon qu'elle cesse de penser sa politique extérieure en économiste ou non, et, surtout, la Russie, dont la menace est, quant à elle, abordée dès le *Déclin de l'Occident* ainsi que tout au long de son œuvre, et qui risque, avec les États-Unis, de prendre l'Allemagne en tenaille<sup>83</sup>...

Le lecteur aura maintenant une idée assez juste, quoique générale, des réticences de Spengler face au nazisme. Au lieu de la continuation de la farce de l'époque napoléonienne des États, il eut bien préféré la venue d'un César pour l'Allemagne. Cependant, son œuvre avait toujours été claire à ce sujet : l'époque des Césars ne pointerait pas avant quelques générations, pas avant le début du prochain siècle et peut-être même plus tard.

Quant au socialisme marxiste, la critique spenglérienne se fit des plus virulentes. Il y voyait un autre mouvement de masse en quête de puissance cherchant à abattre l'autorité des ordres ou de la jeune et orgueilleuse bourgeoisie afin d'assouvir sa propre soif de puissance. L'auteur du *Déclin* décrit le marxisme comme un capitalisme « d'en bas », formé de groupuscules de leaders syndicaux, d'agitateurs envieux pleins de ressentiments contre toute forme d'ordre et de supériorité spirituelle et économique. Ces

---

<sup>81</sup> Oswald Spengler, *La France et l'Europe*, dans *Écrits historiques et philosophiques*, suivis de *Pensées*, op. cit., pp. 47-55.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 25. Toujours dans la préface d'Alain de Benoist.

<sup>83</sup> Crainte prophétique, s'il en est une.



agitateurs ont usurpé le nom d'ouvrier pour accomplir leur œuvre de haine (les leaders communistes étaient rarement, en effet, de véritables ouvriers, mais provenaient souvent de la bourgeoisie déchue ou encore de milieux littéraires et journalistiques). Aux ouvriers eux-mêmes qui se joignaient aux rangs des communistes, Spengler reprochait de ne représenter qu'une petite partie de la population (comme c'était d'ailleurs le cas dans la Russie de 1917), souvent même une minuscule frange de la population dont le niveau de vie dépassait de beaucoup celui des paysans, encore largement majoritaires et peu enclins aux idées communistes. Soulignons que Spengler ne niait pas que les conditions de la classe ouvrière étaient dans certaines parties du globe très difficiles, mais la comparaison entre leur situation dans les années trente et celle des paysans de la même époque montre que les revendications ouvrières pour la population ouvrière se faisaient parfois au détriment d'autres parties plus nombreuses de la population. Les grèves avaient pour objet l'obtention de privilèges, comme divers types de régimes d'assurances, auquel le reste de la population, soumise aux effets parfois néfastes des grèves, n'avait pas accès.

Spengler reprochait aussi aux syndicats ouvriers d'éluder, dans leur lutte pour la « justice », le problème de la main-d'œuvre des peuples non occidentaux, beaucoup moins bien payée et vivant dans des conditions autrement plus difficiles. Les avantages des ouvriers occidentaux étaient directement dépendants du quasi-monopole industriel de l'Europe du Nord et de la Nouvelle-Angleterre (monopole qui n'est plus). En cas d'implantations d'industries dans des pays colonisés, la situation économique des pays du Nord serait passablement écorchée ; c'était déjà le cas en 1933 à cause de la Russie soviétique, où la main-d'œuvre exploitée produisait à un bien plus bas coût que la main-d'œuvre occidentale, empirant les effets du crash boursier de 1929 (les ouvriers occidentaux, incapables de faire face à la concurrence étrangère à cause de leurs salaires plus élevés, furent parfois mis sur la sellette, comme responsables du crash, de pair avec les spéculateurs financiers) ; les années 90 et le début du vingt et unième siècle sont assez lourds d'exemples de déménagements d'entreprises européennes, américaines et canadiennes en Asie et en Amérique latine pour que l'on se convainque de l'importance de ce déséquilibre, causé en partie par les syndicats occidentaux qui n'ont pas su réagir à temps à ce déséquilibre, en partie par la spéculation boursière.

Les communistes et les socialistes de la trempe des sociaux-démocrates dans l'Allemagne de 1918 avaient tenté d'usurper le pouvoir, de supprimer l'autorité au nom de la totalité, pour s'établir ensuite au pouvoir, comme en Russie et dans la République de Weimar, dans le premier cas en imposant des conditions de vie pires qu'à l'époque précédente, dans l'autre en chassant sa frange la plus révolutionnaire (les spartakistes, par exemple) du pouvoir et en inaugurant une nouvelle ère du capitalisme triomphant, après avoir, ne l'oublions pas, trahi l'Allemagne pendant la guerre (aux yeux d'une partie de la population, bien sûr).

Le constat est très sévère, surtout pour nous, qui vivons dans une époque où la remise en question de la démocratie comme mode de fonctionnement politique est mal vue : démocratie, marxisme, nazisme, c'est toujours le règne du rationalisme et de son enfant politique, le napoléonisme. La masse occidentale, par le mouvement que Spengler a appelé « Révolution mondiale des peuples blancs » dans *Années décisives*, a pris le pouvoir en réduisant au silence ou détruisant en tout ou en partie les couches spirituellement et économiquement supérieures de la population. Révolte de la médiocrité et de la quantité contre la valeur et la qualité : c'est un autre nom pour qualifier l'action du dernier homme, du nihiliste. Après cela, il est loisible de parler de révolution, rien de nouveau n'en résultera.

En comparaison du nazisme, le marxisme avait de surcroît le désavantage d'être le produit d'idées anglaises faites pour les Anglais. Dans le prochain chapitre, nous reviendrons sur cette objection au marxisme et, de manière plus générale, au problème du marxisme. Soulignons seulement ici que, encore une fois, l'auteur du *Déclin de l'Occident* cherche une solution allemande aux problèmes de l'Allemagne... et de l'Occident, étant donné que les Allemands sont appelés à lui donner sa forme politique finale.

Il nous a semblé avantageux de clore cette section avec cet extrait de la préface d'Alain de Benoist aux *Années décisives*, qui donne une bonne idée de l'opinion de Spengler sur la situation en Allemagne en 1936, l'année de sa mort :

Spengler, en 1936, a perdu tout espoir. Dans dix ans, écrit-il à l'un de ses amis, " le Reich allemand n'existera probablement plus. " Sa dernière lettre, adressée au professeur Drascher, de Tübingen, date du 3 mai 1936. Elle se conclut sur ces mots prophétiques : " J'aurais dû insister plus fortement sur le péril russe, car finalement c'est dans la zone entre la Vistule et l'Amour que se jouera probablement l'histoire de la prochaine génération. "<sup>84</sup>

### *Retour sur le portrait civilisationnel spenglérien*

Nous sommes maintenant au cœur du problème. Nous avons toutes les clefs pour résoudre l'énigme de la pensée politique spenglérienne, qui se comprend mieux si elle est replacée dans son contexte. Nous avons les éléments en main pour avoir une bonne compréhension de ce qu'est le socialisme, notamment dans son acception éthique, ainsi que le césarisme. Le prochain chapitre sera consacré à ces deux notions ; nous expliquerons ce qu'est, fondamentalement pour l'Occident, le socialisme, en lien avec ses propriétés civilisationnelles (et avec les critiques du marxisme et du nazisme qui viennent d'être évoquées), et le second sera l'explicitation de ce qu'est le socialisme éthique en lien avec le régime politique l'accompagnant, le césarisme.

Auparavant, nous nous devons de faire un court retour sur le chemin que nous venons de parcourir, à travers une myriade de tableaux en lien les uns avec les autres. Nul doute qu'il corresponde en maints points avec la situation actuelle : ce que nous avons tenté de montrer malgré le fait que nous ne pouvions, en si peu de pages, présenter le portrait dans sa totalité.

Ce portrait et les explications qu'il contient nous semblent, dans l'ensemble, assez justes. Toutefois, nos recherches nous ont permis de constater que Spengler se fait peu bavard sur quelques points, notamment à propos des États-Unis. Ils représentent une puissance réelle, mais Spengler dédaigne d'en parler, comme si elle n'était pas digne

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 24. L'Amour et le Vistule étant des fleuves entre lesquels se situe, grossièrement, la Russie.

d'être considérée. Aussi, il n'a pas abordé les rapports possibles entre la Chine et la Russie, ce qui est tout à fait surprenant, étant donné que Spengler a fait montre d'une bonne connaissance de l'histoire de la Chine dans *Le Déclin de l'Occident*.

Sur la question des syndicats et des mouvements ouvriers, les cheveux de nombreuses têtes se seront dressés. Certes, de tels propos sont aujourd'hui assez rares. Cependant, il importe de rappeler le contexte d'écriture des *Années décisives*, où Spengler a abordé la question des mouvements ouvriers et des syndicats : celui d'une Allemagne ravagée par le chômage, par un exode rural galopant, toujours humiliée de sa défaite de 1918 dont, aux yeux d'une immense partie de la population, les syndicats étaient (au minimum) partiellement coupables. Spengler ne s'est pas non plus prononcé sur toutes les revendications ouvrières de son temps ; la question des syndicats demeure encore chez nous, au Québec, un sujet si chargé de sentiments que la moindre remise en question de la bonne foi syndicale est vue comme un péché, ou, à l'inverse, la reconnaissance de leur contribution à la construction du Québec est l'objet d'une profession de foi. Le lecteur, s'il est comme nous québécois, est donc mis en garde de ne pas porter un jugement trop « québécois » sur cette opinion de Spengler.

Outre ces questions de détails, le portrait spenglérien de notre époque éclaire notre compréhension des enjeux actuels et fait une brillante synthèse du climat du vingtième siècle. La question des prochains chapitres sera de savoir si nous sommes maintenant dans une période de césarisme, donc de savoir si certains traits de l'époque que nous venons de décrire sont derrière nous, et, si oui, depuis combien de temps. Là-dessus nous pouvons d'avance affirmer que la réponse à la question ne sera guère facile à déterminer, étant donné que l'histoire ne se juge qu'après coup avec une perspective très large, à vol d'oiseau.

#### IV. Socialismes et césarismes

Nous avons vu en quoi Spengler s'est opposé au socialisme dans ses acceptions nazies et marxistes. L'opposition à l'acception marxiste fut bien sûr la première chronologiquement, dès les débuts du déploiement de l'œuvre spenglérienne. C'est dans *Prussianité et socialisme*, écrit politique pamphlétaire publié en 1919<sup>85</sup>, que Spengler s'attaqua à ce mouvement politique avec le plus de virulence. Nous avons déjà parlé de l'objet principal de sa critique : après avoir fait capituler l'Allemagne quasi victorieuse et saboté l'Empire allemand en chassant la monarchie de toute instance de décision, les forces marxistes et sociales-démocrates n'ont pas eu le courage d'aller au bout de leurs « convictions » et ont formé une république au fonctionnement économique capitaliste tel que dicté par les pays de l'Entente.

Pour Spengler, l'échec et le ridicule des révolutionnaires socialistes de 1918 ne signifient pas pour autant qu'il faille rejeter le socialisme en bloc comme exécration mouvement de masse. Le marxisme est pour lui une forme dénaturée de socialisme, sa forme *anglaise*, bonne pour les Anglais, chez qui elle n'aura pourtant aucun impact. Nous l'avons déjà dit, Spengler cherchait une solution allemande aux problèmes allemands. Dans *Prussianité et socialisme*, il expose ce qui est selon lui la vraie nature du socialisme de son époque (le seul qui soit capable de s'imposer), d'origine prussienne, et dont les formes édulcorées qui ont vu le jour ailleurs sont indignes. C'est cette forme de socialisme qui convient à l'Allemagne et, par suite, à l'*Imperium mundi* qu'elle est appelée à créer.

Dans ce chapitre, nous allons dresser un portrait du socialisme prussien ou éthique tout en l'opposant au socialisme anglais ou *viking* (ainsi que Spengler le surnomme), d'où émanent le marxisme et ses dérivés, qui, dans l'optique spenglérienne, ont tant nui à l'Allemagne et, en général, à l'Occident. Tout au long de ces descriptions, nous tenterons

---

<sup>85</sup> Issu de notes que Spengler avait d'abord destinées au second tome du *Déclin de l'Occident*, paru en 1922. L'urgence de la situation le poussa à rassembler ces notes en le court écrit qu'on connaît pour les publier dès 1919.

de transmettre un peu de la tension entre ces deux socialismes que Spengler expose dans son écrit pamphlétaire de 1919. Cette opposition et cette tension nous permettront de revenir ensuite sur le socialisme prôné par Spengler et d'avoir une juste idée du césarisme. Enfin, nous nous pencherons brièvement sur l'ambivalence qu'a entretenue l'auteur du *Déclin* sur l'issue de ces tensions, partagé qu'il était entre ses préférences personnelles et un regard plus détaché. Mais avant d'entreprendre cette enquête, nous nous devons d'expliquer ce que signifie pour Spengler le socialisme en tant que tel, comme produit de la civilisation occidentale.

### *Le socialisme, affaire occidentale*

Dans notre explication de la morphologie comparée des grandes cultures, nous avons insisté sur le phénomène du déclin de la culture en civilisation. Nous avons vu que Spengler affirme qu'une période de civilisation peut être longue et glorieuse. L'âme s'est extériorisée dans la réalité corporelle, en biens culturels comme en conquêtes. Pour l'âme occidentale ou faustienne<sup>86</sup> comme pour toutes les autres, la phase de civilisation est la période d'extériorisation finale, qui se traduit nécessairement en un impérialisme (remarquons par exemple les impressionnantes expansions finales des cultures indienne, par le bouddhisme, et arabe, par l'islam), militaire ou non. Cet impérialisme obéit aux caractéristiques, ou plutôt à l'*idée* première qui constitue l'originalité d'une culture donnée :

Une *idée* gît au plus profond de chaque culture, qui s'annonce à travers des paroles primordiales lourdes de sens : le Tao et le Li des chinois, le Logos et l'« Étant » [...] des Grecs apolliniens, la volonté, la force et l'espace dans les langues de l'homme faustien, qui se distingue de tous les autres par son insatiable désir d'infini, qui triomphe avec le télescope des dimensions de l'univers, avec les rails et les fils des dimensions de la terre, qui soumet avec ses machines la nature, avec sa pensée historique le passé, en l'incorporant à son existence sous forme d'« histoire universelle », avec ses armes à longue portée la planète tout entière, y compris les vestiges de toutes les cultures précédentes auxquelles il impose aujourd'hui ses propres formes d'existence - pour combien de temps?<sup>87</sup>

---

<sup>86</sup> En référence au *Faust* de Goethe, œuvre dans laquelle Spengler voit une représentation du destin de l'homme occidental.

<sup>87</sup> Oswald Spengler, *Prussianité et socialisme*, trad. d'Eberhard Gruber et préface de Gilbert Merlio, Actes Sud, Paris, p. 43. Pour plus de détails et d'explications sur les caractéristiques des cultures mentionnées dans cet extrait, le lecteur pourra se référer au *Déclin de l'Occident*. La question sur laquelle se clôt cette citation reste aussi brûlante et il est lieu de se demander si elle n'appartient pas déjà au passé.

Le socialisme, tout comme le bouddhisme et l'islam le furent pour leurs civilisations respectives, est en d'autres mots la mise en marche entièrement matérielle et raffinée de vieux instincts culturels. Ainsi, socialisme pour l'occident signifie « un instinct politique, social, économique de peuples doués de réalisme, une étape de notre civilisation [...] ». <sup>88</sup> Mais justement, cet instinct, caractérisé par un « insatiable désir d'infini », par sa volonté de puissance, veut une domination absolue de la planète :

[...] au sens militaire, économique et intellectuel, dans l'existence de la guerre mondiale et l'idée de la révolution mondiale, dans la détermination de souder, au moyen de la technique et de l'ingéniosité faustiennes, le fourmillement de l'humanité en un Tout. Et ainsi, l'impérialisme moderne [entendre occidental] vise toute la planète. [...] Ce que nous croyons, tous doivent le croire. Ce que nous voulons, tous doivent le vouloir. Et parce que la vie est devenue pour nous extérieure, vie politique, sociale, économique, tous doivent, de la sorte, se plier à notre idéal politique, social, économique, ou périr. <sup>89</sup>

Cet idéal n'est vraiment vivant que chez les Occidentaux ; la Russie ou la Chine, par exemple, utilisent le socialisme comme un moyen (de guerre contre l'Occident, dira Spengler), mais ils n'en sont pas les créateurs.

Les vingtième et vingt-et-unième siècles seront vitaux pour l'avenir du socialisme, qui s'imposera plus fermement dans le monde. Cependant, le socialisme occidental a eu plusieurs styles, variantes aux différences qui ne sont pas sans importance. Les trois grandes incarnations du socialisme occidental sont, avance Spengler, les socialismes espagnol, anglais et prussien. Le premier, qui a eu une brillante histoire, en Amérique comme en Europe, a fait son temps (aux seizième et dix-septième siècles). Spengler juge le second et le dernier toujours vivants à son époque, bien qu'il considère le socialisme anglais décadent, donc moins authentique et vigoureux qu'il ne le fut jadis et moins en mesure de continuer à s'imposer avec succès, comme il l'a fait au dix-neuvième siècle,

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>89</sup> *Ibid.*, pp. 44-45. Le prochain chapitre sera le lieu privilégié pour tenter de voir comment s'est manifesté ce socialisme au vingtième siècle, notamment à travers la politique extérieure états-unienne. Précisons aussi que Spengler n'est pas complètement d'accord avec ce qu'il observe, comme par exemple en ce qui a trait à l'ampleur de cette volonté de domination. Cependant, encore ici, ainsi qu'il l'a fait dans toute son œuvre (excepté sur un point, sur lequel nous reviendrons) il cède la place à l'observation, à la constatation, au lieu d'intervenir avec ses préférences personnelles. Enfin, sur un autre plan, notons que l'expansion du réseau Internet de par le monde est née elle aussi de la volonté de « souder » le monde en un Tout (ainsi, les prétentions universalistes d'un Pierre Lévy sont, malgré ce qu'il en dit, une autre manifestation de l'impérialisme occidental!).

particulièrement. Socialisme anglais et socialisme prussien sont en tension : en fait, ils se livrent une véritable guerre dont l'issue sera déterminante pour l'avenir du monde.

### *Le socialisme éthique ou prussien*

Dans les premiers paragraphes de son introduction à *Prussianité et socialisme*, Spengler constate le caractère polysémique du terme « socialisme ». Le fait que le terme soit employé à toutes les sauces a nui à la saisie et à la compréhension de ce qu'est le véritable socialisme, propre à la civilisation faustienne et dont l'expression la plus pure, comme morale politique finale de l'Occident, est allemande, plus spécifiquement prussienne<sup>90</sup>. Précisons tout de suite que l'esprit prussien et son socialisme ne sont pas simplement des réalités géographiques, malgré leur nom ; si Spengler s'est arrêté sur cette dénomination, c'est parce qu'il a vu dans cet État (l'État prussien et le peuple prussien : créations de Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> et de Frédéric le Grand) une réalité qui était le reflet authentique d'une forme de socialisme différente des socialismes espagnol et anglais, et dont l'exemple allait être répété ailleurs et qualifié suivant sa première incarnation, devenue concept. Notons aussi que l'esprit prussien n'est pas non plus exclusivement allemand, et que des natures prussiennes peuvent se trouver ailleurs en Occident ; cependant Spengler insistera pour dire que l'Allemagne est une terre d'élection et un milieu particulièrement favorable au déploiement de ce socialisme et que les Allemands sont ceux qui sont destinés à l'étendre à toute leur civilisation.

Selon l'auteur du *Déclin*, le socialisme prussien a commencé à s'imposer complètement à l'Allemagne dès 1914 lorsque l'État allemand, dirigé par Guillaume II, se solidarisa dans un *Tout* en vue d'une action puissante et concertée, la guerre. Cette

---

<sup>90</sup> De la Prusse, ancien pays d'Allemagne du Nord, conquis au treizième siècle par le légendaire ordre des chevaliers Teutoniques, qui se distinguèrent par leur discipline, leur sens de l'honneur et leur loyauté (souvent cités en exemple par Spengler, qui les admirait). La Prusse fut organisée en un État clé de l'Europe par Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> et Frédéric le Grand. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> (1688-1740) fut roi Prusse de 1713 à 1740 et fit croître la puissance de son royaume, qu'il légua à son fils, Frédéric II, dit le Grand ou l'Unique (1712-1786), qui fut roi de 1740 à 1786. Ce dernier, reconnu pour ses exploits militaires et ses grands talents d'organisateur et d'administrateur, fut aussi un passionné de lettres, de philosophie et d'art. Il fut un protecteur de Voltaire, notamment. Il est fréquemment cité comme exemple de « despote éclairé » et fut célébré par les artistes et les intellectuels de son temps.



révolution (c'est-à-dire, une transformation profonde de l'État, non un renversement du pouvoir) de début de guerre conféra à l'Allemagne une unité organique hautement hiérarchisée où le rôle premier de l'individu était de servir ce tout souverain, peu importe sa position hiérarchique<sup>91</sup>. Les pouvoirs avaient été rassemblés entre les mains de l'empereur. Le Parlement (au maigre pouvoir, de représentation surtout) avait pour sa part voté les crédits de guerre.

Spengler insiste pour montrer le caractère démocratique de cette solidarisation populaire : alors que la révolution démocratique anglaise était celle de la liberté (économique : tout le monde peut s'enrichir), que la révolution démocratique française était celle de l'égalité (anarchiste : personne n'a un droit privilégié pour l'obtention et l'exercice du pouvoir), la révolution allemande de 1914 est démocratique en ce sens que, comme un tout hautement organisé en vue de l'action, l'État vit une mobilisation totale où chaque individu, indépendamment de son origine, peut gravir des échelons s'il a de la valeur (ou être rétrogradé à tout moment, s'il ne se montre pas à la hauteur), selon des principes « de sélection, de coresponsabilité et de collégialité »<sup>92</sup>. Spengler endosse ce type de mécanisme démocratique (qui est fort différent de ce à quoi les Nord-américains d'aujourd'hui sont généralement exposés!) et le voit comme caractéristique du socialisme éthique, qui sera, dans ce sens, de plus en plus démocratique, c'est-à-dire respectueux de la valeur de l'individu :

Dans un pays où le travail doit donner un sens à la vie et être un devoir pour tous, les hommes se distinguent par leur compétence et non par leur fortune. Il s'agit donc de corporations locales [Spengler parle ici de l'organisation étatique] formées à proportion de l'importance de ces métiers dans l'ensemble du peuple ; de représentations supérieures jusqu'au niveau du Conseil suprême de l'État ; de mandats révocables à tout moment ; en somme, il n'y a aucun parti organisé, aucune élection régulière.<sup>93</sup>

Ceci étant dit, nous venons d'éclairer la manière dont Spengler était « démocrate ». On tenterait en vain de trouver chez lui quelque argument sympathique à un système

---

<sup>91</sup> Pour Spengler, ce socialisme n'est pas mort avec la pseudo-révolution (cette fois-ci réalisée *contre* l'autorité, le pouvoir) socialiste de 1918, cette dernière étant destinée à se révéler, grâce à un recul et à une perspective historiques, comme un moment dans la marche en avant du socialisme prussien.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 89. Les pages suivantes seront éclairantes à propos de l'importance du devoir et du travail dans la morale prussienne.

républicain et encore moins parlementaire, puisque la démocratie de style allemand est une « négation » (qu'on dirait à tort antidémocratique *en soi*) des démocraties à l'anglaise et à la française (nous avons vu au chapitre précédent l'essentiel de la critique spenglérienne de la démocratie parlementaire). Ainsi Spengler n'était pas contre des mouvements, des échanges entre les couches de la population<sup>94</sup>, mais il rejetait l'idée que les instances de représentation populaire aient un pouvoir politique significatif.

Nous voyons donc plus clairement les caractéristiques fondamentales de ce socialisme, qui peuvent être énumérées assez brièvement, dans la mesure où les contrastes opérés plus haut les mettent en lumière. L'élément central du socialisme prussien est le devoir envers le tout organique de la nation, cette soumission libre et volontaire de l'individu à un destin qui le dépasse. L'histoire de ce socialisme est celle d'une tradition depuis longtemps établie en Prusse dont la maxime la plus représentative est celle de Frédéric II : « Je suis le premier serviteur de l'État ». La « prussianité », état de ceux qui vivent dans l'esprit prussien, est aussi une « somme de réalisme, de discipline, d'esprit de corps, d'énergie, une promesse d'avenir [...] »<sup>95</sup> Une promesse d'avenir menacée par la paresse, par la tendance des Allemands à préférer le rêve et l'idéal aux faits, à l'action et aux côtés pratique et politique de l'existence.

### *La menace du socialisme viking*

Cette révolution débutée en 1914 pourrait aussi voir ses promesses compromises si les Allemands continuent de se laisser aveugler et séduire par des formes politiques qui leur sont étrangères, comme la forme anglaise de socialisme (un socialisme qui n'en est un que pour un peuple insulaire, qui vit, isolé des autres, en *society* ; un socialisme individualiste qui réunit un peuple d'atomes conquérants, de Vikings) qui a gagné une bataille en 1919 (signature du traité de Versailles, instauration de la République de

---

<sup>94</sup> Tout comme Platon, d'ailleurs, qui prévoyait des échanges d'individus entre les différents paliers hiérarchiques de la République (dans *La République*).

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 52.

Weimar). Les Allemands et les Anglais, peuples de même souche germanique, sont porteurs d'idées puissantes et liées, mais contradictoires :

Les uns portaient l'idée germanique *en eux*, les autres la sentaient *au-dessus* d'eux : indépendance personnelle et communauté supra-personnelle. Aujourd'hui, on nomme cela individualisme et socialisme. Ce sont des vertus de premier ordre qui se tiennent derrière ces mots : d'un côté, responsabilité personnelle, autodétermination, fermeté, initiative ; de l'autre, fidélité, discipline, abnégation altruiste, contrôle de soi. Être libre – et servir : il n'y a rien de plus difficile que ces deux choses-là [...]<sup>96</sup>

Ces idées sont contradictoires en de multiples sens : dans le système anglais, le « chacun pour soi » règne et l'État, réduit au minimum pour que les volontés (ou plutôt les égoïsmes) particulières ne soient pas « brimées », est un moyen pour l'individu. Dans le système prussien, tous travaillent pour le Tout qu'*est* l'État, qui est le principe organisant la nation et qui, loin d'être faible, constitue la finalité de chacun, en ce que tous s'y reconnaissent et y reconnaissent leur place (l'État : principe organisateur). D'un côté, une société de conquérants Vikings qui considèrent l'État superflu de par leur condition d'insulaires<sup>97</sup> et dont l'économie libre gère les échanges et procède par pillage sur le reste du monde (pillage nommé sarcastiquement « libre-échange »), de l'autre, une nation en continuelle réaction contre le monde (au cœur de l'Europe, au cœur des conflits qui la déchirent) qui s'est organisée comme un corps en vue de sa survie.

L'instinct viking et l'instinct teuton s'opposent, celui du brigandage et du pillage (les Vikings pillèrent l'Europe de l'est à l'ouest) contre celui de la conquête organisée (de la Prusse, des pays baltes, par les chevaliers teutoniques) :

L'Angleterre mit à la place de l'État le concept d'*individu* libre qui, étranger à l'État et hostile à l'ordre, exige la lutte sans merci pour la vie – car c'est le seul moyen de faire valoir les meilleurs de ses instincts de Viking. [...] Déjà, les hommes de Guillaume le Conquérant soumettant l'Angleterre en 1066 étaient une *society* d'aventuriers chevaleresques ; c'est ce que furent aussi les compagnies commerciales anglaises qui conquièrent et exploitèrent des pays entiers comme [...] l'Afrique du Sud intérieure ; enfin, ce fut la nation entière qui, face à toutes les réalités, à la propriété, au travail, aux peuples étrangers, aux spécimens humains et aux classes les plus faibles de son propre peuple, développa l'ancien instinct nordique de brigandage et de commerce ; instinct qui, en dernier lieu, fit aussi de la politique anglaise une arme de maître [...] En définitive, la politique anglaise est une politique d'individus et de

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 54. Cette morale est d'une rigueur qui est intimement liée par son esprit à celle de Kant (lui-même d'origine et d'esprit prussiens), dont l'intransigeance et la discipline sont citées en exemple par Spengler.

<sup>97</sup> « *En Angleterre, ce fut l'île qui tint lieu d'État organisé.* » (*Ibid.*, p. 55. En italique dans le texte)

groupes d'individus. Le gouvernement parlementaire ne signifie pas autre chose. Cecil Rhodes était un individu qui partait à la conquête de pays ; les milliardaires américains sont des individus qui dominent des pays par l'intermédiaire d'une classe subalterne de professionnels de la politique.<sup>98</sup>

Spengler affirme - et l'histoire comporte suffisamment d'exemples éloquentes -, que cette façon toute viking d'agir a très bien réussi aux Anglais. Cependant les Allemands, étrangers à cet esprit et vivant des réalités différentes, doivent accomplir leur destin à leur manière, non sous des formes empruntées. Chez eux, le libéralisme anglais conduit effectivement à une réduction des pouvoirs de l'État, mais n'avive pas, en contrepartie, de vieux instincts vikings, car ces derniers leur sont étrangers. La négation de l'État, constate Spengler en considérant le triste état de la République de Weimar (que nous avons examinée au chapitre précédent), n'a pas eu de pendant positif, les Allemands ne se mettant pas à agir en Anglais authentiques. Les Allemands, Prussiens plutôt que Vikings, sont faits pour un État fort : « [...] nous ne pouvons pas être des Anglais mais seulement des caricatures d'Anglais –et cela, nous l'avons été bien assez. »<sup>99</sup>

#### *Divergences morales et économiques –et le problème marxiste*

Des morales très différentes animent les socialismes viking et prussien, bien que, comme on l'a vu, l'une et l'autre soient des produits de la civilisation faustienne et partagent ses caractéristiques primaires : le premier est doté d'une morale du « succès » économique, où la *society* se hiérarchise selon les richesses (la démocratie capitaliste anglaise permet à tout un chacun de travailler pour devenir riche), le second est doté d'une morale du « devoir », qui est une conscience de son rang dans le Tout, conscience aiguë des responsabilités inhérentes à sa fonction (la démocratie prussienne permet à tout un chacun qui a de la valeur d'accéder à des responsabilités qui sont le reflet de cette dernière). De telles morales supposent des regards sur le phénomène du travail et des

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, pp. 56-57. Soulignons aussi à quel point la création des États-Unis a été réalisée dans cet esprit viking, notamment au Far West. Rappelons aussi la nostalgie typiquement états-unienne issue de l'esprit de la mère patrie britannique d'un pays qui serait comme une île, isolé de tout danger extérieur ; d'où les soucis actuels d'une bonne part de la population états-unienne concernant la sécurité frontalière (avec le Canada et le Mexique) et surtout l'obsession entourant le projet de bouclier antimissile, supposé protéger les États-Unis des projectiles d'éventuels ennemis situés n'importe où sur Terre.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 57.

fonctionnements économiques très dissemblables qui sont probablement les sources de conflit et de désaccord les plus visibles. L'auteur du *Déclin* oppose ces morales sur une foule d'autres points que nous ne pourrions aborder ici, mais nous ciblons, comme il se doit, l'essentiel.

Sur le plan du travail d'abord, Spengler, après avoir examiné la place de la religion et les formes religieuses prévalant en Angleterre et en Prusse<sup>100</sup>, conclut que les Anglais considèrent le travail « comme une conséquence du péché originel »<sup>101</sup>, un mal à traverser en vue de la richesse, signe de réussite et d'approbation divine. Ainsi, le travail est méprisé comme étant le lot de ceux qui n'ont pas assez de succès et le rêve du commun est de s'en affranchir. Pour le Prussien, toutefois, le travail est un devoir commandé par Dieu et son exercice est en lui-même béni. La fin de l'existence n'est donc pas la richesse, mais le travail lui-même et la fierté d'assumer des responsabilités. L'un valorise l'oisiveté, l'autre l'activité. L'un valorise le bonheur conçu comme l'absence d'efforts, l'autre valorise le travail et le devoir plus que le bonheur et trouve la source de ce dernier, s'il s'en soucie, dans l'ouvrage bien fait.

Bien conscient que l'éthique viking dont la finalité est le repos et le confort puisse exercer une attraction plus forte que l'éthique prussienne, plus difficile, plus rude, Spengler insiste sur l'importance de minorités qui, par leur exemple, peuvent éduquer les masses et leur permettre de retrouver le style qui leur convient. Il pose la question suivante, qui illustre encore une fois, quoique d'une autre manière, l'opposition que nous ne cessons d'illustrer : « Le but ultime est-il l'indépendance *par* la richesse ou *à l'égard de* la richesse? Doit-on préférer l'impératif catégorique de Kant – Agis comme si la maxime de ton action devait devenir loi universelle – ou celui de Bentham – Agis de telle sorte que tu rencontres le succès? »<sup>102</sup>

Si l'individualisme viking se trouve être une forme de socialisme, c'est d'une manière privée et seulement dans des conditions d'insularité (réelles comme en

---

<sup>100</sup> Au chapitre 14 de *Prussianité et socialisme*.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 67.

Angleterre, souhaitées et réalisées temporairement aux États-Unis). Le riche homme d'affaires, après avoir dépouillé une région de ses richesses, par exemple en exploitant une mine d'or, en redistribue une part à la collectivité en diverses œuvres de charité, en bourses d'études, etc., selon des principes altruistes. Ce socialisme privé, que Spengler appelle « socialisme des milliardaires », donne à la collectivité après-coup, après que le succès privé ait, par l'exploitation systématique et personnelle de richesses, enrichi une personne ou un petit groupe de personnes. Spengler reproche à ce socialisme de faire des peuples bénéficiaires de ces œuvres des assistés moraux vaincus et spécifie que, hors des conditions de vie et des particularités du monde anglo-saxon, ce socialisme n'en est plus un : on ne suscite guère de tels comportements altruistes par l'instauration pure et simple d'un capitalisme débridé. Ces qualités, tout comme les qualités prussiennes, sont le produit d'un milieu.

Le socialisme prussien en est un de fonctionnaires de l'État, et la première fonction de son économie n'est pas l'enrichissement de quelques individus, mais « la floraison de l'ensemble »<sup>103</sup>. L'esprit prussien laisse la liberté à l'individu créatif d'avoir des initiatives économiques, mais l'État règle l'économie par une législation serrée qui met le devoir de tout un chacun au premier plan. Au besoin, l'État s'occupe de la répartition des « droits et devoirs de production et d'utilisation »<sup>104</sup>. C'est en parlant de cette répartition (ou en l'évoquant) que Spengler utilise le terme de « dictature » (de l'organisation, contre celle de l'argent), dictat de l'État qu'il prend soin de distinguer d'autres formes de dictat – par exemple, Spengler insiste sur la grande liberté de pensée et de vie intérieure que permet, malgré des contraintes matérielles, le socialisme prussien.

Tout considéré, cette régulation de l'économie par l'État prussien conjugue nuances et mesures extrêmes, étrangères au capitalisme, si l'on se fie à la lettre aux propos de Spengler : opposé à l'expropriation et à la nationalisation à outrance, il en appelle à une législation qui mettrait l'État en avant de tous les égoïsmes singuliers mais qui permettrait tout de même l'initiative privée et l'enrichissement personnel, à condition

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 72.

d'agir en économie selon les règles, comme le bon pianiste est *libre* de jouer ce qu'il veut car il fait montre d'une maîtrise parfaite des « règles » (qu'il connaît les possibilités, les exigences et les limites de son instrument). Un exemple de législation serrée serait la détermination par l'État des salaires relatifs à chaque type de travail effectué, détermination changeant selon les priorités de l'État.

Dans l'État prussien tel que Spengler le décrit, les fortunes personnelles sont encouragées, mais le Tout, nous le répétons, prime et primera toujours sur les égoïsmes des entrepreneurs, s'ils s'avéraient avoir des buts différents du bien-être de la collectivité : « on attribue au commerce non plus un rôle prépondérant mais fonctionnel, au service de l'économie nationale »<sup>105</sup>. Un socialisme prussien ignorerait le phénomène de la spéculation boursière d'une économie de marché, qui est probablement l'illustration la plus éloquente du primat de l'individu sur le Tout, de la pensée de la rapine et de la croissance rapide au détriment de l'organisation et des liens économiques durables.

L'esprit prussien et l'esprit viking ont été suffisamment mis en opposition pour que l'on constate à quel point pour Spengler Karl Marx, dans son *Manifeste du parti communiste*, a, alors qu'il croyait écrire pour le monde entier, écrit et pensé pour les Anglais<sup>106</sup>, bien qu'il ait été légataire de l'esprit prussien, auquel il est en fin compte demeuré étranger. La dualité entre ceux qui possèdent (bourgeois) et ceux qui n'ont rien (les prolétaires) est la manifestation de préoccupations typiquement anglaises, étrangères à l'esprit prussien. Même si ce discours arrive à séduire une bonne partie des Allemands, en flattant notamment leur côté rêveur par des idéaux de dignité humaine, Spengler insiste pour montrer que le discours de Marx ne vise pas à créer (comme le souhaiteraient nombre d'Allemands), en renversant certains magnats sans scrupules, un État organiquement constitué façon prussienne, malgré les prétentions socialistes du marxisme, mais simplement une redistribution générale de la richesse, où les possédants

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>106</sup> Le marxisme en Russie et en Chine n'est ou ne fut marxiste que de nom. Bien vite tout le fonctionnement politique de ces deux pays se replia sur l'instinct national plus que sur une théorie étrangère. Il faut lire *Prussianité et socialisme* pour se familiariser à toutes les objections spengleriennes à l'endroit du marxisme (Spengler reproche à Marx de ne pas faire la différence entre *ordre* et *classe*, deux concepts entièrement différents ; il lui reproche également sa conception simpliste et ethnocentrique de l'histoire) que nous ne faisons qu'effleurer dans ce mémoire.

d'aujourd'hui seraient dépouillés au profit des prolétaires d'hier, nouvellement enrichis et ayant enfin un mode de vie oisif, le paradis, à leur portée.

Une telle pensée est aux yeux de l'auteur du *Déclin* tout à fait étrangère à la morale prussienne, qui conçoit la position hiérarchique dans le Tout non d'une façon économique, mais en fonction des responsabilités assumées par chacun. Aussi, le fait que la finalité de la vie soit envisagée comme l'oisiveté dans le luxe, alors que le socialisme prussien met en premier le devoir et le travail, suffit pour que le marxisme soit à jamais indigeste à l'esprit prussien<sup>107</sup>. Par ailleurs, Spengler croit que le socialisme prussien permettrait de répondre aux besoins matériels criants de certaines couches de la population, étant donné que l'activité économique serait axée sur l'épanouissement de l'ensemble.

### *Césarismes viking et prussien*

L'auteur du *Déclin* sait bien qu'à son époque l'esprit viking domine la civilisation occidentale et le reste du monde (nous nous interrogerons bientôt pour savoir si c'est toujours le cas). Toutefois, cette domination est d'après lui chancelante, la « fable convenue » du parlementarisme touchant à sa fin. À preuve la corruption généralisée des parlements, y compris dans le monde anglo-saxon, ainsi que la rareté toujours plus criante des politiques de talent et, par conséquent, l'affaiblissement des institutions anglaises. Le parlementarisme, réalisation spirituelle hautement efficace et extrêmement raffinée du

---

<sup>107</sup> Au chapitre III de son *Manifeste*, Marx s'insurge contre le socialisme « allemand » ou « vrai ». Ce socialisme, opposé à la bourgeoisie montante, alors inscrite en faux contre la monarchie, retarde selon lui la victoire du prolétariat. Marx voit dans la victoire de la bourgeoisie sur le féodalisme (donc dans la prise du pouvoir de cette classe) un pas en avant vers l'instauration du communisme, puisque le stade historique de la succession de la bourgeoisie à la monarchie précède la constitution de l'antagonisme bourgeois / prolétaire, la dernière et nécessaire étape avant la victoire du prolétariat. Il faut donc, dit Marx, que les communistes « luttent d'accord avec la bourgeoisie, toutes les fois que la bourgeoisie agit révolutionnairement contre la monarchie absolue, la propriété foncière féodale et la petite bourgeoisie » (Karl Marx, *Manifeste du parti communiste*, trad. Francis Brière, préf. d'Umberto Eco, Éditions 10/18, Paris, 1998, p. 65) Cela signifie aussi que les communistes devront faire obstacle aux « socialistes allemands » qui, par leur opposition à la bourgeoisie, sont devenus les alliés et l'instrument des forces féodales. Qu'aurait pensé Marx de la critique spengliérienne à son endroit? Aurait-il classé ce dernier dans la catégorie des socialistes engagés dans la mauvaise voie? Qu'il l'eût fait ou non, il est intéressant de voir comment Marx a pu considérer les autres socialistes de son époque, particulièrement ses « antagonistes » allemands.



monde anglo-saxon, devient grossier, barbare. Le masque de la démocratie anglaise tombe et la dictature du capital ne juge plus utile comme autrefois de porter le masque du respect de la volonté populaire. Désormais l'argent gouverne au vu et au su de tous :

Le nouveau parlementarisme va représenter la lutte pour la vie, sous des formes beaucoup moins maîtrisées et avec beaucoup plus d'insuccès. Le rapport des leaders au parti et du parti aux masses sera plus brutal, plus transparent, sans fard. *C'est le début du césarisme.*<sup>108</sup>

Le phénomène du césarisme est universel ; il se produit sous une forme ou une autre, chaque fois dans un style différent, dans toutes les civilisations. Étant donné la domination anglo-saxonne du monde, il se peut fort bien que l'Occident passe sous le joug de césars anglais, vikings.

Toutefois, bien que le césarisme soit un phénomène inéluctable, il est possible qu'il soit différent du « césarisme des milliardaires » et des banquiers, qui soumettraient l'évolution économique à leur volonté, tout en se soumettant eux-mêmes au pouvoir spirituel de l'argent ; le socialisme prussien, de par son mode d'organisation, propose une alternative, capable (comme César traversant le Rubicon) de mettre un terme à la corruption des institutions démocratiques par l'instauration d'une forme de pouvoir chapeautant toutes les autres et, surtout, dominant les forces spirituelles de l'argent. Le césar ne serait nul autre que le serviteur de l'État par excellence, celui qui aurait par conséquent les plus grandes responsabilités.

Sachant l'idée impopulaire chez certains, mais confiant en la solidité de ses affirmations, l'auteur du *Déclin* propose que le césar occidental soit issu de la noblesse, principalement parce qu'il juge que le carriérisme est un mal vicieux dont un prince ne peut être atteint, comme le serait peut-être l'homme de parti :

Un prince obéit à la tradition de sa maison et à la vision du monde que lui inspire son métier. On peut en penser ce qu'on veut, mais cela le libère des intérêts politiques qui mènent aujourd'hui les partis. Le prince est l'arbitre des partis ; et alors que, dans un État supposé socialiste, les Conseils professionnels [...] tout comme le Conseil suprême opèrent une sélection selon des compétences pratiques, le prince, lui, peut encore préciser ce choix selon des critères éthiques. Toutefois, le président, le premier ministre ou le délégué du peuple sont toujours à la solde d'un parti et le parti est toujours à la solde de ceux qui le financent.

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 96.

Aujourd'hui, seul le prince peut protéger un gouvernement contre les trusts des commerçants.  
La puissance du Capital pousse les principes socialistes et monarchiques à converger.<sup>109</sup>

Un monarque pour protéger le monde de césars vikings pillant le monde. Ce passage reflète très bien le désir de Spengler de retrouver pour l'*Imperium mundi* prussien des monarques de la trempe de Frédéric le Grand ou d'hommes tels que Bismarck. Notons que Spengler a précisé que les césars de l'histoire occidentale ne seraient pas tous bons et de fins stratèges ; comme dans l'Antiquité, de bons et moins bons césars pourraient se succéder. Cependant, l'importance d'une continuité et d'un transfert de tact et d'expérience entre les césars est un argument de plus en faveur d'un césarisme monarchique.

Ayant insisté, d'une part, sur une démocratisation de l'État prussien et sur une économie réglée ne laissant personne à l'écart, et, d'autre part, sur l'importance des élites dans des conseils suprêmes auxquels accéderaient des individus de grande valeur, ainsi que sur le rôle de la noblesse relativement à la fonction la plus haute (et la plus lourde) de l'empire, la fonction de *césar*, Spengler a tenté de concilier les revendications populaires, particulièrement ouvrières de son temps (mais pas n'importe lesquelles, précisera Spengler, qui dira s'adresser aux ouvriers authentiquement socialistes, pas aux marxistes purs et durs), et les aspirations des conservateurs souvent monarchistes, deux groupes qui, selon lui, sont artificiellement opposés par un clivage idéologique d'origine marxiste, mais dont les objectifs complémentaires pourraient être atteints dans un État prussien dirigé par un césar, d'autant plus que ces groupes représentent les forces opposées à la démocratie parlementaire et qu'ils sont capables de la renverser.

*Issue de cette tension : ambivalences spengleriennes*

Aux vingtième et vingt-et-unième siècles, réaffirme Spengler, une forme de socialisme faustien, une seule, étendra son emprise sur la quasi-totalité du globe, avec son mode de fonctionnement économique et sa conception de l'État :

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, pp. 126-127.

[...] deux grands principes économiques se trouvent aujourd'hui face à face. Le Viking est devenu le défenseur du libre-échange, le chevalier, quant à lui, fonctionnaire dans l'administration. Aucune réconciliation n'est, entre eux, possible ; et parce que tous deux, Germains et hommes faustiens de premier rang, ne connaissent aucune borne à leur désir, et qu'ils ne se croiront parvenus au but que lorsque le monde entier sera soumis à leur Idée, il y aura la guerre jusqu'à ce que l'un d'eux l'emporte définitivement. L'économie mondiale doit-elle être une exploitation ou une organisation du monde? Les césars de ce futur empire doivent-ils être des milliardaires ou des fonctionnaires? Les peuples de la terre, aussi longtemps que les unit cet empire de la civilisation faustienne, doivent-ils être l'objet de la politique des trusts ou de celle des hommes, ainsi que le laisse entendre la fin du second Faust? Car il y va du destin du monde.<sup>110</sup>

La question est posée. Deux socialismes, deux césarismes s'offrent aux peuples de l'Occident. Les Allemands, portés vers les diverses formes de socialisme, doivent apprendre à reconnaître en l'exemple prussien et dans la mobilisation de 1914 ce qu'est le véritable socialisme et ce qu'ils doivent viser. Le socialisme tel qu'il a été développé d'un point de vue philosophique s'est d'abord basé sur l'État prussien comme matière empirique de la réflexion, puis s'en est distancé dans des préoccupations bien distantes de la réalité, juge Spengler. Il est temps que les Allemands reconnaissent que l'idéal que, rêveurs, ils voient dans les divers socialismes qui leur sont présentés, est déjà en marche, qu'il se réalise et se réalisera en eux, non par la force des concepts, mais par l'action. Les divers groupes et partis authentiquement socialistes (passagèrement aveuglés par le marxisme) et conservateurs allemands (d'allégeance monarchiste) doivent s'unir pour réaliser l'État prussien. Mais surtout, pour accomplir cette « promesse » du socialisme éthique, Spengler s'appuie sur la jeunesse, et s'adresse à elle comme au meilleur public :

[...] dans laquelle l'esprit des ancêtres s'est rassemblé sous des formes vivantes qui le rendent capable d'accomplir un destin, même dans la pauvreté et l'abnégation, à la romaine, dans la fierté de servir, dans l'humilité du commandement, exigeant non pas des droits d'autrui, mais des devoirs de soi-même, tous les devoirs *sans exception ni différence*, un destin, donc, que tous les jeunes sentent en eux-mêmes, qu'ils *sont eux-mêmes*. Conscience sans parole, qui insère l'individu dans un Tout, dans ce que nous avons de plus Sacré et de plus Profond, héritage de siècles difficiles, qui nous distingue d'entre tous les autres peuples, nous, le plus jeune et le dernier des peuples de notre culture.<sup>111</sup>

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 19. Un Québécois pourrait protester en affirmant que son peuple est aussi jeune, sinon plus, que le peuple allemand, étant donné qu'une conscience nationale bien définie n'a émergé au Québec qu'après la seconde Guerre mondiale. Il s'agit là d'une question intéressante, mais, comme elle ne concerne pas l'essentiel de notre propos, nous ne nous y attarderons pas.

De même, chez toutes les nations occidentales, l'heure est décisive : chacune d'entre elles se retrouve déchirée entre les deux socialismes impérialistes, chacune contient des partis et groupes qui incarnent ces socialismes (un parti de style économique viking et un parti de style économique prussien). Partout, le conflit entre ces deux façons de concevoir le monde éclate ou est sur le point d'éclater. Les Allemands et les Anglais ne décideront pas seuls du sort de la civilisation occidentale et, par conséquent, du monde. Cette décision appartient à tout l'Occident et il y a lieu de croire, avance Spengler, que cette dernière sera prise par la force des choses, dans un bain de sang, tout comme les grands dilemmes analogues des civilisations antérieures ont été résolus grâce à des guerres à grande échelle. L'avenir sera nécessairement socialiste ; l'enjeu sur lequel il semble que nous ayons une emprise est le style de ce socialisme.

Sur l'issue de cet enjeu, Spengler s'est montré quelque peu ambivalent, admettant être incapable de savoir quel socialisme sortira vainqueur de ces tensions tout en prévoyant pour une Allemagne organisée conformément au socialisme éthique des fonctions de leader de l'Occident aux vingtième et vingt-et-unième siècles. Le patriotisme et le nationalisme de Spengler transparaissent parfois dans son discours sur l'avenir, qu'il se savait incapable de prédire dans le détail, seulement dans les faits généraux (comme la domination du socialisme, grâce à la méthode de la morphologie comparée des grandes cultures). Il est possible que les préférences personnelles de Spengler l'aient empêché de voir l'importance potentielle des États-Unis au vingtième siècle, par exemple, bien que tout le monde anglo-saxon ait été touché par sa critique du socialisme viking.

### *Questions entourant le socialisme prussien et le césarisme*

Certains ont cru voir dans le troisième Reich une tentative de créer l'État prussien et d'instaurer le césarisme souhaité par Spengler, malgré son rejet catégorique du national-socialisme, jugé grossier, plébéien, raciste, aveugle à la réalité politique du monde. Cependant, comme le note Hugues, dans son commentaire intitulé *Oswald Spengler, a critical estimate*, il est bien possible que, malgré lui, Spengler ait donné des

munitions à une mentalité bien moins noble et désintéressée que la sienne, une mentalité simplificatrice qui mènera l'Allemagne au bord de la ruine et l'empêchera d'atteindre les sommets de l'histoire :

In undermining public confidence in the Republic and in parliamentary institutions, and in preaching the association of the concepts of Prussianism and socialism, he had prepared the way for the Nazi mentality. In blurring all ideological lines, in rejecting ideology itself as a sentimental illusion, he had aided in that process of intellectual softening-up by which Hitler was eventually to profit. Spengler had played with fire. ... The plea that Spengler differed radically from the Nazis on many specific points and that he rejected their leadership of the national revolution has more intellectual than historical validity.<sup>112</sup>

Malheureusement, Spengler fut victime du même pillage intellectuel que Nietzsche et d'autres penseurs allemands. Le nazisme a su réaliser la mobilisation totale de l'Allemagne, mais à un prix que Spengler n'aurait pas été prêt à payer et pour des visées qu'il n'aurait pas endossées. L'Empire prussien de Spengler aurait certes été fort bien doté militairement, mais ses conquêtes auraient été plus naturelles, Spengler misant sur l'influence culturelle et le rayonnement de l'Allemagne plus que sur l'agression pour la conquête du monde. Hitler, comme on l'a vu au dernier chapitre, fut un autre symptôme d'une époque précédant le césarisme, que Spengler prévoyait pour un avenir plus ou moins lointain (d'autres épreuves pouvant se présenter aux Allemands d'ici là). Hitler, homme du peuple, étranger à la noblesse, ne fut pas un César, mais un Napoléon, préfigurant par sa puissance, non par sa grandeur, les Césars à venir.

Spengler a voulu convaincre les Allemands de se tourner vers la forme politique qui leur convenait le plus, croyant que cette dernière leur aurait permis de résoudre maints problèmes soulevés au chapitre précédent. Le socialisme prussien aurait pu être une réponse aux maux de son époque, et constituer une manière noble et digne, pour la civilisation occidentale, d'arriver à son terme. La morale prussienne, malheureusement édulcorée et souillée par le nazisme, s'exprime peut-être le plus clairement et dans sa forme la plus belle dans ce passage de *L'homme et la technique* (bien qu'elle soit le fruit d'une traduction) :

---

<sup>112</sup> H. Stuart Huges, *Oswald Spengler, a critical estimate*, Charles Scribner's sons, New York, 1952, pp. 132-133.

Nous sommes nés en ce temps et devons poursuivre avec vaillance, jusqu'au terme fatal, le chemin qui nous est tracé. Il n'y a pas d'alternative. Notre devoir est de nous incruste dans cette position intenable, sans espoir, sans possibilité de renfort. Tenir, tenir à l'exemple de ce soldat romain dont le squelette a été retrouvé devant une porte de Pompéi et qui, durant l'éruption du Vésuve, mourut à son poste parce qu'on avait omis de venir le relever. Voilà qui est noble. Voilà qui est grand. Une fin honorable est la seule chose dont on ne puisse PAS frustrer un homme.<sup>113</sup>

Plusieurs seront tentés, considérant l'histoire du monde depuis la mort de Spengler en 1936, de conclure que le socialisme prussien n'a pas su s'imposer au reste du monde au vingtième siècle et que d'autres formes de pouvoir l'ont supplanté. Peut-être que certains affirmeront que le socialisme viking a triomphé et domine maintenant le monde. Est-ce le cas? Le socialisme prussien a-t-il été anéanti par l'usurpation nazie, la seconde Guerre mondiale, l'occupation et la scission du territoire Allemand, suivies d'un retour à la démocratie parlementaire? Est-ce qu'une seule force politique domine actuellement le monde et si c'est le cas, est-ce bien le socialisme viking, avec, à sa tête, des césars milliardaires ou banquiers? Le combat entre ces socialismes et d'autres forces se poursuivrait-il toujours? Et qu'en est-il chez nous, au Canada et au Québec en particulier, où l'État occupe une place plus importante que celle qu'il occupe chez nos voisins?

Ces questions mènent à d'autres interrogations. Dans quelle mesure Spengler est-il toujours d'actualité aujourd'hui? En quoi sa philosophie nous aide-t-elle à lire et à comprendre les faits et événements qui se réalisent présentement dans le monde et, peut-être, à en prévoir les grands développements? Ces nombreuses questions seront l'objet de la réflexion que nous proposons au chapitre qui suit.

---

<sup>113</sup> Oswald Spengler, *L'homme et la technique*, op. cit., pp. 179-180.

## V. Spengler aujourd'hui : perspectives critiques

*Je crois que le déclin de l'Europe a commencé avec les jacobins et Napoléon. C'est-à-dire, avec le déraillement de la Révolution française et les guerres qui suivirent et qui ont affaibli le peuple français. Ce disant, je peux paraître quelque peu réactionnaire. Le fait est que d'une part je suis tout à fait d'accord avec les principes de la Révolution, et que d'autre part, je pense que les jacobins et Napoléon furent une catastrophe pour l'histoire européenne.*

Cioran<sup>114</sup>

Les questions soulevées dans les dernières pages sont cruciales et ne pourront pas toutes recevoir des réponses limpides, exemptes d'incertitudes, malgré notre bonne volonté. Nous les traiterons d'une manière assez systématique pour éviter de nous épuiser dans un embrouillamini, ce qui pourrait aisément se produire étant donné la diversité des événements qui se sont déroulés depuis la mort de Spengler en 1936.

Nous nous pencherons d'abord sur un fait maintenant indéniable, illustré par la trame riche d'événements qui ont marqué l'Occident ces dernières années : l'esprit viking l'a emporté, le césarisme est instauré, et c'en est un d'Américains ou, pour être plus précis, d'États-Uniens. Toutefois, en ce début de vingt-et-unième siècle, il subsiste des éléments de prussianité qui, disséminés dans différentes couches de la population de zones imprécises de l'Occident, donnent par leur action des résultats ambigus, incapables de surcroît de constituer une force capable de vaincre le césarisme états-unien. En abordant la question de la domination viking / états-unienne du monde, nous lierons aussi à la réalité du césarisme viking une idée spenglérienne déjà explorée au chapitre 3 de ce mémoire, le phénomène de la seconde religiosité.

La pertinence de la pensée spenglérienne pour tenter de comprendre les faits et événements des dernières années deviendra alors plus évidente. Elle le sera encore plus quand nous nous pencherons sur le statut (valide ou non) d'une grille de lecture des événements marquants de l'actualité mondiale qui est de plus en plus employée : la thèse du choc des civilisations.

---

<sup>114</sup> Émile Michel Cioran, *op. cit.*, p. 1749.

## *La victoire de l'esprit viking et les césars états-uniens*

À notre avis, nous pouvons parler d'usurpation nazie en considérant le sort qui a été réservé au socialisme éthique et même à l'esprit prussien en général après la mort de Spengler. Les efforts de guerre concédés par le peuple allemand, héraut de la prussianité, à ses dirigeants nazis, efforts qui se sont soldés par un échec lamentable (et les horreurs que l'on connaît), ont essoufflé les plus riches élans de vertus prussiennes, cela dans le fatras idéologique - démagogique - nazi. En effet, dans la réalité de la guerre totale, les qualités prussiennes ont été mises au service du führer, subordonnées vilement car trompées par un discours simplificateur, celui d'un dictateur napoléonien. En 1945, les Alliés occidentaux, États-Unis à leur tête, n'ont pas seulement détruit le troisième Reich ; ils ont également tué dans l'œuf toute possibilité pour l'esprit prussien de s'imposer par la suite, par une quelconque résurgence. De même du côté de l'envahisseur soviétique. La scission de l'Allemagne et l'imposition de deux formes étatiques étrangères furent décisives dans cette mise à mort des prétentions de la prussianité. À l'Ouest, il est clair que l'Allemagne, comme les autres pays libérés par les forces Alliées occidentales, passa sous le joug du socialisme viking, régnant désormais en maître sur tout l'Occident et dirigé par un César triomphant, le pieux César états-unien.

En 2003, Denys Arcand (dont nous avons déjà dit que certaines œuvres étaient spenglériennes quant au constat qu'elles font sur leur époque) a déclaré dans une entrevue accordée à *l'Actualité*, quelque temps avant la sortie en salle de son film *Les invasions barbares*, alors qu'il était lui-même questionné sur les constats qu'il faisait sur son époque, que « [...] nous aurons droit à une suite d'empereurs. Certains se montreront doux, comme Clinton. D'autres témoigneront du pouvoir vengeur et sanguinaire d'un Caligula. Car la démocratie américaine est moribonde. Les États-Unis sont devenus une ploutocratie. C'est ça, le déclin de l'Empire américain. »<sup>115</sup> Bien que dans l'article

---

<sup>115</sup> Claire de Billy, *Le monde selon Arcand*, dans *L'Actualité*, Vol. 28(7), 2003. Les passages en italique sont les paroles d'Arcand rapportées dans l'article. La référence au « pouvoir vengeur et sanguinaire d'un Caligula » peut être plus facilement comprise si le lecteur a présents à l'esprit les attentats terroristes du 11 septembre 2001 et les décisions prises par le président états-unien de l'époque, toujours au pouvoir, rappelons-le, au moment où est écrit ce mémoire.



comme dans les films d'Arcand il ne soit pas fait mention de Spengler<sup>116</sup>, les propos et les œuvres de ce dernier rappellent avec vigueur le constat sur l'état du monde, la tonalité et la couleur des propos du philosophe allemand.

Car les États-Unis, autrefois un modèle de démocratie, malgré des institutions devenues très imposantes avec le temps, ont vu ces dernières se transformer en une façade, une mascarade dissimulant le pouvoir d'un capital s'identifiant au président lui-même. Les élites des partis républicains et démocrates sont à la solde de lobbys très puissants et agissent, comme ce fut le cas pour l'administration de George W. Bush, dans l'intérêt d'entreprises avec lesquelles elles ont des liens. Ce mémoire ne se veut pas un lieu de démonstration de tels constats, dont nous savons qu'ils ne feront pas l'unanimité, mais chaque semaine qui passe apporte un lot de preuves que la réalité est ainsi. Le film *Fahrenheit 911*, de Michael Moore, malgré certains passages assez critiquables, illustre assez bien, par exemple, les liens qu'entretient le clan Bush avec la monarchie saoudienne qui, à la tête d'un régime tout sauf démocratique, a à sa disposition les plus grands gisements pétroliers du globe. Sous le joug du César de la Maison-Blanche actuel, que certains comparent à Néron<sup>117</sup>, les démocraties de la civilisation occidentale fonctionnant selon des principes de représentation populaire sont minées, appelées à devenir le théâtre absurde de tractations secrètes, comme le fut autrefois la République de Weimar critiquée par Spengler.

### *Le phénomène de la seconde religiosité et le césarisme états-unien*

Outre la peur (tant de mensonges ont été faits, tant d'intérêts particuliers ont été satisfaits au nom de la sécurité nationale depuis les attentats contre les tours jumelles du World Trade Center à New York en 2001), un des instruments les plus puissants dont

---

<sup>116</sup> Notons toutefois qu'un des personnages du *Déclin de l'empire américain* mentionne Arnold Toynbee à titre de référence ; Toynbee (1889-1975) est un autre penseur « cyclique » de l'histoire, mais à la différence de Spengler il en fait une interprétation chrétienne. De plus, dans une des dernières scènes de la suite du *Déclin*, le regard du cinéaste s'attarde sur la bibliothèque de Rémi, où l'on voit notamment un livre de Cioran, *Histoire et utopie*.

<sup>117</sup> Dans le texte de Soheil Kash, *Mieux vaut-il être craint que d'être aimé?*, dans *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement*, PUL, Québec, 2005. Voir aussi, dans le même ouvrage, *L'empire américain et son orientalisme*.

dispose le César actuel est la religion. Le président États-Unien utilise désormais la religion dans tous ses discours, fait de nombreuses références à des thèmes religieux dans presque toutes ses interventions. Nous avons déjà rappelé au chapitre 3 que George W. Bush a pu compter sur les franges les plus religieuses de la nation États-Unienne lorsqu'il a brigué le pouvoir. Ses adversaires ont bien tenté de séduire cette partie de l'électorat et ont eux aussi joué les cartes de la foi, de la piété. Sur ce point, George W. Bush avait une meilleure main<sup>118</sup>.

Cela n'est pas innocent, faisant partie d'une stratégie politique bien définie. Si l'on se réfère aux idées de Spengler sur la seconde religiosité, il est tout à fait naturel que les aspirant au Césarisme États-Unien utilisent la religion pour arriver à leurs fins, tout comme pour justifier certaines de leurs actions. Samuel P. Huntington, dans son essai intitulé *Who are we?* (qui vise à cerner l'évolution de l'identité États-Unienne dans l'histoire et qui tente de trouver une réponse aux défis que lui pose notre époque, notamment ceux que posent les hérauts du multiculturalisme et la forte immigration hispanophone, majoritairement mexicaine), rappelle des faits importants concernant la place de la religion aux États-Unis. D'abord, il constate l'évolution du rapport entre les États-Uniens et la religion :

Beginning in the eighteenth century, American Protestantism became increasingly populist and less hierarchical and increasingly emotional and less intellectual. Doctrine gave way to passion. Sects and movements multiplied constantly, the dissenting sects of one generation then being challenged by the new dissidents of the next generation.<sup>119</sup>

Nous sommes bien loin de condamner la foi des États-Uniens ; nous constatons seulement le phénomène : force nous est de voir que la seconde religiosité a fait son nid aux États-Unis avant de se répandre ailleurs en Occident<sup>120</sup>. L'extrait cité ci-dessus n'est pas sans rappeler les propos spenglériens sur la foi « pure » et « naïve » de la seconde religiosité. Et le phénomène dont il est question va en s'amplifiant :

---

<sup>118</sup> Faits intéressants, rapportés par Samuel P. Huntington dans *Who are we?*, George W. Bush a pu compter sur 57 % des voix des États-Uniens qui participent à une activité religieuse sur une base hebdomadaire et 63 % des voix des États-Uniens qui participent à plus d'une activité religieuse par semaine (dans le chapitre intitulé *Twenty-first Century America : Vulnerability, Religion, and National Identity*).

<sup>119</sup> Samuel P. Huntington, *Who are we?*, Simon & Schuster, New York, 2004, p. 65.

<sup>120</sup> Nous condamnons toutefois l'utilisation de cette foi par le pouvoir césarique de la Maison-Blanche, bien qu'elle soit, de notre avis (car nous sommes ici d'accord avec Spengler), « naturelle » ou « normale ».

In the 1980s slightly less than one third of Americans said they were "born again" Christians, including a majority of Baptists, about one third of Methodists, and more than a quarter of Lutherans and Presbyterians. In 1999 roughly 39 percent of Americans said they were born again [...]. Evangelicalism was also winning many converts among America's largest immigrant group, Latin American Catholics. Evangelical students were also becoming increasingly numerous at elite universities, with the membership of the evangelical association at Harvard, for example, doubling from five hundred to one thousand between 1996 and 2000. As the new millennium began, dissenting Protestantism and evangelicalism were continuing to play central roles in meeting the spiritual needs of Americans.<sup>121</sup>

Il y a fort à parier que cette seconde religiosité ne touchera pas que les États-Unis d'Amérique, mais l'Occident tout entier, un jour où l'autre. Déjà, les peuples des autres pays de tradition anglo-saxonne, dont le Canada (sans le Québec), retournent progressivement et *en masse* à des pratiques religieuses plus ferventes. Cela se poursuivra ensuite en Europe, au Québec, et partout où l'influence de l'Occident sera encore significative.

#### *Cas particuliers qui témoignent de la persistance de l'esprit prussien*

Bien qu'il semble maintenant établi que l'esprit prussien ne pourra jamais supplanter l'esprit viking, il appert que le socialisme prussien n'est pas mort et n'a pas cessé d'exercer une influence. Nous ne nous risquons pas à faire de nombreuses affirmations tranchées à ce sujet, mais la fin du vingtième siècle et le début du vingt-et-unième nous paraissent remplis d'exemples qui témoignent de la persistance de ce socialisme. Prenons le cas le plus près de nous, celui du Québec et du Canada. Là s'est manifesté à quelques reprises, dans un pays où le parlementarisme règne en maître (avec, d'ailleurs, tous les défauts mis au jour par Spengler –les nombreux scandales en témoignant), la volonté de donner une force importante à l'État, de lui conférer un pouvoir d'intervention, notamment en économie.

Par exemple, certaines mesures prises dans la seconde moitié du vingtième siècle par le gouvernement provincial québécois, qui permettaient de faire bénéficier la collectivité de certaines richesses en vue d'une éclosion nationale brillante, tant

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 66.

économique que culturelle et politique, étaient selon nous tout à fait prussiennes quant à l'esprit. Le passage, lors de la Révolution tranquille dans les années soixante, d'un monde dirigé par le clergé à celui d'un monde dirigé par un corps de fonctionnaires important au service des Québécois considérés comme un peuple, est unique en Amérique du Nord et témoigne de certains éléments de prussianité. La dynamique du « modèle québécois » (et non ses institutions, presque toutes issues de l'esprit viking) est à bien des égards prussienne. Nous savons que Spengler n'était pas favorable à la nationalisation à outrance, mais ce que le Québec a accompli en nationalisant la production d'hydroélectricité fut un véritable tour de force socialiste, un pied de nez au monde anglo-saxon qui a crié -à tort- au communisme (les documents historiques à ce sujet témoignent de l'indignation états-unienne, entre autres). Ce qu'on décriait sous l'appellation « communiste », c'est que pour une fois dans cette « belle province », on osait privilégier l'ensemble à une minorité parasitaire.

Dans le monde occidental, en Europe notamment, de grands efforts collectifs ont été faits et sont toujours en cours afin de préserver l'État contre la toute-puissance des trusts. Une des formes de résistance prussienne se trouve diluée dans la gauche criarde des grandes villes, qui, malgré ses multiples contradictions, fait parfois fléchir entreprises et gouvernements. Sans donner leur forme à ces mouvements, la prussianité -jamais nommée telle, à cause de malheureuses connotations que ce terme pourrait avoir, vu l'usurpation nazie- reste une force qui inspire et donne de l'élan aux groupes qui refusent de voir l'État supplanté par des compagnies multinationales.

Du point de vue des idées, il semble que l'esprit prussien ait continué à subsister, en douce, comme dans les choses politiques. Dans l'après-guerre, l'Allemagne a donné naissance à des courants de pensée inspirés de Kant mettant la responsabilité individuelle et collective à l'avant-plan, si bien que ces morales et ces réflexions éthiques rappellent les caractéristiques du socialisme éthique telles que décrites par Spengler. Une comparaison des ressemblances et dissemblances sur ce point s'avérerait sûrement très enrichissante, mais cela dépasse le cadre de ce mémoire.

Toutefois, malgré ces éléments de prussianité toujours vivants, le modèle étatique prussien proposé par Spengler ne se réalisera pas, pour toutes les raisons que l'on a vues plus haut. Ajoutons à ces dernières que l'idée d'un retour à la monarchie apparaît presque partout en Occident farfelue et n'obtiendrait pas même l'assentiment de la majorité des plus prussiens individus de notre temps.

Spengler nous a montré les travers de la démocratie parlementaire, mais il semble qu'elle soit inévitable, avec ses défauts, jusqu'à ce que la dictature des césars ne se fasse plus brutale. Malgré ses failles évidentes, faut-il pour autant désespérer de la démocratie? Puisqu'on ne peut s'attendre à de grands changements dont la source serait le prussianisme, il est pertinent de se demander si, entre le césarisme anglo-saxon et un parlementarisme fautif, rouillé mais plutôt démocratique, il vaut mieux tenter de sauver ou plutôt de préserver les restes de cette démocratie le plus longtemps possible, là où elle se trouve. Entre un césarisme brutal aux choix dramatiques pour l'Occident et un jeu démocratique déficient mais sur lequel nous avons plus de prise, le choix semble s'imposer de lui-même.

Nous-mêmes, confronté à ce choix, devons admettre que les libertés politiques rendues possibles par le système politique dans lequel nous avons évolué nous sont chères, cela malgré les ratés du système en question. Et qu'à bien y penser, la période démocratique des civilisations, paradis artificiel et éphémère, doit être la période où il fait le mieux vivre (petit bonheur rapetissant tout, diront Nietzsche et Spengler, mais petit bonheur quand même, qu'à force de travail et de sacrifice on peut faire grandir). Y avoir goûté provoque le désir de sa préservation. C'est ainsi que, conscient de tous les défauts de la démocratie en général et déçu de n'avoir pas connu une authentique période de culture, nous devons dire, comme Cioran au tout début de ce chapitre, que nous chérissons les principes de la Révolution, en bon enfant puîné de notre époque.

## *Le choc des civilisations*

En 1996, Samuel P. Huntington, auquel nous avons déjà fait référence pour son essai intitulé *Who are we?*, a publié un ouvrage dont l'écho fut formidable (et formidablement controversé), *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. Dans ce livre, Huntington soutient principalement que, depuis la fin de la guerre froide, le monde géopolitique doit être appréhendé différemment. Les relations humaines aux niveaux national et international doivent être étudiées sur une base culturelle, ou plus exactement « civilisationnelle », parce que la culture ou civilisation d'appartenance est devenue ou redevenue, après des décennies où l'on n'avait le choix qu'entre l'alternative capitaliste et l'alternative communiste, l'élément le plus important dans la construction identitaire des différents peuples de la Terre.

Comme la civilisation est la plus haute strate de ralliement possible pour des communautés humaines et qu'elle constitue maintenant un facteur décisif dans l'identité des individus et des peuples, cela a des répercussions dans toutes les sphères de la politique, jusqu'au niveau international. Huntington soutient qu'il faut abandonner la vision du monde, bipolaire, qui prévalait au cours de la guerre froide pour une vision du monde, multipolaire, adaptée aux relations entre les nombreuses civilisations. Ces relations peuvent être amicales ou belliqueuses, paisibles ou explosives. Des *chocs* peuvent se produire entre elles.

Selon Huntington toujours, l'Occident devra changer de stratégie s'il veut maintenir une position influente et surtout assurer la sécurité de sa culture et de son territoire. Il devra notamment perdre ses prétentions universalistes en tenant compte des différences parfois majeures entre les différentes civilisations. Par exemple, il s'agira d'abandonner ses discours moralisateurs à propos des droits de l'homme et de la démocratie, ou plutôt de comprendre que les droits de l'homme et la démocratie (au moins dans la forme qu'on leur connaît en Occident) sont des idées occidentales qui n'ont que peu d'influence dans une société où la collectivité prime sur l'individu (comme présentement dans la majorité des pays arabes –dont l'Irak). Sur tous les plans, l'Occident,

dont les États-Unis d'Amérique en premier lieu –parce qu'ils en représentent la puissance et l'élément le plus actif internationalement-, devra réévaluer ses relations avec autrui et tâcher de prendre la place qui lui revient (convient) dans le concert des civilisations en évitant des conflits destructeurs avec ses congénères, notamment la civilisation chinoise, appelée à être une des civilisations les plus influentes, sinon la plus influente civilisation de la Terre dans un futur proche. Cela peut vouloir dire, pour l'Occident, qu'il lui faudra accepter une diminution de son influence dans le monde.

Bien que *The Clash* soit d'abord et avant tout un livre de science politique, son propos est, comme toute pensée politique d'ailleurs, légataire d'une certaine philosophie. Celle de Huntington rappelle fortement la figure de Spengler, bien que le nom de ce dernier soit rarement évoqué dans l'ouvrage et que des différences séparent les philosophies de ces hommes. Il est d'une importance indéniable, pour nous qui voulons rendre justice à Spengler et mieux comprendre quel est son héritage aujourd'hui, de voir combien, du point de vue politique principalement, un penseur influent de notre époque peut être le messager d'idées spengleriennes ou parentes de ces dernières, et, au besoin, de signaler des divergences idéologiques.

Avant de s'attarder aux ressemblances et différences entre Spengler et Huntington sur le plan politique, il faut s'attarder un peu sur le plan théorique. Sur celui-ci, l'influence de Spengler est perceptible dans l'œuvre de Huntington. Le simple fait que ce dernier adopte la perspective « civilisationnelle » est un signe de la persistance très grande des idées spengleriennes dans certains courants de pensée. De plus, sans calquer le modèle de discontinuité entre les cultures, Huntington admet que celles-ci naissent et meurent et adopte des positions proches de Spengler sur l'état de décadence de l'Occident actuel, sans toutefois préciser que cela soit relié au passage de la culture à la civilisation (d'ailleurs, Huntington n'adopte pas la distinction entre culture et civilisation, ce qui le coupe -entre autres- de la possibilité très riche d'interpréter les rapports entre les cultures et les civilisations en tenant compte des stades civilisationnels auxquels elles sont parvenues). Malgré cette ressemblance sur le plan théorique, Huntington se révèle être le pâle reflet de Spengler, ou encore la chair sans l'âme, puisqu'il évacue complètement

l'idée de l'âme des peuples et ne s'attarde qu'aux aspects extérieurs du déclin de l'Occident (avec force statistiques –par ailleurs d'une grande utilité pour *illustrer*- et d'innombrables relations de causes et d'effets entre les divers éléments historiques, ce qui aurait déplu à Spengler), comme un médecin qui ne s'attarderait qu'à l'étude des symptômes extérieurs d'une maladie et non pas à la maladie elle-même.

Sur le plan politique, Spengler croyait que les rapports entretenus par une culture ou une civilisation avec ses congénères sont directement liés au stade d'évolution auquel elle est parvenue. Toutes les cultures vivent des périodes d'expansion équivalentes aux croisades, toutes ont aussi leur période de replis, où le paysan éternel (le *fellah*) reprend sa place de toujours, dans une quiétude atemporelle. Ainsi, les rapports avec autrui sont partiellement définis par l'évolution intérieure d'une culture donnée. Tenir compte du stade d'« évolution » civilisationnelle de l'interlocuteur est une possibilité à la disposition de l'Occident et constitue probablement la (sa) clé du succès dans ses dialogues. À lui d'en faire usage, ce qui n'est pas très fréquent, si l'on en juge par l'arrogance de son discours universaliste.

En ce qui concerne les relations entre les civilisations à son époque, Spengler s'est risqué, comme on l'a vu, dans une tentative de compréhension très directe des événements. La civilisation occidentale, à l'époque où il écrit, domine déjà plusieurs autres civilisations, son empire s'étendant partout. Cependant, comme on l'a vu, Spengler désigne plusieurs ennemis potentiels pour l'Occident, ennemis intérieurs ou extérieurs, comme la Russie, en pseudomorphose. Conscient des menaces pesant sur l'Occident et provenant principalement de l'Asie, il enjoint aux Allemands de faire preuve de prudence à l'égard de la diffusion des techniques occidentales dans les pays étrangers et à s'intéresser à tout ce qui s'y passe, à développer une expertise dans le monde diplomatique. Cependant, le grand danger vient surtout du relâchement, de la décadence de l'Occident, de la révolution des peuples « blancs »<sup>122</sup> contre l'État, signe de décadence

---

<sup>122</sup> Adjectif désignant les Occidentaux. Fait surprenant peut-être, Spengler n'inclut pas les Russes parmi les peuples blancs, ce qui laisse à penser que le terme ne doit pas être interprété au sens littéral (les Anglais ne disaient-ils pas « *niggers begin at Calai* », pour signifier leur « supériorité » sur le reste du monde?). Rappelons que Spengler rejetait toute forme de distinction raciale basée sur la biologie et que pour lui il eut



généralisée. Cette révolution des peuples blancs est, comme nous l'avons vu, pernicieuse, puisqu'elle mène à un affaiblissement considérable des États de l'Occident et pousse les peuples de « couleurs » à se révolter contre leurs maîtres et à les chasser des territoires sous influence occidentale. Voilà donc pour la position de Spengler sur les relations entre les civilisations : rappelons toutefois que Spengler accorde beaucoup plus d'importance aux relations entre pays d'Europe qu'à celles entre les diverses civilisations.

L'inverse se produit chez Huntington, peut-être simplement parce que le monde géopolitique n'est plus du tout le même plus d'un demi-siècle après la mort de Spengler. Cela vient peut-être aussi du fait que l'Occident a déjà perdu beaucoup de terrain dans le monde, qu'il n'est plus aussi dominant qu'à l'époque de Spengler. L'Occident devra selon lui se rajuster et prendre une position probablement plus modeste dans le concert des civilisations s'il veut assurer sa sécurité.

Pourquoi? Parce que, selon Huntington, les civilisations non occidentales affirment de plus en plus leur indépendance vis-à-vis de l'Occident et sont de plus en plus confiantes en elles-mêmes, confiantes en leurs valeurs et leur originalité. Certaines sont virtuellement indépendantes de l'Occident et autonomes par rapport à lui. D'un côté, il y a celles qui le sont économiquement, les civilisations asiatiques vivent une période de croissance économique sans précédent qui les stimule et leur confère un sentiment de supériorité devant les autres civilisations du monde, stagnantes ou plus lentes à se développer ; de l'autre côté, la civilisation dite « islamique » vit une période de bouillonnement spirituel intense, qui lui donne le sentiment d'une supériorité morale sur les autres civilisations, notamment la civilisation occidentale, et qui participe à son processus d'émancipation de la tutelle de cette dernière.

Si l'Occident prend les mauvaises décisions dans ses relations avec ces deux civilisations, il risque de s'embourber dans une suite de problèmes majeurs, dit Huntington, d'autant plus que les civilisations dites confucéenne et islamique risquent de

---

été tout à fait concevable qu'il y ait par exemple des prussiens de couleur, cette fois-ci au sens littéral du terme.

fomenteur une alliance contre lui dans le futur. Pour éviter des conflits majeurs, pour que le *choc des civilisations*, déjà commencé, laisse place à un ordre mondial renouvelé qui ne soit pas le résultat d'une troisième guerre mondiale ni non plus le fruit du chaos, un ordre mondial pacifique, Huntington propose une série de mesures.

Ces mesures devraient, selon Huntington, freiner ou ralentir le déclin de la puissance de l'Occident dans le monde et assurer sa sécurité territoriale et culturelle. Elles sont concrètes et pour la plupart réalisables. Elles visent à solidariser l'Occident institutionnellement (renforcer les liens entre les institutions occidentales à prétention internationale –internationale signifiant « entre les nations de l'Occident »), économiquement, militairement, à le rapprocher des pays qui lui sont les plus proches culturellement, comme ceux d'Amérique latine, à contrôler la dissémination des savoirs militaires dans des pays jugés potentiellement dangereux, à assurer de meilleures relations avec le vieil ennemi russe en lui laissant le champ libre dans les pays chrétiens orthodoxes et leurs frontières multiconfessionnelles, et surtout :

To recognize that Western intervention in the affairs of other civilizations is probably the single most dangerous source of instability and potential global conflict in a multicivilizational world.<sup>123</sup>

Ce sage avertissement n'a certainement pas été suivi par l'administration du Président Bush depuis sa première élection en 2000. L'Occident, admettons-le, a considérablement réduit ses chances d'être considéré comme un partenaire crédible dans les affaires mondiales, intercivilisationnelles, depuis l'invasion de l'Irak sous de faux prétextes<sup>124</sup> ; toutes les bourdes et méfaits commis par de mauvais éléments de l'armée états-unienne (minoritaires, il est vrai, mais qui ont éclaboussé toute l'institution) révélés au grand jour par les médias de masse n'aident pas non plus. L'invasion de l'Irak est une erreur dont la portée est incommensurable. L'utilisation de l'armée la plus puissante et la plus combative de l'Occident à de telles fins ne peut être que désastreuse. Si l'on tient les solutions apportées par Huntington pour bonnes ou même excellentes, la liste des erreurs

---

<sup>123</sup> Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Simon & Schuster, New York, 1996, p. 312.

<sup>124</sup> Sous prétexte que son dictateur de l'époque, Saddam Hussein, avait à sa disposition des armes de destruction massive où à tout le moins des installations suffisantes pour en produire. Les rapports de l'armée américaine à cet effet ont été démentis par la suite.

commises par le gouvernement états-unien depuis la parution du *Clash* (pour ne commencer le décompte qu'à partir de cette date précise) est si longue qu'il est malheureusement de plus en plus probable que le choc de civilisations dont Huntington parle sera de plus en plus violent, si choc des civilisations il y a.

Car il n'est pas sûr qu'il soit tout à fait juste de parler de choc des civilisations, même s'il est indéniable que des troubles et des zones de conflit semblent parfois se profiler à grande échelle. Spengler aurait sûrement trouvé les solutions aux problèmes de l'Occident proposées par Huntington intéressantes et même valables, mais il aurait probablement évité de diviser le monde en civilisations afin de juger la situation actuelle avec autant d'assurance que ne le fait ce dernier. D'abord, il aurait relevé le problème qui découle du fait d'identifier une civilisation comme étant islamique ; il aurait plutôt parlé de la civilisation arabe, qui comprend plusieurs religions, étant donné que les religions, dans leur forme extérieure, rituelle, peuvent se trouver au sein de plusieurs civilisations. Réduire une civilisation à la religion pratiquée par une majorité de ses membres est faire fi des minorités qui la composent et qui comptent parfois pour beaucoup sur l'échiquier politique (comme les chrétiens du Liban ou les membres de la diaspora juive faisant partie des nombreux pays « musulmans », par exemple). Spengler aurait vu les problèmes économiques et les projets mercantiles des césars états-uniens au Moyen-Orient ; il aurait compris que c'est là l'effet non d'un choc des civilisations, mais d'une rapine tout ce qu'il y a de plus viking.

Un danger inhérent à la méthode qui consiste à opposer des civilisations entre elles, à adopter le point de vue « multicivilisationnel », mérite d'être soulevé : par son usage, il est facile de sombrer dans l'abstraction et d'oublier que les civilisations sont composées d'êtres humains qui disposent d'une liberté d'action suffisante pour s'affranchir de certains conditionnements, malgré tous les conditionnements culturels dont on peut les affubler. Bien sûr, nous sommes conditionnés dans une large mesure, et bien sûr ni Spengler ni Huntington ne nient complètement la liberté de l'être humain, mais c'est la vision même du monde qu'ils nous proposent qui nous pousse à faire ce type

d'abstraction, tout comme la philosophie de Hegel, malgré ses bonnes intentions, nous pousse à faire abstraction de l'existence du penseur, comme le lui a reproché Kierkegaard.

Une dérive possible et potentiellement très grave du point de vue multicivilisationnel serait de *provoquer* véritablement un choc de civilisations en s'obstinant à interpréter la géopolitique mondiale de cette manière et en agissant selon les seules données que procure ce point de vue. Un choc réel pourrait résulter en des désastres dont la portée ne peut être correctement estimée ici. Nous avons devant les yeux de beaux tableaux de la réalité. Tâchons cependant de ne pas oublier ce qu'ils représentent.

#### *Actualité de la philosophie de Spengler -précisions-*

Nous venons de voir en partie quelle pourrait être la contribution de Spengler au débat actuel sur la thèse du choc des civilisations. Outre cela, nous avons brièvement parlé du sort de la prussianité en Occident, sujet qui pourrait nécessiter de multiples développements supplémentaires. Il nous faut maintenant préciser dans quelle mesure Spengler peut ressembler ou non aux néo-conservateurs états-uniens, pour une bonne part républicains et près du clan Bush.

D'emblée, soulignons qu'une filiation (qu'elle soit réclamée ou non) avec Spengler est impossible et résulterait d'une lecture superficielle de ce dernier. Bien sûr, tout comme Spengler, les néo-conservateurs états-uniens parlent d'impérialisme, mais ils le font avec des objectifs très différents. Nulle intention chez Spengler d'organiser le monde pour satisfaire des intérêts économiques privés, ni non plus idéologiques. Dans son optique, il s'agissait plutôt d'organiser l'Occident et les territoires annexés de manière sûre (c'est-à-dire colonisés, comme l'Afrique du Sud) selon les principes du socialisme éthique, c'est-à-dire avec des objectifs à très long terme, et non avec des objectifs à courte vue tels que l'exploitation de ressources naturelles épuisables. L'interventionnisme de style viking à l'échelle planétaire eut répugné à Spengler.

Dans le détail de certaines interventions politiques dites conservatrices (opposition à la légalisation de l'avortement, opposition au mariage entre personnes de même sexe, opposition à l'insertion des femmes dans les corps policiers et militaires), il serait possible d'évoquer Spengler, mais au cas par cas, chaque fois avec une prudence extrême. Prenons l'exemple du droit à l'avortement, sur lequel nous nous permettrons de spéculer quelque peu. Il y a fort à parier que Spengler eût été réticent à l'avortement généralisé, mais qu'il l'aurait toléré pour les cas extrêmes (danger pour la mère, grossesse causée par un viol, etc.). Son objection n'eut pas été d'ordre religieux (comme c'est le cas aux États-Unis ou pour l'Église catholique), mais causée par son souci d'un équilibre démographique entre les générations d'Occidentaux d'une part, et, d'autre part, entre les peuples d'Occident et les autres peuples du monde. Son objection eût été celle d'un patriote occidental, s'il nous est permis d'utiliser cette expression.

Il faut aborder la philosophie politique de Spengler dans la perspective d'un homme qui souffre de voir sa civilisation s'essouffler et emprunter des voies qu'il juge néfastes pour elle. C'est ce souci qui a guidé presque toutes ses actions politiques, malgré certaines préférences personnelles, dont nous avons déjà parlé, et qui ont finalement eu assez peu d'impact dans son oeuvre. Nous sommes d'avis que Spengler s'est attaqué au problème du déclin de notre civilisation le plus honnêtement possible, avec toutes les forces et faiblesses d'un être humain aux prises avec un problème aussi large et important. Pour quiconque partageant quelque peu les soucis et inquiétudes soulevés au début de ce mémoire ou des inquiétudes plus proprement spengleriennes, Spengler est plus que jamais d'actualité.

De plus, même en cas de désaccord total avec les idées politiques de Spengler, on saura reconnaître les qualités de sa philosophie de l'histoire ainsi que la justesse des remarques qu'il aura faites dans le portrait de son époque et l'utilité de son oeuvre pour comprendre celle-ci. Il ne faut pas oublier que Spengler fut d'abord et avant tout un philosophe de l'histoire et que ses idées politiques sont venues après ; elles arrivent en dernier dans la vie d'un homme qui a vu de nombreux malheurs s'abattre sur son peuple.

Sans jamais avoir cédé au pessimisme absolu –ce qui aurait très bien pu se produire, comme chez Cioran-, Spengler (tout comme Huntington, par ailleurs) a proposé des actions concrètes susceptibles d'aider l'Occident à affronter les prochains siècles dans la dignité. Bien que son rêve d'une démocratie prussienne soit mort et enterré, le socialisme éthique peut agir au fond de nous et nous garder de certaines erreurs ; il peut encore guider les peuples occidentaux dans leurs relations entre eux ou encore avec les autres peuples du monde. Il peut encore influencer le cours des choses au niveau national et international, constituer, un peu comme une idée de la raison chez Kant, un idéal à atteindre.

Le choix s'offre à nous, de périr gauchement en derniers hommes d'une civilisation affaiblie, écrasés sous le poids et les conséquences de démarches vaines, ou bien de lever la tête, de se prendre en main pour la fin. Citons encore ce passage (élargi) de *L'homme et la technique*, qui résume si bien le souhait de Spengler –et le nôtre- :

Confrontés comme nous le sommes à cette destinée, un seul parti pris vital est digne de nous, celui qui a déjà été mentionné sous le nom du « choix d'Achille » : mieux vaut une vie brève, pleine d'action et d'éclat, plutôt qu'une existence prolongée, mais vide. Déjà le péril est si pressant, pour chaque individu, chaque classe, chaque peuple, que vouloir se berner encore d'une illusion quelconque est lamentable. Le Temps ne permet pas qu'on l'arrête. Le pusillanime retour en arrière, comme le précautionneux renoncement, sont exclus. Seuls les mythomanes croient encore qu'il reste une issue possible. L'espérance est LÂCHETÉ.

Nous sommes nés à ce temps et devons poursuivre avec vaillance, jusqu'au terme fatal, le chemin qui nous est tracé. Il n'y a pas d'alternative. Notre devoir est de nous incruster dans cette position intenable, sans espoir, sans possibilité de renfort. Tenir, tenir à l'exemple de ce soldat romain dont le squelette a été retrouvé devant une porte de Pompéi et qui, durant l'éruption du Vésuve, mourut à son poste parce qu'on avait omis de venir le relever. Voilà qui est noble. Voilà qui est grand. Une fin honorable est la seule chose dont on ne puisse PAS frustrer un homme.<sup>125</sup>

---

<sup>125</sup> Oswald Spengler, *L'homme et la technique*, op. cit., pp. 178-180.

## Conclusion

Nous voici arrivé au terme de notre mémoire. Les préoccupations essentielles soulevées dans l'introduction demeurent vivantes : le destin de l'Occident nous inquiète tout autant, mais nous connaissons plus précisément les sources de ces inquiétudes, devenues moins diffuses à nos yeux. Spengler nous aura donné une interprétation beaucoup plus affinée de la réalité et des repères pour comprendre la situation actuelle. Il aura calmé certaines craintes et atténué des ambivalences en montrant les voies qui s'offrent à nous, dégageant le champ des possibles de plusieurs incertitudes et reléguant certains rêves et utopies aux oubliettes. Parmi ces rêves abandonnés se trouve celui d'une renaissance culturelle. Il nous semble vrai que le fait de s'y accrocher est vain.

Rejeter l'interprétation spenglérienne de l'histoire parce qu'elle ne nous en donne pas une vision aussi « positive » qu'on le voudrait, la rejeter sans autre raison philosophique soutenue par des arguments, cela n'est pas sans rappeler l'attitude de ceux dont nous avons parlé dans notre introduction qui, ayant constaté le déclin mais ne voulant pas faire face à sa réalité, rejoignent le mensonge général du « tout va bien ». Nous avons rencontré des objections faites à ce philosophe qui n'ont rien à voir avec quelque argument que ce soit, mais qui tiennent purement et simplement de la pétition de principe ou d'une forme de ressentiment. Le pire ennemi de Spengler a toujours été l'épigone, le spécialiste. Il est clair que ce dernier n'a pas le choix de se sentir brusqué par les affirmations d'un homme qui se permet, parfois avec maladresse il est vrai, de parcourir les royaumes philosophiques non en fourmi, mais en géant.

Spengler, malgré certaines perspectives critiquables et des préférences personnelles qui se limitent principalement au domaine politique contemporain, nous livre une interprétation honnête de l'histoire. Dans ce domaine, rares sont ceux qui furent aussi prompts à faire passer la réalité devant le souhait. Si Spengler avait une chose en horreur, c'était bien le fait que l'Occident en soit à ses derniers moments, du moins en ce qui a trait à la créativité culturelle. Or, l'homme qui a adoré sa culture, qui en a souhaité la préservation jusque dans les moindres détails, a admis son déclin, ses faiblesses, ses

failles et ne s'est pas menti à lui-même en nous enjoignant de participer à une impossible renaissance. L'objectif principal du *Déclin* était peut-être de sonner l'alarme pour que la fin soit orchestrée noblement et se termine sur une note positive, à l'écho persistant.



## Bibliographie<sup>126</sup>

ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, trad. par J. Voilquin, Éditions Garnier Flammarion, Paris, 1965, 310 p.

BRAUDEL, Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, 1969, 314 p.

BRETON, André, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Collection « Idées », Paris, 1963, 188 p.

BREUER, Stefan, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, trad. d'Olivier Mannoni, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, 261 p.

CIORAN, Émile Michel, *Œuvres*, Gallimard, Collection « Quarto », Paris, 1995, 1818 p.

COLLECTIF, sous la direction de Michel Venne, *L'annuaire du Québec 2005*, Fides, Montréal, 2004, 716 p.

DE BILLY, Claire, *Le monde selon Arcand*, dans *L'Actualité*, Vol. 28(7), 2003.

FARRENKOPF, John, *Spengler's theory of civilisation*, *Thesis Eleven*, 62, 2000, pp. 23-38.

FUKUYAMA, Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, trad. Denis-Armand Canal, Flammarion, Paris, 1992, 452 p.

GAUVIN, Mathieu, *Décadence et décomposition : les paradoxes de Cioran*, *Phares*, Vol. 3(1), pp. 86-98.

GUSEJNOVA, Dina, *Concepts of culture and technology in Germany, 1916-1933, Ernst Cassirer and Oswald Spengler*, *Journal of European Studies*, 36(1), 2006, pp. 005-030.

HUGUES, H. Stuart, *Oswald Spengler, a critical estimate*, Charles Scribner's sons, New York, 1952, 176 p.

HUNTINGTON, Samuel P., *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Simon & Schuster, New York, 1996, 367 p.

HUNTINGTON, Samuel P., *Who are we?*, Simon & Schuster, New York, 2004, 428 p.

---

<sup>126</sup> Cette bibliographie comprend les références des ouvrages cités ainsi que celles des œuvres évoquées sans lesquelles des démonstrations et exemples auraient été plus difficiles, moins clairs ou impossibles. Cette bibliographie permet d'avoir une idée des penseurs avec lesquels l'auteur de ce mémoire a entretenu un dialogue continu au cours de ses recherches.

**KASH, Soheil**, *Mieux vaut-il être craint que d'être aimé?*, et *L'empire américain et son orientalisme*, dans *De l'inégalité dans le dialogue des cultures : mondialisation, santé et environnement*, PUL, Québec, 2005, pp. 23-32 et pp. 51-67.

**LAGUEUX, Maurice**, *Actualité de la philosophie de l'histoire : l'histoire aux mains des philosophes*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2001, 229 p.

**LÉVY, Pierre**, *World philosophie*, Éditions Odile-jacob, collection « Le champ médiologique », Paris, 2000, 220 p.

**LIBERA, Alain de**, *Penser au Moyen Âge*, Éditions du Seuil, Coll. « Chemins de pensée », Paris, 1991, 414 p.

**MARX, Karl**, *Manifeste du parti communiste*, trad. Francis Brière, préf. d'Umberto Eco, Éditions 10/18, Paris, 1998, 200 p.

**MERLIO, Gilbert**, *Oswald Spengler et la technique et Spengler ou le dernier des Kulturkritiker*, dans *La « Révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, sous la direction de Louis Dupeux, Éditions Kimé, Paris, 1992, pp. 153-173.

**NIETZSCHE, Friedrich**, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Éditions Maxi-Livres, Paris, 1998, 320 p.

**NIETZSCHE, Friedrich**, *La naissance de la tragédie*, trad. Michel Haar, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Éditions Gallimard, Paris, 1977, 374 p.

**NIETZSCHE, Friedrich**, *Le gai savoir*, prés. et trad. de Patrick Wotling, Éditions GF Flammarion, Paris, 2000, 439 p.

**PICHÉ, David**, *La condamnation parisienne de 1277*, texte latin, trad. et commentaire par David Piché, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1999, 351 p.

**PLATON**, *La République*, trad. Robert Baccou, Éditions GF Flammarion, Paris, 1966, 510 p.

**RICHARD, Lionel**, *La vie quotidienne sous la République de Weimar (1919-1933)*, Éditions Hachette, Paris, 1983, 322 p.

**ROUSSEAU, Jean-Jacques**, *Discours sur les sciences et les arts et Lettre à d'Alembert*, préf. de Jean Varloot, Éditions Gallimard, Paris, 1987, 402 p.

**SHAKESPEARE, William**, *MacBeth*, Stanley Thornes, Cheltenham, 1990, 223 p.

**SPENGLER, Oswald**, *Années décisives*, trad. Raïa Hadekel, préf. d'Alain de Benoist, Éditions Copernic, Paris, 1980, 246 p.

**SPENGLER, Oswald**, *Écrits historiques et philosophiques*, suivis de *Pensées*, trad. par Henri Plard, préf. d'Alain de Benoist, Éditions Copernic, Paris, 1980, 229 p.

**SPENGLER, Oswald**, *Le Déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, tomes I et II, trad. M. Tazerout, Éditions Gallimard, Paris, 1976, 413 p. et 469 p.

**SPENGLER, Oswald**, *Letters*, trad. d'Arthur Helps, Knopf, New York, 1966, 320 p.

**SPENGLER, Oswald**, *L'homme et la technique*, trad. et préface d'Anatole A. Petrowsky, Gallimard, collection Idées, 180 p.

**SPENGLER, Oswald**, *Prussianité et socialisme*, trad. d'Eberhard Gruber et préface de Gilbert Merlio, Actes Sud, Paris, 136 p.

### **Filmographie**

**ARCAND, Denys**, *Le déclin de l'empire américain*, Canada, 1986, 102 min.

**ARCAND, Denys**, *Les invasions barbares*, Canada-France, 2003, 112 min.

**HIRSCHBIEGEL, Oliver**, *La Chute*, Allemagne, 2004, 150 min.

**MOORE, Michael**, *Fahrenheit 911*, États-Unis d'Amérique, 2004, 115 min.